BnF Gallica

Costumes Civils actuels de tous les Peuples connus. / [planches dessinées par Desrais] ; [et par Jacques Grasset de [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Grasset Saint-Sauveur, Jacques (1757-1810). Auteur du texte. Dessinateur du modèle. Costumes Civils actuels de tous les Peuples connus. / [planches dessinées par Desrais] ; [et par Jacques Grasset de Saint-Sauveur] ; [gravé par Felix Mixelle] ; [notices rédigées par Sylvain Maréchal]. 1784-1788.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

16222 Bis
H

COSTUMES CIVILS
ACTUELS
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS.

COSTUMES CIVILS
ACTUELS
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS,
DESSINÉS D'APRÈS NATURE,
GRAVÉS ET COLORIÉS,

Accompagnés d'une Notice Historique sur leurs Coutumes, Mœurs, Religions, &c. &c.

Rédigés par M. SYLVAIN MARÉCHAL.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez PAVARD, Editeur, rue St. Jacques, N°. 240.

Et se trouve

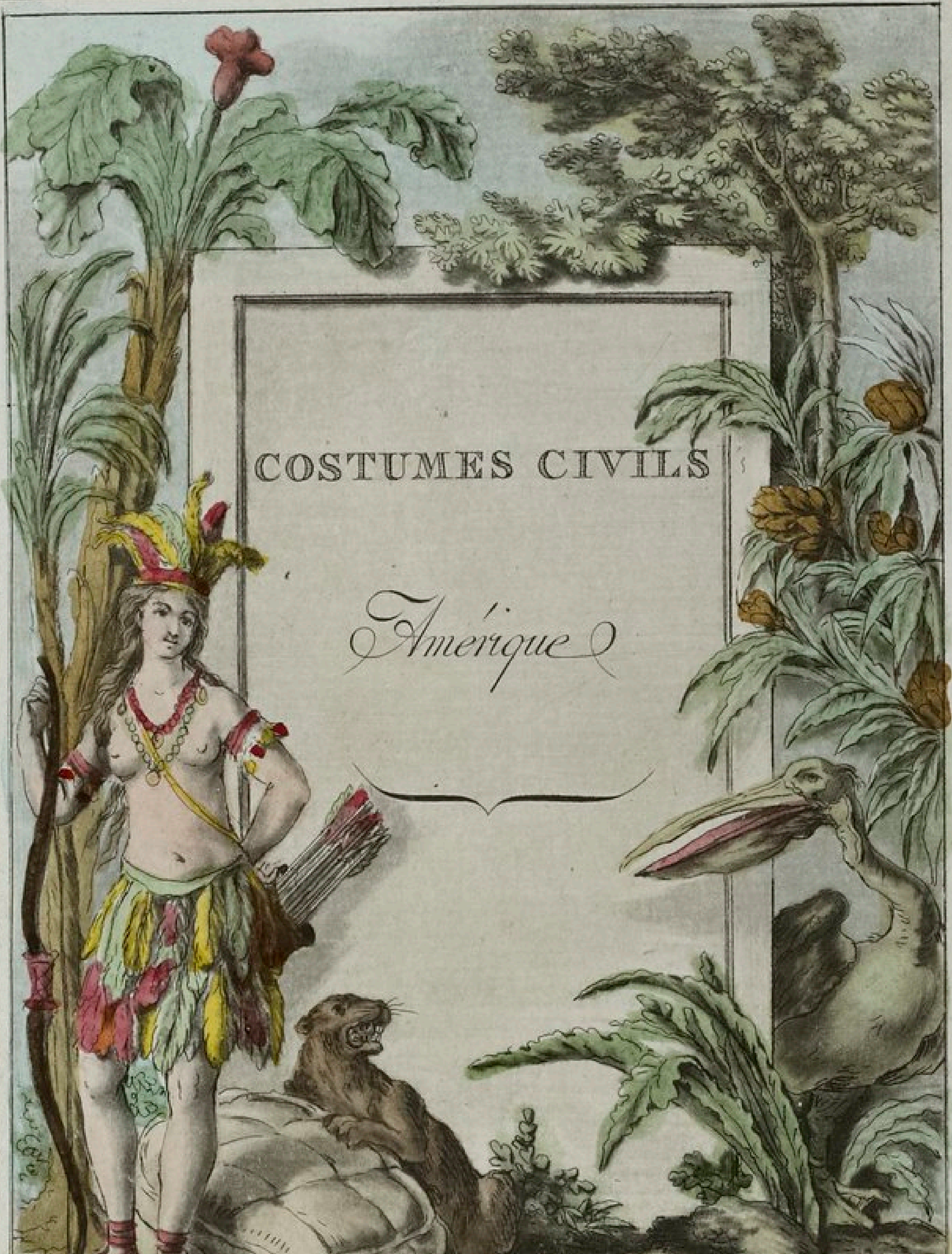
Chez
- KNAPEN & Fils, Imprimeurs-Libraires, au bas du Pont St. Michel.
- BAILLY, Libraire, rue St. Honoré, Barriere des Sergens.
- GASTEY, Libraire, au Palais-Royal,
- ET chez tous les Libraires de l'Europe.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

2

4°. H. 7572



COSTUMES CIVILS

Amérique

Dusrais, del. *Mixelle, J.. Sculp.*

1787.

A Paris, Chez l'Editeur Pavard, Rue St. Jacques, No. 240.

Et ce Trouve Chez Les Principeaux Libraire de l'Europe,

François, Scrip.

BnF ARS

Desrais del.

Mixelle sculp.

femme Malthoise.

BnF ARS

Desrais del. Miœlle sculp.

homme Malthois.

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE DE MALTHE.

Disciplinæ amantes, & culpas non relinquentes impunitas.

Jac. Vitriacus.

Amis de la discipline, & ne laissant point de fautes impunies.

LES Anciens, nos modèles & nos maîtres en tant de circonstances, n'avoient pourtant rien à opposer à l'Ordre religieux & militaire si glorieusement connu sous le nom de *Chevaliers de Malthe*. Chez les Grecs, il y avoit quelques Collèges de Prêtres aux mains desquels l'encensoir & le glaive étoient également familiers. Les Romains avoient leurs Chevaliers, qui formoient à eux seuls le second Ordre de l'Etat; c'étoit la fleur des guerriers & le plus ferme boulevard de l'Empire. Mais l'Antiquité ne nous a point laissé l'exemple d'une association tout à la fois défensive, hospitalière & religieuse, consacrée spécialement au soutien de la foiblesse contre l'oppression, à la garde des Fidèles contre les Impies. Les siècles de l'Histoire moderne, illustrés par la Chevalerie romanesque, peuvent seuls être comparés à ces temps qui les suivirent immédiatement, où

l'on vit s'élever une confraternité régulière de guerriers nobles par le courage autant que par le ſang. Les Chevaliers errans de la Table ronde, ou ces intrépides aventuriers qui donnèrent lieu à cette fiction, étoient des braves ſans diſcipline qui ne ſuivoient que l'impulſion de leur cœur, & qui ne rendoient que des ſervices iſolés, rejettant tout plan de conduite, & n'attendant que l'occaſion. La Religion qu'ils connoiſſoient mal, leur Roi qu'ils ſervoient comme par inſtinct, & la Beauté qu'ils oſoient aſſocier aux motifs les plus graves, formoient pour eux un triple intérêt, bien propre ſans doute à remuer le cœur de l'homme. Mais qu'eſt-il réſulté de leurs actions de bravoure, n'étant dirigés dans aucune de leurs expéditions qui reſſembloient plutôt à des coups de main? Leurs ſuccès étoient pour eux ſeuls & leurs amis. L'Etat ne tiroit preſqu'aucun parti de leurs armes, dont ils ſe ſervoient volontairement & ſelon leurs caprices. Du ſein des déſordres indiſpenſables parmi tant de braves ſans chef, ſortit enfin un Gouvernement ſage & redoutable, où la valeur eſt ſoumiſe à la prudence, où les mœurs règlent les élans des paſſions, où l'humilité chrétienne rectifie les conſeils de l'amour-propre; aſſociation reſpectable qui a pour baſe une Nobleſſe (1) la plus reculée & la plus pure, condition

(1) La Nobleſſe n'eſt pas tout-à-fait un préjugé politique. Sans doute que la nature n'a point fait de gens de qualité. Mais peut-on ſe diſſimuler combien l'éducation & la ſociété modifient le cœur de l'homme? Nous ſommes nés tous égaux.

de rigueur exigée dans la personne d'un Chevalier de Malthe.

On sait que cet Ordre militaire eut pour berceau Jérusalem, & l'hospitalité pour principal but; d'une main les premiers Chevaliers de S. Jean servoient les malades & les pauvres (1) qu'ils défendoient de l'autre main. Conquérans de Rhodes (2), on les vit avec peine

---

Mais une famille qui a séjourné pendant plusieurs générations dans la fange des emplois vils & suspects, peut-elle avoir nourri les sentimens généreux qui distinguent ces Maisons dont tous les membres occupent de temps immémorial des postes honorables faits pour élever l'ame? Un publicain sordide qui calcule froidement dans sa caisse obscure le profit qu'il pourra retirer d'une calamité nationale, peut-il aller de pair avec ce guerrier loyal qui sacrifie sa fortune, & déserte la couche nuptiale pour voler à l'extrêmité de la terre, afin d'y faire respecter par ses armes ou ses conseils la gloire & les droits de ses compatriotes sans défense, ou le grand intérêt de la religion de ses pères?

(1) Il seroit peut-être à desirer que les Chevaliers de Malthe se souvinssent un peu davantage de cette double institution. Peut-être aussi devroient-ils se rappeller que Gérard leur vénérable fondateur étoit un rôturier bienfaisant; que dans l'origine ils étoient composés de deux classes, celle des Patriciens & celle des Plébéïens; & enfin que l'esprit hospitalier, principal caractère de l'Ordre, ne parut s'affoiblir & se perdre que du moment qu'on en interdit l'entrée à ceux qui n'étoient pas Gentilshommes.

(2) Les Chevaliers auroient pu, avec le temps, (sur-tout en souffrant parmi eux des Plébéïens) faire revivre ces

ſe laiſſer enlever la ſouveraineté de cette Iſle fameuſe, & tenir de la libéralité de Charles-Quint, dont ils devinrent comme les vaſſaux (1), la pointe de Malthe, rocher nud, aride & qui leur coûta tant de travaux & de tréſors pour en faire un ſéjour digne d'eux.

L'approche de l'Iſle eſt belle & impoſante; mais l'aſpect du pays n'eſt pas agréable. Le ſol eſt une pierre blanche recouverte ſeulement de cinq ou ſix pouces d'aſſez bonne terre. La récolte n'en eſt pas moins abondante. La moiſſon du froment eſt faite dès le commencement de Juin. L'Iſle entière ne produit de bled que pour nourrir ſes habitans pendant cinq mois de l'année. Mais ils comptent davantage ſur le coton qu'ils ſèment en Mai, & qu'ils recueillent en Octobre. Ils en fabriquent différentes étoffes. On en fait de très-beaux bas, des couvertures & des mantes eſtimées dans toute l'Europe. On y cultive auſſi la canne à ſucre. Mais les oranges méritent en effet tout le cas qu'on en fait. Elles ſont de ſaiſon depuis Novembre juſqu'à la mi-Juin. Et pendant ces ſept mois, les orangers offrent continuelle-

anciens Rhodiens ſi célèbres par leurs loix maritimes & par leurs courſes contre les Pirates.

L'Ordre de Malthe, avant d'être appellé ainſi, poſſéda encore Chypre, & ne s'y garantit pas tout-à-fait des influences de cette Iſle jadis le ſéjour des plaiſirs.

(1) Le Grand-Maître de Malthe eſt obligé d'envoyer tous les ans un faucon au Roi de Sicile ou à ſon Vice-Roi; il lui prête ſerment de fidélité & en reçoit l'inveſtiture.

ment des fruits à cueillir. L'eſpèce rouge eſt ſupérieure, il n'eſt toujours pas aiſé de s'en procurer. L'induſtrie n'habite pas de préférence les contrées abondantes. Il ſemble que la nature ait voulu exercer le courage & la patience des Malthois laborieux. Ils ne font pas difficulté d'aller juſqu'en Sicile pour en rapporter le terreau propre à recouvrir & à féconder leur ſol pierreux. La même opération ſe fait en Suiſſe. L'agriculteur va chercher au pied de ſes montagnes, à trois ou quatre lieues de profondeur, la terre que les pluies y ont précipitée, & la charge ſur ſes épaules pour la reporter juſqu'au ſommet. *Labor improbus omnia vincit.* Toute l'Iſle eſt ſemée de maiſons de campagne, & de hameaux dominés par ſept Villes qui toutes ne méritent pas ce nom. On ne peut en honorer que *la Vallette* & *Citta-Vecchia.* Chaque Village a ſon Egliſe richement décorée. Dans l'Egliſe de S. Jean, Métropolitaine de la Capitale, on y a rendu reſpectables le luxe & le faſte, en les faiſant ſervir de trophées à la Religion. La pompe du cérémonial ne contribue pas peu à maintenir la ferveur parmi le Peuple dévot qui y aſſiſte. Si les hommes étoient généralement mieux inſtruits, il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de les contenir dans leurs devoirs avec beaucoup moins de frais & d'appareil. Dans un pays où l'eſprit religieux avoiſine la ſuperſtition, on n'eſt pas peu ſurpris & édifié de rencontrer une Moſquée (bâtie tout récemment, il eſt vrai), à l'uſage des Turcs, ennemis nés de l'Iſle. On eſt aſſez tolérant pour permettre aux Eſclaves le libre exercice de leur culte. Le

Clergé cependant y jouit de tant de privilèges, que son autorité balance le pouvoir presqu'absolu du Grand-Maître souverain de l'Isle de Malthe. Peut-être est-ce un bien pour les Insulaires. Ce n'est qu'aux querelles des Grands que les Petits doivent leurs momens de relâche.

Malthe n'eut presque jamais le bonheur d'être libre. Même avant de subir le joug des Romains, elle avoit déjà ses Rois particuliers. Carthage oubliant qu'elle devoit son existence à l'hospitalité & aux secours que Malthe accorda si généreusement à sa fondatrice errante, s'empara de cette Isle, enviée à cause du miel excellent qu'on y trouvoit en abondance, & dont les Anciens faisoient un si grand usage, puisqu'ils ne connoissoient pas le sucre. Les Sarrasins la tyrannisèrent assez long-temps. Il en reste encore des traces parmi les habitans de la campagne, qui parlent entr'eux la langue arabe. Ils trouvèrent des vengeurs dans les courageux aventuriers de la Neustrie.

Les Nobles du pays ne sont pas en petit nombre. Mais leur naissance, plus que leurs manières habituelles, les distingue du reste des Insulaires. Par une suite de la mauvaise éducation qu'ils reçoivent, ils ont des préjugés plus encore que le Peuple, & ne savent pas les masquer par des dehors aimables. Malthe seroit un triste séjour, si la société des Chevaliers ne faisoit pas les frais des principaux amusemens qu'on y goûte. L'urbanité françoise y a fondu les nuances du caractère trop prononcé des autres Nations. La Cour du Grand-Maître donne le ton au reste de l'Isle, & supplée à l'influence

des femmes qui y eſt preſque nulle. Car les Malthois nés jaloux & trop convaincus de leur inſuffiſance pour fixer les goûts de leurs moitiés un peu vives, ont pris le parti de les ſouſtraire à la galanterie des Chevaliers. Peut-être ne firent-ils qu'un trait de prudence. Mais le commerce de la vie civile en ſouffrit beaucoup. Quoi de plus monotone que l'exiſtence, quand elle n'eſt point aſſaiſonnée par le mêlange des deux ſexes? On ſe laſſe des jouiſſances de l'amour-propre, plutôt que de celles de l'amour. La repréſentation fatigue, la vanité ne vaut pas le plaiſir. Un inconvénient grave réſulte de cette réſerve trop rigoureuſement obſervée entre les deux ſexes. Ne trouvant pas de maiſons honnêtes ouvertes, on ſe voit obligé d'en fréquenter d'autres; & c'eſt ainſi que les mœurs ſe corrompent par les précautions outrées qu'on prend pour les maintenir.

Il y a quelques amuſemens publics, tels que les courſes de chevaux, de mules & d'ânes. Dans l'intérieur, les Chevaliers ſe voient entr'eux, & partagent leurs temps entre les devoirs de leur état & la culture des Lettres & des Arts. Le Grand-Maître (1) actuel, Amateur de l'Aſtronomie, vient de faire élever dans ſon Palais un Obſervatoire dont il a confié la garde au Chevalier *Dangos*.

Le Point-d'Honneur (préjugé reſpectable peut-être

(1) F. Jean-Emmanuel-Marie-des-Neiges de Rohan. Le choix de ce Seigneur François fait autant d'honneur à l'Ordre qu'à lui-même.

dans l'état actuel des choſes), règne encore dans toute ſa vigueur à Malthe, malgré les palliatifs & les entraves que lui ont donné de ſages ordonnances. A Rome & dans quelques autres Villes conſidérables, on a été obligé de condeſcendre à la foibleſſe humaine, juſqu'à permettre à la débauche le libre exercice de ſes turpitudes. Dans un quartier privilégié à Malthe, il eſt une rue (*ſtretta, la rue étroite*) où les duels ſont hors de l'atteinte des loix. C'eſt ainſi qu'en paroiſſant autoriſer cette barbarie, on eſt venu à bout d'en rendre les effets plus rares. Avant qu'on eût pris cette précaution, la vengeance, qui n'étoit arrêtée par aucun frein, ſe ſatisfaiſoit par-tout où elle ſe trouvoit, & l'on ſait qu'en pareil cas un ſeul inſtant ſuffit pour calmer un premier tranſport. Quelquefois le temps de ſe rendre au champ d'honneur, de deux rivaux a fait deux amis. Outre cette barrière, il eſt encore un autre uſage ſalutaire qui ſouvent a force de loi. Il eſt reçu que deux champions doivent mettre bas les armes à la rencontre d'un Chevalier, d'un Prêtre ou d'une femme. Les Allemands, les Eſpagnols & les François, ont ſans doute amené ſucceſſivement cette triple coutume. La vanité, la ſuperſtition & la galanterie ont par fois leur moment d'utilité. Le Peuple de Malthe, ſimple & bon, comme il l'eſt partout, ſe fait un devoir de planter une croix à l'endroit ſouillé d'un meurtre en duel. Malgré la vigilance du Gouvernement, la multiplicité de ces croix ſiniſtres n'annonce que trop que la ſociété, inſtituée pour adoucir les hommes, leur fait trop ſouvent contracter des habi-

tudes

tudes féroces, tout-à-fait dignes des Antropophages. Il s'est introduit parmi la bourgeoisie un usage bien singulier dont on ne sait point l'origine, mais qui malheureusement dégénéré en vaine étiquette, ne s'observe plus que pour la forme & d'une manière infidelle. Dans les premiers jours de l'année, les habitans d'un même quartier, au lieu de s'aller complimenter & de se répandre en propos vuides de sens, vont rendre un témoignage public de la bonne ou de la mauvaise conduite de chacun d'entr'eux, en laissant une empreinte de chaux ou de charbon sur le seuil de la maison de chaque ménage. Mais ceux qui ont quelques reproches à se faire ou à craindre de la part de leur voisin, ont grand soin de le prévenir, pendant la nuit, en couvrant leurs portes de blanc, & en ne laissant pas de place pour y mettre du noir. Il arrive delà que Malthe, aux yeux des étrangers instruits de la coutume du pays, mais auxquels on a caché l'abus qu'on en fait, s'applaudit d'avoir mis pied à terre dans une Isle séjour de l'innocence. Cependant les mœurs n'y souffrent pas moins d'alliage que par-tout ailleurs. La vanité & le luxe, la jalousie & ses suites y vont toujours croissant, malgré la bonne police qui y règne. Outre cela, une antipathie assez forte existe sourdement entre les naturels du pays & les maîtres étrangers auxquels Charles-Quint les a donnés. La conduite de ceux-ci, à la vue des belles Malthoises, n'inquiéta pas peu les maris & les pères. Des François, des Espagnols, des Italiens, même des Allemands purent-ils s'abstenir d'être galans dans une

Isle peuplée de femmes de la taille la plus élégante; une jambe fine est le moindre de leurs agrémens; des cheveux du plus beau noir relèvent encore l'éclat éblouissant de leur peau. Mais le sein des belles Insulaires justifieroit seul l'amour-propre de celles qui le portent & les excès de ceux qui le convoitent ou de ceux qui en défendent l'approche. Outre ces considérations, d'autant plus puissantes qu'elles étoient prises dans la nature, le sexe né pour plaire à Malthe plus peut-être que dans tout autre lieu, avoit à se plaindre des hommes dont il étoit négligé. Il fallut que des étrangers apprissent aux naturels du pays tout le prix des trésors qu'ils possédoient sans presqu'en jouir. Ensorte que de l'indifférence la plus coupable, ils passèrent à la jalousie la plus effrénée; telle est la marche ordinaire du cœur humain. Le caractère des Malthoises étoit bien propre aussi à donner de l'ombrage & de l'inquiétude aux Malthois. Dans tout ce qu'elles font, ainsi que dans tout ce qu'elles disent, elles sont d'une vivacité, d'une pétulance telle qu'elles ne peuvent éviter de se surprendre inconséquentes en plus d'une occasion; elles se permettent ces étourderies, même à l'âge le plus mûr. Le temps qui affoiblit tout ne peut rien sur leurs fibres, qui sont comme autant de ressorts toujours tendus & prêts à vibrer à la plus légère impression.

Cependant les femmes, à Malthe, ont à venger l'honneur de leur sexe compromis & outragé par l'exclusion qu'on lui donne dans les assemblées brillantes qui se tiennent au Palais du Grand-Maître. L'institut de

l'Ordre, la dignité du caractère dont sont revêtus les membres qui le composent, les préjugés de la haute Noblesse dans un lieu où elle est souveraine, empêchent sans doute qu'on n'admette dans les cercles publics un sexe qui cependant n'est déplacé nulle part. Où n'ont pas droit d'entrer les Grâces unies aux mœurs?

On a un peu dédommagé les Baronnes Malthoises, en leur destinant les premières Loges au Théâtre. Car les Chevaliers en ont construit un sur lequel ils jouent eux-mêmes avec beaucoup d'intelligence des Pièces françoises & autres. Les rôles de femmes sont rendus par les plus jeunes d'entre les Acteurs.

C'est au spectacle qu'on étale tout le luxe du costume avantageux déjà par la forme. Les femmes l'ont rendu très-favorable à leur belle taille. Qu'on se représente une espèce de casaquin pincé, lassé pardevant, & en dessous une jupe courte & peu plissée. Un mouchoir de gaze bordé d'une dentelle s'attache à la moitié du chignon & retombe des deux côtés négligemment sur les épaules; il se croise sur la gorge, & on en attache les deux bouts, ou bien on les laisse flotter. Les manches qui ne passent pas le coude se terminent par une manchette de la même étoffe. Les Malthoises se chaussent, on ne peut mieux; & elles ont raison de donner tant de soin à cette partie de leur habillement; car elles ont presque toujours la plus belle jambe du monde; le pied, quoiqu'un peu gros, est bien taillé; elles ont le coup de pied très-élevé. Le costume n'étoit pas le même il y a un siècle: on en distinguoit deux, l'habit de ville

& l'habit domestique; celui-ci étoit aussi peu décent que l'autre étoit grave & même lugubre. Jadis une Malthoise ne sortoit de chez elle sans être comme ensevelie de la tête aux pieds sous un long voile noir. Dans leurs maisons, en été, elles ne se couvroient que d'une espèce de chemise blanche & fine plissée en haut, sur le modèle de celle des hommes; mais l'ouverture en étoit si large, qu'elle laissoit exposée aux regards des curieux toutes les épaules & presque tous les appas qui les avoisinent. Les manches, d'une ampleur considérable, se retroussoient jusqu'en haut; attachées avec une épingle, elles mettoient à nud le bras tout entier. Pardessus la chemise, elles passoient un petit corset rond qui ne sembloit destiné qu'à resserrer le dessous du sein, & à le soutenir en cas de besoin. Cet ancien costume se retrouve encore dans les campagnes.

L'habillement des hommes un peu aisés tient de l'Allemand & du François; mais on voit ici communément des basques boutonnées, des perruques rondes ou à marteaux, des bas de toute couleur, des vestes & des habits à desseins de tapisseries, à grands ramages, &c. Le commun imite tantôt l'habillement Vénitien, tantôt le Barbaresque, selon ses moyens. En général, les Malthois sont bien vêtus, bien portans & riches. On est parfaitement bien servi dans les Auberges.

Malthe a pour annexe la petite Isle de Gozzo; les habitans, plus industrieux que dans la grande Isle, y tiennent les principales Manufactures; moins dissipés, ils se livrent davantage au travail. Ils cultivent même la

canne à ſucre avec quelque ſuccès. On fait monter à cent cinquante mille habitans la population de Malthe & de Gozzo; mais dans cette dernière Iſle, les hommes ſont encore plus robuſtes que dans la première. Il y a un ſiècle, on ne comptoit pas le quart des Inſulaires. Aujourd'hui les Gozitains ſeuls fourniſſent quatre à cinq mille ſoldats enrégimentés pour la défenſe. Goz a produit quelques Savans, & on y a découvert pluſieurs antiquités.

Fin de la Notice hiſtorique ſur l'Iſle de Malthe.

N. B. *Obmiſſion dans la livraiſon précédente, article* Sicile.

Toute l'Europe a applaudi aux ſages réformes que le Roi de Naples (Ferdinand IV. Infant & Fils du Roi d'Eſpagne) a introduites dans la Sicile : il y a entièrement aboli l'Inquiſition ; & les Habitans, plus heureux que jamais ſous ſon ſceptre paternel, trouvent en lui un refuge dans les calamités trop fréquentes dont ils ſont les innocentes victimes.

Desrais del.

Mixelle sculp.

femme Sicilienne.

BnF ARS

Desrais del. Mixelle sculp.

Homme Sicilien.

BnF ARS

MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DE LA SICILE.

S'IL est un lieu, plus qu'aucun autre favorable à la Liberté, c'est la Sicile. Il semble que la nature l'ait détachée du continent, pour offrir un asyle aux hommes fatigués du despotisme: l'étendue de cette Isle & sa forme ne nécessitent pas des moyens de défense extraordinaires; & sa position lui procure une communication facile avec tout le globe, dont elle occupe, pour ainsi dire, le centre. Ses avantages intérieurs sont sans nombre. Elle pourroit être en même-temps le grenier & la pépinière des Peuples voisins. L'ennemi formidable qu'elle porte en son sein devroit inspirer aux spectateurs de ce terrible phénomène une énergie, une audace peu commune; il semble que les menaces & les entreprises de la tyrannie devroient être sans effets sur des hommes accoutumés à lutter sans cesse contre le plus fougueux des élémens. Par quelle fatalité la Sicile n'a-t-elle eu que des éclairs de bonheur & de gloire? Tour-à-tour combattue & subjuguée par les Grecs, les Carthaginois & les Romains, rivaux dignes d'elle, & déchirée au-

dedans par les Phalaris & les Denys, fléaux plus terribles que l'Etna, dans la ſuite elle ſubit encore le joug des Wandales, des Goths & des Sarraſins. Deux Princes Normands l'enlèvent enfin aux Barbares, & l'érigent en ſouveraineté, mais toutefois en la rendant vaſſalle du S. Siège, dont on ſollicita des graces. Jouet des événemens politiques, elle eſt reſtée aujourd'hui au rang des plus importantes poſſeſſions de la Maiſon d'Eſpagne. La Sicile a-t-elle gagné à tous ces coups d'état? Le ſpectacle de miſère & de vanité qu'elle étale aux yeux de l'étranger curieux, ne prouve que trop qu'elle n'a conſervé que ſes hautes prétentions; mais a-t-elle donc perdu à jamais les reſſources néceſſaires pour ſoutenir ſon antique dignité? Le ſol n'eſt pas changé, & les granges ſeroient toujours pleines de grains, renouvellés chaque année, ſi le Laboureur pouvoit diſpoſer librement de ſa moiſſon. Les Temples ſeuls & les autres monumens publics ont été uſés par l'âge, ou renverſés par les révolutions phyſiques; mais les femmes fécondes comme dans les beaux jours de Syracuſe, ne donnent plus naiſſance à des enfans capables de devenir des Héros patriotes. La Liberté ſeule pourroit rendre à cette Iſle ſon ancienne fortune; & les Etats-Unis de l'Amérique ont eu peut-être à vaincre plus d'obſtacles pour ſe rendre indépendans.

Les Siciliens le ſont déjà, quant aux productions les plus utiles à l'exiſtence. Si la nature, conſidérée ſur le cratère de l'Etna, ſemble une marâtre en fureur contre ſes enfans; les Naturaliſtes ne voient dans le mont Gibel qu'un foyer toujours actif qui hâte les progrès de la

végétation; c'eſt une ſource féconde & en même-temps inépuiſable qui prévient les ſoins de la culture & qui même en diſpenſe. La Sicile n'a rien à demander au continent; & le ſuperflu de ſes richeſſes pourroit lui procurer, par échange, de quoi ſatisfaire aux caprices de ſes habitans; heureux s'ils ſecouoient les entraves qui reſſerrent leur commerce & en obſtruent tous les débouchés. Plus heureux s'ils ſavoient ſe préſerver de la contagion du luxe; ſi, reſaiſiſſant mieux l'eſprit de leurs ancêtres, ils faiſoient une diſtinction entre un vain appareil & la véritable grandeur d'un Etat, laquelle conſiſte dans la population, l'aiſance & l'amour des beaux-Arts ſubordonné au patriotiſme.

Palerme, Capitale de toute la Sicile, & réſidence du Vice-Roi, forme un dixième des Inſulaires; c'eſt ainſi que le Tout eſt ſacrifié à la partie. Les frais ſeuls de la fête de Sainte-Roſalie tireroient de la miſère le reſte des habitans qui languiſſent ſur les décombres des monumens de leurs prédéceſſurs. Les grands, il eſt vrai, perdroient la ſeule occaſion peut-être dans l'année de repréſenter. Croiroit-on qu'ils ſont près de quatre cents familles titrées jouiſſant du droit odieux de vie & de mort ſur les autres individus de la Nation? Un tiers de l'Iſle appartient au Clergé; & les revenus de la Couronne ſe montent, dit-on, aux environs de cinq millions. Les nobles Siciliens accueillent les étrangers avec diſtinction; mais l'amour-propre, bien plus que l'eſprit hoſpitalier des anciens, les fait agir ainſi. On aime à étaler un élégant mobilier, un buffet riche & plein de goût, des équipages brillans

& nombreux. Si le voyageur trouve toutes les commodités de la vie, toutes les recherches du luxe dans les deux ou trois premières Villes du Royaume, il faut qu'il en rabatte sur les grands chemins. Il est obligé de se faire escorter, & de se livrer à la merci d'une poignée de brigands, pour en éviter d'autres. Les Barons, qui sont si fiers d'avoir des vassaux, leur devroient au moins protection & sûreté. Bien au contraire, ils se montrent si négligens à la poursuite des bandits, si indulgens quant à leur punition, qu'on pourroit les soupçonner d'être comme d'intelligence avec eux.

Le Gouvernement féodal ayant encore lieu en Sicile, malgré les efforts du Souverain pour l'en extirper, les procès s'y multiplient sans fin, & font vivre quantité de gens de loi aux dépens du serf, qui a presque toujours tort envers son Seigneur.

C'est parmi le Peuple, & sur-tout dans la moyenne classe des habitans de la Sicile, qu'il faut chercher la véritable physionomie des premiers Insulaires. Mais on ne la retrouveroit pas au sein des Villes & sur le territoire circonvoisin. Il faut gravir le mont Etna, & s'arrêter à cette ceinture de forêts qui en occupe la région du milieu, pour apprécier les Siciliens, & pour en faire un rapport qui leur soit favorable. C'est-là qu'ils se montrent encore ressemblans aux portraits que nous en a laissés Théocrite. On remarque encore parmi eux ces mœurs innocentes que ce Poëte des Bergers peignit avec des couleurs si aimables. Les montagnards de l'Etna sont dignes des beaux paysages dont ils sont en possession.

Un peu plus d'aisance, & ils n'auroient presque pas dégénéré; ils offrent dans leur jeunesse le beau sang & les traits réguliers qui distinguoient leurs ancêtres, & dont on est redevable à l'air pur qu'on respire sur leur sol aimé de la nature. Mais la main de la servitude, en s'appesantissant sur eux, ne tarde pas à flétrir avant leur terme les roses du printemps de la vie. L'inquisition & le fisc pénètrent jusqu'au sein de ces forêts. Cependant presqu'étrangers au reste de leurs compatriotes corrompus; s'ils sont misérables, ils ne sont pas dépravés, & la contagion de l'exemple n'est point parvenue jusqu'à leur cœur. Ils ne sont visités qu'en passant, & par très-peu de monde. Et l'on sait que les hommes rassemblés en petits pelotons se conservent plus long-temps intacts que quand ils s'entassent en foule les uns sur les autres; semblables aux fruits de la terre qui ne se gâtent que par le contact. Peu de ces montagnards se laissent entraîner dans les Villes pour grossir la tourbe insolente des valets & des parasites qui assiègent le Palais des Grands & forment leur cortège, dans leur maison de plaisance; vrai fléau de la bonne compagnie; frelons paresseux qui consument le miel le plus doux de la ruche, & qui ne font qu'incommoder par leur bourdonnement importun. Les nobles, qui souffrent par ton ces flots de bas complaisans, réunissent autour d'eux, par goût, un nombre assez considérable de gens à talens, tels que des Musiciens, des Artistes, même des Poëtes improvisateurs, en faveur desquels ils s'abandonnent à une familiarité qui contraste parfaitement avec l'air de hauteur qu'ils affec-

tent ordinairement quand ils daignent parler à leurs vassaux qui les nourrissent. Cependant le choix de ces virtuoses ne justifie pas toujours leur condescendance dont on abuse. Si les Grands savoient mieux faire les Mécènes, il se trouveroit moins de ces hommes sans sexe comme sans mœurs & sans caractère, dont la voix efféminée chatouille l'oreille, sans causer aucune émotion à l'ame; êtres avilis qui fourmillent à Palerme, plus peut-être que dans aucune des principales Villes d'Italie.

La Sicile a toujours été favorable à la poësie. Eh! comment n'être pas Poëte, dans une région où la nature s'est plu à rassembler les contrastes les plus pittoresques, où la terre prodigue sans qu'on la sollicite, laisse tant de momens de loisirs à ceux qui la cultivent comme en se jouant? Peut-on rester froid en la présence de ce volcan qui toujours brûle, & qui fournit des tableaux tels que l'imagination dans toute son effervescence, dans tous ses écarts, ne sauroit en inventer. Quelle impression profonde ne doit pas laisser dans l'esprit le grand spectacle dont on est accablé, quand, parvenu au sommet de l'Etna, à travers les bois riants & la neige amoncelée, on jette en tremblant la vue sur un précipice de feu, aussi vieux peut-être que le globe; & quand, fatigué de cette scène d'effroi, on étend ses regards sur l'horizon qu'on ne peut embrasser qu'en idée, & dans lequel cependant, des yeux exercés pourroient, lors d'un temps calme, découvrir trois mondes à la fois? Cependant, comme si on pouvoit se familiariser avec des objets si merveilleux, les Muses Siciliennes ne se sont pas emparées d'un sujet qui auroit dû les provoquer, & qui

prête tant aux grandes images : si toutefois on n'est pas redevable aux Sœurs d'Apollon de la Mythologie ingénieuse fondée sur l'organisation de l'Etna. Théocrite aima mieux chanter le doux charme des campagnes, que les belles horreurs de ce mont enflammé. C. Severus seul a entrepris un Poëme uniquement consacré à peindre ce volcan. Mais le flambeau de sa verve pâlit devant les feux dévorans de ce grand phénomène. Les Poëtes modernes de la Sicile, tout-à-fait livrés à la galanterie, font des vers qu'on ne retient pas plus long-temps qu'ils n'ont été à les composer : jusqu'aux gens de qualité, tout le monde se mêle d'improviser. Mais la belle littérature & les hautes sciences sont languissantes dans cette Isle, comme tout le reste, malgré les Académies de tout genre qu'on y établit journellement. Les grandes découvertes & la restauration des Arts n'ont jamais été l'ouvrage d'une Société de Coryphées réunis à cet effet. Le génie veut marcher seul, sans guide & sans lisières ; mais il aime à prendre pour compagne la liberté ; & le sort de l'une entraîne nécessairement celui de l'autre. Le Sicilien se souvient encore d'avoir été libre ; & il a conservé de son ancienne indépendance un esprit d'inquiétude & d'agitation qu'on peut remarquer dans tout ce qu'il fait ou ce qu'il dit. Mais il n'est plus capable de persévérance en rien, parce que depuis long-temps il n'est plus le maître de ses résolutions. Il a contracté aussi avec le temps une défiance & une dissimulation dont les circonstances lui ont fait souvent une loi. Comme il n'est plus question de République en Sicile, l'Insulaire a renoncé aux vertus répu-

blicaines. Il donne tout à l'extérieur, & ne ſait plus apprécier le charme d'une belle ſimplicité. Il n'eſt plus cependant auſſi jaloux ni auſſi égoïſte qu'on l'a vu il y a quelque temps. Mais à l'amour patriotique il a ſubſtitué l'amour-propre. Les Villes de la Sicile qui ſe portent envie l'une à l'autre dans l'intérieur, paroiſſent ſe ſoucier peu d'en impoſer au dehors par une véritable conſiſtance. Il eſt pourtant des cas où chaque Citoyen ſe rappelleroit bien vîte qu'il fait partie du tout; & les Vêpres (1) Siciliennes ne l'ont que trop prouvé aux François. Quoi qu'il en ſoit, la Sicile n'a point cette activité dont le volcan qui lui ronge les entrailles, lui donne de ſi terribles exemples. Ce manque d'induſtrie & ce défaut d'émulation (non pas, en fait de modes) a empêché les Sciences d'y ſuivre la révolution commune à toute l'Europe. Le Sicilien de nos jours eſt ce qu'on étoit il y a deux ſiècles en France & en Angleterre. L'Agriculture, le premier des Arts, & le père nourricier de tous les autres, ne répond en aucune manière à toutes les avances que lui fait un ſol vigoureux & infatigable. Mais comme par la conſtitution actuelle la terre en Sicile n'eſt féconde que pour le Clergé & la Nobleſſe, l'habitant de la campagne ſe ſent peu diſpoſé à ne travailler qu'au profit de ſes maîtres toujours ingrats & ſouvent dangereux. Enſorte qu'on ne doit pas être étonné de rencontrer dans le plus beau pays du monde, quan-

(1) Ce maſſacre arriva, comme on ſait, à Meſſine, qui vient d'en être aſſez punie.

tité

tité d'hommes exténués de besoin, qui se traînant parmi les ruines des anciennes cités, où leurs pères vivoient libres & heureux, excitent tout à la fois la pitié & l'indignation du voyageur sensible. Hélas! il est passé ce temps fortuné pendant lequel, chaque maître (1) de maison placé sur le seuil de sa porte appelloit le passant & l'invitoit à lui donner la préférence sur ses voisins. Aujourd'hui le Sicilien mendie avec bassesse les secours qu'il offroit jadis si généreusement.

Il n'y a presqu'à Palerme où les Siciliens soient en état de bien recevoir l'étranger; & il faut avouer qu'ils lui font admirablement bien les honneurs de leur Isle. Quand on a pu oublier le spectacle de misère qui déshonore les champs fertiles qu'on a eu à traverser, il y a peu de Villes en Europe plus agréables que Palerme pour y séjourner. On ne la quitte pas sans regretter les *Conversazioni* (espèce de *Club*), & sur-tout la promenade du *Marino*. C'est un lieu de rendez-vous sur le bord de la mer, où les jolies femmes en négligé se rassemblent au clair de la lune, & se mêlent sans étiquette aux jeunes cavaliers. Tous autres flambeaux que celui de la nuit y seroient de trop; on les laisse à la porte de la Ville. Arrivé au *Marino*, pendant les belles nuits d'été, on y passe dans les ténèbres & en toute liberté, deux

(1) Gelias, Citoyen d'Agrigente (aujourd'hui Gergenti), accorda en un seul jour l'hospitalité à cinq cents cavaliers qu'il habilla tous.

heures entières dont on entend ſonner trop vîte le dernier quart. C'eſt-là qu'on lie des parties où règne l'harmonie, ſans qu'on ait beſoin des accords mélodieux d'un orcheſtre choiſi placé au centre de la promenade. Souvent même, pour éviter toute contrainte, pendant ces Saturnales de l'amour, les femmes y prennent des maſques. Les maris, devenus depuis naguère moins difficiles qu'en Italie, paſſeroient pour ridicules, s'ils interdiſoient à leurs moitiés le plaiſir du Marino. La chronique ſcandaleuſe de l'Iſle (car il y a des chroniqueurs cauſtiques en tout pays), prétend que ſi la Sicile n'a pas encore tout-à-fait perdu de ſes avantages du côté de la population, elle en eſt principalement redevable aux courſes nocturnes du Marino, dans une contrée déjà ſi favorable à la végétation en tout genre.

Les Dames Siciliennes ſe marient pour l'ordinaire entre treize & quatorze ans; & ſouvent avant leur trentième année, elles voient leur deuxième génération. Peu d'entr'elles meurent avant la ſixième. Mieux organiſées apparemment que par-tout ailleurs, la groſſeſſe eſt le temps de leur vie où elles jouiſſent de la meilleure ſanté. Leurs couches ne ſont jamais laborieuſes. Elles ont peut-être obligation de ces privilèges au climat qu'elles habitent; & c'eſt aux Naturaliſtes à nous en donner les raiſons phyſiques.

Quantité d'uſages ſuperſtitieux & ridicules obſervés en Sicile de temps immémorial, diſparoiſſent de jour en jour, & ne ſe retrouvent plus que dans les montagnes. C'eſt-là qu'on a encore la bonhommie de faire avaler aux nouveaux mariés une grande cuillerée de

miel, eſpèce d'engagement qu'ils contractent de mettre beaucoup de douceur dans le ménage. On fait auſſi pleuvoir ſur eux pluſieurs poignées de bled, emblême de la fécondité qu'on leur ſouhaite. Ce vœu reſte rarement ſans effet; il eſt aſſez ordinaire de voir des femmes mères de quarante enfans, & quelquefois de plus encore. Les jeunes mariés ne touchent à aucun des plats du feſtin des noces. On voudroit par cette cérémonie leur donner une leçon de patience dont la plupart ne profitent guère. Le repas fini, le père de l'épouſée préſente à l'épouſeur un gros os qu'il lui dit de ronger, en ajoutant: *Ce ne ſera pas le plus difficile que tu auras à digérer*. Les femmes, témoins de ce cérémonial aſſez embarraſſant pour elles, rient ſous cape & ſe promettent bien de prendre au mot le propos injurieux qu'on ne craint pas de tenir ſur leur compte. Par une bizarrerie qui n'eſt pas particulière à la Sicile, on évite de ſe marier pendant le mois de Mai, c'eſt-à-dire dans le moment de l'année le plus agréable, dans la ſaiſon des fleurs & de l'amour. Seroit-ce pour économiſer les plaiſirs de l'hymen?

Les Siciliennes ſont aſſez agréables de figure, & d'une ſociété très-enjouée. Elles aiment ſincérement, mais avec violence. Les coups de main dont elles étoient jadis le ſujet ne ſont plus auſſi fréquens. Elles jouiſſent d'une liberté aſſez grande; & dans les aſſemblées publiques les jeunes filles peuvent impunément jouer leur rôle avec les jennes gens; on s'eſt apperçu qu'il en réſultoit bien moins d'inconvéniens, qu'en tenant les deux ſexes toujours ſéparés. Les femmes ont de très-

beaux cheveux; & elles entendent parfaitement l'art de ſe coëffer avec goût. Leur teint eſt aſſez frais pour un climat auſſi méridional. Elles ont l'air vif, le regard ſpirituel, la démarche aiſée, le port noble & le pied petit. Elles ſont d'une prévenance & d'une honnêteté peu communes.

Le Peuple fait uſage d'un habillement tout particulier, qui peut ſembler d'abord diamétralement oppoſé à la température du pays. Car les hommes portent des bonnets de couleur, & jamais des chapeaux : ce qui eſt très-incommode dans la grande chaleur. Ils ſe couvrent d'ailleurs d'une multitude de capes ou capottes qui ont toutes un capuchon ſemblable à ceux de nos Capucins. On voit des hommes voyageant à cheval mettre juſqu'à quatre de ces capottes, l'une ſur l'autre, & en ôter ou en remettre une partie, ſelon le temps qu'il fait. Mais comme dans un pays où le ſoleil eſt ſi ardent, dans une Iſle où les vents varient & paſſent ſi bruſquement du chaud au froid *& vice versâ*, il eſt très aiſé d'être ſaiſi tout-à-coup & de gagner une pleuréſie (1); le ſoin que prennent les Inſulaires de s'en garantir en ſe couvrant beaucoup, eſt fondé en raiſon. Les femmes de la campagne ont conſervé quelque choſe du coſtume grec, comme elles en ont le profil, dans le voile qui leur entoure la tête, & dans la large ceinture dont elles ſe ceignent. Dans les Villes, elles portent, ſuivant l'uſage eſpagnol, des grandes ſailles noires. La Nobleſſe de Palerme tâche

(1) Maladie très-ordinaire effectivement en Sicile.

d'imiter les modes françoises, comme tout le reste de l'Europe.

A table les Siciliens ne sont pas dans l'usage de boire à la santé des Dames, & de trinquer avec leurs amis.

Une femme un peu comme il faut ne sort jamais de chez elle à pied : excepté pourtant le Jeudi-Saint, jour consacré à la visite des Eglises; à cause de la foule, on a sagement défendu aux carrosses de se montrer dans les rues de Palerme remplies de monde de tous états : à peine les sépulchres, ou *paradis* sont ouverts à la dévotion des Fidèles, que toutes les femmes, les Dames, ainsi que les grisettes, un flambeau à la main, mais cachées dans de grandes mantes souvent très-favorables aux intrigues de cœur, courent dans tous les carrefours sans ordre, & sous le bon plaisir des maris & des parens qui se prêtent d'autant plus volontiers à cet usage, qu'il a lieu en public. La plupart des hommes ne vont au *Marino* qu'en robes de chambre ; & les Dames en simples déshabillés blancs.

Les filles ne font point du tout difficulté de se baigner toutes nues ; au sortir du bain, à la manière des Grecques antiques, elles jouent assez long-temps ensemble ; & à l'exemple des chastes Lacédémoniennes, elles s'exercent à la lutte : nous aimons à croire qu'elles sont alors couvertes du voile de l'innocence, ou du moins qu'elles ont pris leur précaution pour n'être point surprises par quelque moderne Actéon.

Remarquons, en finissant, pour completter l'Histoire du costume dans la Sicile, qu'autrefois à Syracuse (aujourd'hui *Saragosa*), on défendit aux femmes les robes

mêlées de pourpre, ſous peine de paſſer pour courtiſanes publiques; on interdit auſſi aux hommes de ſemblables habits, à moins qu'ils ne vouluſſent être pris pour ſuborneurs. On ne dit pas ſi cette loi ſomptuaire eut ſon effet; mais ce ſeroit peut-être inutilement qu'on la renouvelleroit de nos jours.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Sicile.

Desrais del. Mixelle sculp.

fille Lipparotte.

BnF ARS

Desrais del. Mixelle sculp.

fille Lipparotte en habit de Noce.

BnF ARS

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES ISLES DE LIPARI.

Insula Sicanium juxta latus Æoliamque
Erigitur Liparen, fumantibus ardua saxis...
&c.

Virgilius. Æn. lib. VIII. v. 416 & seq.

Aux côtes de Sicile, on voit les *Liparis*
Elever jusqu'aux Cieux leurs informes débris;
D'Eole & de Vulcain demeures effrayantes,
Où l'air combat le feu sous des roches fumantes...

LES Isles de Lipari, appellées par les Anciens Eoliennes & Vulcaniennes, distantes de la Sicile de trente milles, sont au nombre de dix à onze; en voici les noms modernes, & les anciens à leur suite:

Lipari . . . . Lipara,
Volcano, *ou* Volcanello . . Vulcania, *ou* Terasia,
Strongoli, *ou* Strombolo . . . . . . Strongyle,
Solicudi . . . . Phœnicusa,
Alicuri . . . . Ericusa,
Le Saline . . . . Hicesia,
Panarea . . . . Didyme,
Vasselacco . . . . Herculis insula,
Dattolo . . . . Evonimos.
Ischia . . . .

Ces Isles présentent un très-bel aspect; il sort toujours de la fumée de plusieurs d'entr'elles, sur-tout du Volcano; mais si l'on en excepte le Strombolo, elles n'ont point essuyé d'éruption enflammée depuis plusieurs siècles.

Strombolo est la Strongylos des Anciens qu'ils appelèrent ainsi, à cause de sa figure ronde. Elle est à trente milles de Lipari; & elle en a douze de circuit. Dénuée d'habitans, ce n'est, à bien dire, qu'une montagne ronde qu'on découvre de loin & qui brûle toujours. On peut la regarder comme un volcan d'une nature très-différente du Vésuve. Les explosions s'y succèdent les unes aux autres avec une sorte de régularité; & leur durée paroît être la même. Il est de notoriété qu'il s'en fait trois par heure dans les temps de siroc (vent sud-est), & quatre dans ceux où le vent du nord souffle. Pendant la nuit, les pierres enflammées que cette bouche de feu jette dans l'air, produisent une lumière au milieu des ténèbres, tout-à-fait effrayante pour ceux qui ne sont point accoutumés à ces sortes de phénomènes. Dès que ces pierres sont retombées à terre, la lueur qu'elles produisoient paroît entièrement éteinte, jusqu'à ce qu'une autre explosion cause une illumination nouvelle. Quelquefois une flamme rouge & claire sort du cratère de la montagne, & brille pendant près d'une demi-heure. Le feu est de couleur différente, suivant celle des pierres lancées en l'air. On croiroit que quelque substance inflammable s'allume tout-à-coup dans les entrailles de la montagne. Ce feu n'est point accompagné d'un bruit & d'une explosion sensibles. Le cratère de Strombolo

Strombolo diffère en cela des autres volcans, qu'il eſt ſur le côté de la montagne, & à plus de deux cents verge de ſon ſommet, & qu'il paroît le ſeul qui brûle toujours, ſans prendre aucun repos. C'eſt ſans doute ce qui le fit regarder par les Anciens comme le grand fanal de la mer de Sicile. Comment un feu ſi grand & ſi continu peut-il ſe maintenir depuis des milliers d'années au milieu de l'océan? Que deviendroient nos belles théories, ſi on en faiſoit l'application à ces grands effets de la phyſique? Comme le flambeau de notre raiſon pâlit & devient terne, quand on l'approche de ces météores terreſtres! C'eſt au pied de ces montagnes enflammées qu'il faut aller lire tous ces écrits ſublimes où l'on ne ſe propoſe rien moins que d'arracher à la nature ſon voile & ſes ſecrets.

Dans les autres Iſles de Lipari, le feu paroît preſque éteint, & l'on diroit qu'il s'eſt concentré dans le Strombolo. Le Volcano & le Volcanello lancent toujours des nuages de fumée; mais il eſt difficile d'y appercevoir la moindre étincelle de feu. Il eſt probable que le Strombolo, ainſi que les Iſles voiſines, ont été produites originairement par un feu ſouterrein. La matière dont elles ſont compoſées ſemble motiver cette conjecture confirmée déjà par pluſieurs Auteurs Italiens. Les Anciens ne font mention que de ſept Iſles formant le petit Archipel de Lipari. L'une des plus conſidérables eſt le Volcano. C'eſt un rocher dont on n'a pu cultiver aucune partie; tout étant couvert d'efferveſcences ſulfureuſes. C'eſt ſur-tout dans ſon ancien cratère qu'on trouve du

très-beau soufre & de l'alun vierge de la plus grande pureté. Les parois de la voûte en sont tout tapissés. Le Roi de Naples entretient des sentinelles sur cet écueil, pour empêcher l'exportation de ce soufre, dont le produit est un droit attaché à la Couronne Sicilienne. Il y a un Marchand de soufre privilégié du Prince. Fazello, un des meilleurs Ecrivains de la Sicile, décrit la manière dont elle a pris naissance. Il prétend que ce phénomène arriva dès les premiers temps de la République, & qu'il est rapporté par Pline, Eusèbe & autres. Il ajoute que, même de son temps, au commencement du XVI^e siècle, il vomissoit sans cesse une quantité prodigieuse de feu & de pierre ponce; que le 5 Février 1444, il y eut une très-grande éruption qui ébranla toute la Sicile, & répandit l'alarme sur les côtes d'Italie jusqu'à Naples; la mer étoit bouillante tout autour de l'Isle; du cratère, il sortoit des rochers d'une grosseur énorme. Le feu & la fumée perçoient en plusieurs endroits à travers les vagues; & la navigation parmi les Lipari fut totalement changée. On vit paroître des rochers où il y avoit autrefois une eau profonde, & la plupart des détroits & des bas fonds furent entièrement comblés. Aristote, dans son livre des météores, parle d'une très-ancienne éruption qui produisit l'Isle. D'après la description qu'il donne du Strombolo, celle-ci étoit de son temps à-peu-près la même qu'aujourd'hui; la plus grande partie de son terrein semble stérile du côté du nord; le bas est cultivé jusqu'à-peu-près au tiers en remontant. Au midi on apperçoit, à quelque distance de la côte, un rocher de

lâve, haut de cinquante à ſoixante pieds au-deſſus de la ſurface de l'eau. Strombolo n'eſt qu'une montagne qui s'élève tout-à-coup & en ligne droite du fond de la mer. Sa circonférence eſt d'environ dix milles. Elle n'a pas exactement cette forme conique qui paſſe pour être commune à tous les volcans. Les Pilotes Siciliens, ſouvent timides, craignent d'y débarquer; à les entendre on courroit grand riſque d'être attaqué par les naturels du pays, dont la vie eſt preſque ſauvage; d'ailleurs, ils croient toujours avoir les Turcs en poupe. Le Strombolo a une très-grande hauteur; on aſſure que dans un temps clair on le découvre à la diſtance de vingt-cinq lieues. Pendant la nuit, on apperçoit ſes flammes beaucoup plus loin; enſorte que ſon horizon viſible ne peut pas être moins de cinq cents milles.

Les grandes merveilles de la nature ne ſont pas capables apparemment de faire diverſion ſur l'eſprit des hommes à leurs petites querelles: car c'eſt près de Strombolo que ſe donna un combat naval qui dura dix heures, entre la flotte Françoiſe, commandée par Duqueſne, & celle de Hollande, ſous les ordres de l'Amiral Ruyter, le 8 Janvier 1676. Ce combat opiniâtre & ſanglant ne fut point déciſif; les vaiſſeaux du Roi tirèrent plus de trente-cinq mille coups de canon. Ruyter fut obligé de dériver devant Duqueſne.

L'iſle de Lipari qui donne le nom à toutes les autres, eſt la plus grande & la plus fertile. D'après la deſcription qu'en a fait Ariſtote, il paroît qu'elle étoit de ſon temps regardée par les Navigateurs comme un fanal,

parce que ſes feux ne s'éteignoient jamais. Quoiqu'elle porte ſur toute ſa ſurface des marques de ſon premier état, les feux ſouterreins ne ſemblent pas l'avoir endommagée, depuis pluſieurs ſiècles; c'eſt-là qu'Homère & Virgile ont placé le ſéjour des Vents & d'Eole leur Souverain; parce que tout ce petit Archipel eſt rempli de vaſtes cavernes où des braſiers intérieurs luttent ſans ceſſe avec l'air qui les anime. Diodore de Sicile donne un ſens hiſtorique à tout ce merveilleux des Poëtes ſur ces volcans, en diſant qu'un Roi ſage, nommé Eole, après avoir long-temps obſervé le cours de la fumée de ces Iſles brûlantes, & les autres phénomènes qui l'accompagnent, apprit à prédire les différentes températures, & paſſa pour avoir la faculté divine de commander aux Vents.

Les Poëtes donnèrent auſſi à Vulcain pour forge & pour attelier, Volcano, dont nous avons parlé, & qui ſe nommoit dans l'antiquité *Hiera ſacra*, à cauſe de cette tradition religieuſe. C'étoit-là que les Cyclopes forgèrent les foudres de Jupiter. Strabon en a décrit les productions.

Les autres Iſles, cultivées & habitées, abondent en raiſins propres à faire du vin, & en petits, connus communément ſous le nom de raiſins de Corinthe, & que les naturels du pays appellent *uve paſſoline*, *raiſins ſecs*. Elles produiſent auſſi du froment & du bled de turquie.

Panarea a un château fortifié par la nature, & plus que ſuffiſant pour en impoſer aux Corſaires. Dattola & Iſchia ſont tout-à-fait déſertes.

Lipari compte jusqu'à quatorze mille habitans. Son château-fort a une garnison de vingt-cinq hommes fournis par Messine, & renouvellés tous les trois mois. Le Port est petit, mais sûr & commode. La Ville, bien bâtie, a de jolis environs. On y rencontre quelques monumens antiques, tels que des tombeaux, mais sans inscriptions. On y trouve très-peu de médailles, mais beaucoup de vases de terre. Il y a une source d'eaux thermales, naturellement chaudes, à vingt-neuf degrés du thermomètre de Réaumur. (*acqua di san Calogero.*)

Les Isles Liparotes rapportent au Roi de Naples d'assez gros revenus, en fournissant une quantité prodigieuse d'alun, de soufre, de nitre, de cinabre, plusieurs sortes de fruits, & des figues excellentes. Quelques-uns de leurs vins, & sur-tout la malvoisie, sont très-connus & fort estimés dans toute l'Europe. On en tire aussi des grains & du poisson. Cet Archipel, qui paroît comme une annexe de la Sicile, en a toujours suivi la destinée.

Les Liparotes ou Lipariens, si l'on en croit Diodore, étoient dans les premiers temps une Colonie de Canidiens, Nation grecque originaire de la Carie. Ils fondèrent d'abord en Sicile une Ville, *Motya*; puis vinrent s'établir à *Lipara*, bâtie, selon quelques-uns, avant le siège de Troye, par un certain *Liparus*, prédécesseur d'Eole. Dans la suite, les Carthaginois s'en emparèrent sous la conduite de Himilcon, & lui imposèrent un tribut de cent talens. Rome, à son tour devenue souveraine de Lipara, en fit une Colonie. Aujourd'hui ce

n'eſt qu'un Evêché ſuffragant de Meſſine. Barberouſſe, en 1544, ruina de fond en comble l'ancienne Ville de Lipara, ſituée ſur un rocher eſcarpé, & que la mer baignoit en partie. Il emmena captifs en Turquie, pluſieurs milliers d'habitans. Charles-Quint répara cette Ville, & en fit une place aſſez forte, ſituée à près de quarante milles de la côte ſeptentrionale de Sicile.

Quant aux mœurs & au caractère des Liparotes, on cite pluſieurs anecdotes qui prouvent leur attachement à la liberté, & leur fidélité en amour. Ils ſont accoutumés à faire des croiſières ſur les Barbareſques; & très-ſouvent le ſuccès couronne leur audace & leur intelligence.

Le coſtume de ces Inſulaires tient un peu de celui des Grecs modernes. L'habit de noces des femmes eſt plus riche, mais a moins de grace & de nobleſſe que leur vêtement ordinaire.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Iſles de Lipari.

habitante de la Calabre.

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES DEUX
CALABRES.

PAYS de montagnes peuplé de Contrebandiers, les deux Calabres ne sont intéressantes aujourd'hui que par les souvenirs qu'elles rappellent. La Calabre citérieure s'honore de la naissance d'un Saint; la Calabre ultérieure se glorifie du séjour d'un Philosophe. S. François & Pythagore sont en effet deux personnages dignes des pinceaux de l'Histoire. S. François naquit à Paula, la première Ville de la Calabre, après Cosenza sa Capitale. Le plus beau moment de sa vie & le plus utile, fut sans doute quand cédant aux instances réitérées de Louis XI. malade, il voulut bien quitter son Hermitage pour se rendre à la Cour (1). Le Roi demanda au saint

(1) Voyez la Scène quarante-cinquième de la *Mort de Louis XI.* Roi de France, Pièce historique. A Neufchâtel, de l'Imprimerie de la Société typographique, 1783, in 8°.

homme un miracle pour le rétabliſſement de ſa ſanté. Le ſaint homme ne donna au Roi que des avis ſages, mais tardifs, pour le repos de ſa conſcience & de ſon Peuple. C'eſt alors qu'on vit un ſpectacle d'autant plus frappant qu'il eſt rare, celui d'un tyran tremblant aux pieds d'un homme juſte, comme un Criminel devant ſon Juge.

Les enfans de S. François ont un riche & ſuperbe Couvent preſque ſous les murs de la patrie de leur pauvre & modeſte Fondateur. Preſque tout le territoire de Paula appartient à des Maiſons religieuſes; & on aime encore mieux relever d'elles que des Seigneurs temporels.

Terra-Nuovo étoit jadis une Ville de la grande Grece, Colonie de Sybaris, connue ſous le nom de *Thurium*, par les Loix ſages de Charondas qui voulut les ſceller de ſon ſang : opprimée dans la ſuite par les Brutiens & les Lucaniens, premiers habitans de la Calabre, elle ſe ſoumit aux Romains qui l'appellèrent *Copia*, ſans doute par alluſion à l'abondance du terroir en toutes ſortes de denrées. Ce canton n'a point perdu de ſa fécondité; mais il n'eſt ni aſſez habité, ni par conſéquent aſſez cultivé, pour mériter ſon ancienne dénomination.

La Motta di Burzano remplace, dit-on, Locres, Colonie des anciens Locriens à laquelle Virgile a conſacré un Vers dans ſon Enéide :

Hic & Narycii poſuerunt mœnia Locri.

Lib. IV.

C'eſt ici que Narix (1) fonda les murs de Locres.

Zaleucus donna un code à Locres, & voulut, ainſi que Charondas, offrir en ſa perſonne l'exemple de l'obéiſſance à ſes propres loix. Il partagea avec ſon fils coupable la moitié du châtiment qu'il avoit décerné contre l'adultère. On ne doit pas être ſurpris de l'uniformité de conduite de ces deux grands Légiſlateurs. Ils ſortoient de la même école tenue pendant vingt ans à Crotone par l'un des hommes les plus extraordinaires dont l'Hiſtoire ancienne faſſe mention (2).

Cantazaro, Capitale de la Carie ultérieure, le cède pour l'ancienneté à Croto : c'étoit jadis la célèbre Crotone, Ville d'Italie, dont les habitans connus par leur amour du travail & par la force du corps qui en eſt la récompenſe, vainqueurs dans tous les jeux de la Grece, ſe faiſoient craindre & reſpecter en tous lieux. Cette

(1) Narycium ou Narix, très-ancienne Ville des Locriens, dans la Grece ; c'étoit la patrie d'Ajax, Chef de la Colonie qui bâtit Locres dans la grande Grece, aujourd'hui les deux Calabres.

(2) On a prêté à Pythagore pluſieurs bizarreries de conduite & de ſyſtême qui ont été copiées depuis avec plus ou moins de ſuccès. Sans nous perdre dans la nuit des temps, n'avons-nous pas eu ſous les yeux un certain Comte de S. Germain, & *quelques autres encore*, qui ont voulu renouveller les prodiges de la Métempſycoſe, de l'apparition des eſprits, &c. & ont affecté de parler par ſymboles pour piquer au moins la curioſité, ne pouvant inſpirer la confiance.

profpérité & cet éclat n'eurent qu'un temps. Les Crotoniates, vaincus à leur tour par les Locriens, fe laifsèrent entamer par le luxe & la molleffe. Dégénérés, en tout, ils touchoient à leur ruine & n'attendoient que l'arrivée du premier ambitieux pour être fa proie.

Elevé à l'ombre des Autels par les Prêtres de Samos, formé par fes voyages à Memphis & à Babylone, en Crete & à Sparte, indigné du joug qu'il voit à fon retour impofé fur fa patrie, Pythagore en fort pour n'y plus rentrer, paffe dans la grande Grece & s'arrête à Crotone : attiré par la douceur du climat & la bonté du fol de cette Ville, il en examine les Citoyens & entreprend leur cure politique. Vêtu d'un long manteau de laine blanche, la tête ornée de la plus belle chevelure, doué de la plus heureufe phyfionomie, dans l'âge de la force & de la fanté que lui avoit confervé la frugalité de fon régime, Pythagore, une lyre à la main, fe fait fuivre des femmes de Crotone dans le Temple de Junon. Il y perfuade par fon éloquence celles que fon extérieur impofant & noble avoit déjà ébranlées; & à fa voix toutes les parures de la vanité & de la galanterie impure tombent & font dépofées aux pieds de la chafte Déeffe. Sûr d'un fexe qui a tant d'influence fur l'autre, le fage de Samos raffemble les jeunes hommes dans le fanctuaire d'Apollon, & les fait rougir de leur exiftence efféminée. Les Magiftrats ouvrent les yeux fur ce perfonnage; mais entraînés eux-mêmes, ils finiffent par le placer à côté d'eux fur leur Tribunal. Auffi-tôt par fes foins un Temple eft bâti aux Mufes, fymbole

de l'harmonie qu'il rétablissoit parmi les habitans : ils en recueillirent bientôt le fruit. Animés par ses conseils généreux, & guidés par Milon, les Crotoniates, au nombre de 100,000, taillent en pièces une armée de 300,000 Sybarites ; la destruction de la Capitale & de l'Empire de Cureci est la suite de leur défaite.

Rentré dans son Ecole, où il posoit les premiers fondemens de la Secte Italique, Pythagore y enseigna à simplifier & à purger les sacrifices (puisqu'il faut un culte aux hommes en société), & porta ses regards sur toutes les parties de la science humaine ; parlant à la tourbe de ses auditeurs par symboles, & s'expliquant sans voile à ses disciples choisis. Les bienfaits de la Philosophie n'eurent point pour limites les murs de la Cité qu'il honoroit de son séjour. Ses leçons procurèrent la liberté à plus d'une Ville d'Italie. La sagesse de ses discours convertit à la raison un tyran de Sicile, & le fit se résoudre à vivre désormais en simple particulier dans les Etats de Centenepine qu'il gouvernoit en despote. Le cœur de Phalaris étoit trop gangrené pour être guéri. Mais les Agrigentins s'appliquèrent les remontrances faites précédemment par Pythagore au monstre couronné, & le Taureau d'airain servit de tombeau à celui qui en avoit ordonné la fabrication. Tous ceux qui fréquentoient sa maison, qu'on regardoit comme un Temple, en sortoient après y avoir subi une sorte de Métempsycose morale ; jusques-là que le serviteur de Pythagore, Zamelxis, de retour en Thrace sa patrie, en devint le Législateur & le Dieu.

Ceux de nos Lecteurs qui n'ont pas encore beaucoup d'expérience, s'attendent à voir Pythagore, comblé de biens & de jours, achever paisiblement sa vie glorieuse & utile, adoré des Crotoniens. Il est douloureux & décourageant d'apprendre que ce grand homme qui, depuis long-temps, par modestie, avoit quitté le nom de *Sage* pour celui de *Philosophe* (*ami de la sagesse*), eut des envieux & des calomniateurs: lesquels firent un bûcher de sa maison honorée jusqu'alors comme un Temple. Octogénaire, il est contraint de fuir Crotone, après un séjour de vingt années intactes. Locres lui ferme ses portes; il trouve des persécuteurs à Tarente (1), & la mort à Metapont (2), refugié dans le Temple des Muses, qui lui devoient un miracle.

Crotone aujourd'hui peut à peine fournir à l'entretien de son Evêque. Cependant on y creusa en 1751 un Port assez vaste, pour y mettre à l'abri plusieurs vaisseaux des plus grands.

Parmi les autres Villes de la Calabre, intéressantes par ce qu'elles ont été, on distingue *Squillaci*, jadis

(1) Jadis, selon Florus, Capitale de la Calabre, de la Pouille & de la Carie, ce n'est plus aujourd'hui qu'une petite Ville dans la terre d'Otrante, au Royaume de Naples. La patrie des Archytas, des Lisis, des Aristoxene, &c. qui balança quelque temps les succès des armes Romaines, n'est en ce moment qu'une bicoque, retraite d'une poignée de Pêcheurs mi-barbares.

(2) Ancienne Ville de la grande Grece, sur le golfe de

les beaux jours de la Grèce & de Rome. Il ſemble que *Scyllacium*, célèbre par ſon écueil, & auſſi par la naiſſance de Caſſiodore, qui, après avoir été Miniſtre ſous pluſieurs Rois, ſe retira de la Cour, ſeptuagénaire; il eut encore le bonheur de vivre pendant vingt années (les plus douces de ſa vie) dans une agréable retraite, & la conſolation de mourir paiſiblement là où il étoit né. La régularité de ſes mœurs lui mériteroit plus d'imitateurs que le ſtyle de ſes Ouvrages.

Simori, Bourg ou Ville qui a ſept Paroiſſes, paſſe pour remplacer la fameuſe Sybaris, dont le nom eſt devenu une injure, qui ne produiſit pas un grand homme, & dont on ne cite pas une ſeule belle action; aſſemblage ſans nerf d'hommes ſans énergie, qui prenant le bonheur pour le plaiſir, ſe croyoient heureux quand ils n'étoient que blaſés. Au reſte, la deſtinée de Sybaris eſt une leçon qui devroit frapper davantage les Villes modernes tentées de rivaliſer ſes mœurs, & une réponſe ſans réplique aux partiſans du luxe.

On retrouve encore dans le coſtume des habitans, ſur-tout des femmes, quelques foibles nuances des mœurs anciennes de ce beau pays, devenu auſſi déſert qu'il étoit peuplé, auſſi pauvre qu'il étoit opulent; il ſemble

Tarente, dans la Baſilicate, aujourd'hui *Torrédi-Mare*. Metapont avoit été fondée par Neſtor, à ſon retour de Troye. L'Agriculture en avoit fait un ſéjour ſi abondant, que l'Oracle de Delphes la déclara digne de l'Age d'Or.

que la Nature ait voulu ſe venger du dédain qu'on lui porte, en affligeant de ſes plus terribles fléaux cette extrêmité de l'Italie.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les deux Calabres.

Napolitaine

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR NAPLES.

LA Nature & l'Art se sont comme donné la main pour combler de leurs bienfaits & de leurs chef-d'œuvres, Naples & son territoire. La *terre de Labour* mériteroit de préférence sans doute à toute autre Province d'Italie, la dénomination de *Campania Felix*, si la présence du *Vesuve* ne mettoit un correctif aux jouissances des Habitans. L'Homme ne sçauroit être heureux apparamment, sans un peu d'insouciance ; le Napolitain, du moins, en a besoin pour se livrer à tous les plaisirs de la société, au pied (1) d'un Volcan, dont les cendres brûlantes ont été jettées quelquefois jusqu'à (2) Constantinople ; & à la vue des restes (3) déplorables de l'infortunée Herculanum.

D'après l'esprit religieux, naturel aux hommes qui sont peuple, on seroit porté aussi à croire que des Mœurs pures doivent être le caractère distinctif d'une

(1) Le Vesuve est à moins de deux lieues de Naples.

(2) Lors de l'éruption de l'an 471.

(3) Rosine, petit Bourg où se trouvent les excavations d'Herculanum, est à une lieue & demie de Naples. Voyez nos explications des Antiquités d'Herculanum, gravé par David, 7 vol. *in*-4°.

BnF ARS

grande Ville si voisine du châtiment, (1) préparé par la justice du Ciel pour punir les crimes de la terre. Naples, quoique dans l'attente journalière d'une grande catastrophe, pratique en toute sécurité tous les genres de corruption que nécessitent le luxe & le climat, l'aisance & l'oisiveté. Tant il est vrai que les sensations du moment effacent les souvenirs du passé & les craintes de l'avenir !

Naples doit être regardé comme la Ville subsistante la plus ancienne de l'Italie. Les Cuméens (2) en furent les Fondateurs. Mais elle ne tarda pas à s'accroître de beaucoup d'autres Grecs ; non seulement de ceux qui étoient à sa portée, c'est-à-dire, de ceux qui avoient fait leur première descente dans les Isles voisines, mais encore de beaucoup d'autres venus de la Grèce, notamment d'Athéniens que l'ostracisme & d'autres causes lui valurent. Sa Police fut long-temps toute Grecque. Cela ne dura cependant que le temps qu'il fallut aux Nations Italiennes de sortir de leur barbarie. Ce beau Pays long-temps disputé, tomba au pouvoir de quelques Seigneurs Normands, puis devint un Fief de l'Empire, & enfin se trouve aujourd'hui l'un des plus brillans apanages de la Couronne d'Espagne.

(1) Tertulien appelle spirituellement le Vésuve : *une Cheminée de l'Enfer.*

(2) Voyez le T. 1 *in*-8. du sçavant Ouvrage de M. l'Abbé Chopy, intitulé : Découverte de la Maison de campagne d'Horace, 3 vol. *in*-8°.

Le ſol de ce Royaume eſt extrêmement fertile, en toutes ſortes de denrées. On y recueille deux eſpèces de chanvre. On y cultive beaucoup de lin; & on en fait des toiles mal fabriquées. La laine y eſt fine; la ſoye ſur-tout, quoique ſale & mal filée, fait un des plus grands objets du Commerce d'exportation. On connoît cette eſpèce de lin ou de ſoie, dont la couleur eſt d'un verd d'olive, & que donne une ſorte de moule que l'on trouve ſur les côtes de Naples. On en fait des camiſoles, des bas, des gants, des bonnets qui ſont auſſi chauds que ceux de laine, auſſi doux que s'ils étoient de ſoie, & qui conſervent toujours leur luſtre. Un tableau du Commerce de ce Pays, démontre qu'il reçoit plus de l'Etranger qu'il n'y envoye: parce que les Manufactures n'y ſont rien encore, ou preſque rien. Les François y portent annuellement un aſſortiment conſidérable d'étoffes en tout genre, de toiles blanches, d'indiennes & de coton. L'Angleterre y fait paſſer beaucoup de ſes draps; & la Hollande, des pelleteries.

Cependant on trouve à Naples, & dans pluſieurs autres Villes de ſon diſtrict, quelques Fabriques de draps; mais elles ſont loin de ſuffire à la conſommation; d'ailleurs, on ne tient pas de fines draperies. On employe de grandes ſommes à établir des Manufactures de draps groſſiers, pour habiller les Soldats, dans les Hopitaux des Provinces du Royaume. On fabrique encore dans la Capitale, des baietons peints en noir, qui ſervent pour le dueil, des étoffes nommées *friſi*,

qui ressemblent au molleton frisé, & quelques autres communes; des étoffes en soie & en argent, des satins, des taffetas unis ou chinés, des moires, des droguets, des raz, des velours, des chapeaux, des gants, des camelots en poils. On y tanne aussi des cuirs.

Les Hommes, & sur-tout les Femmes à Naples, aiment à briller par l'éclat des habits & des pierreries qui les couvrent. Cette grande Ville est remplie de Valets richement vêtus.

Naples est un séjour tout entier pour les sens. L'ouïe & la vue y trouvent à chaque pas des jouissances complettes. C'est l'endroit de la Terre où se fait entendre la meilleure Musique : mais l'Homme qui pense y est mal à son aise. Il seroit mal venu du Peuple, & même des Grands, s'il prenoit la peine d'écrire quelques Homélies Philosophiques au sujet du miracle de *St. Janvier* : il éprouveroit l'adresse des *Lazaroni*, s'il détournoit sur eux l'attention du Gouverement qui a la foiblesse de tolérer leur existence précaire. Il couroit risque de passer pour un barbare, s'il osoit dire tout haut ou imprimer ouvertement, qu'un Chanteur de plus ne remplace pas dans la société un Homme de moins (1), &c. Enfin, tant que des Reviseurs aux gages du Prince, & par conséquent à sa dévotion, éteindront le flambeau de l'Observateur, parce qu'il

(1) La castration est défendue pat le Prince ; sous de très-grosses peines.

pourroit faire clignoter les yeux tendres des gens en place, Naples (ainsi que toutes les Villes qui lui ressemblent), ne pourra jamais prétendre à l'estime du Voyageur sensible & sensé. La curiosité y attirera encore long-temps l'ami des Arts & le Naturaliste. Mais le Sage, après avoir admiré en passant la métamorphose du Temple de Diane, devenu Chapelle de la Vierge Ste. Marie Majeure; & du Temple de Mercure, dédié aujourd'hui aux Apôtres, ira visiter le Tombeau de Virgile sur le Mont-Pausilippe, la maison de campagne d'Horace à Iri, les Jardins de Ciceron à Cumes & à Pouzzoles, puis se hâtera de rentrer chez lui pour y relire en paix, Pline & Sénéque, Lucrece & le Tasse, sans envier le sol qui les vit naître.

Fin de la Notice Historique sur Naples.

Femme des Environ de Rome

BnF ARS

Homme des Environ de Rome

BnF ARS

NOTICE
SUR LA VILLE DE ROME.

Fuimus Troës.

VIRGILIUS.

LES Arts ont conservé à la Ville de Rome, son titre de Capitale du Monde, qu'elle avoit acquis par les armes. Il y auroit long-temps qu'on ne parleroit plus d'elle que pour la confondre avec tant d'autres Cités qui ont brillé pendant quelques années, si elle n'avoit imprimé à ses monumens, un caractère de grandeur & de force qui les a fait respecter des siècles accumulés sur leurs débris. Mais hélas ! les Statues & les Colonnes attestent seules l'existence d'une grande Nation. On ne rencontre plus que des Italiens dans Rome. Le poignard de la Liberté est remplacé par les stylets de la jalousie ; & l'éloquence patriotique de *Ciceron*, par le babil importun des *Ciceroni.* On pourroit pousser loin ce parallèle : nous en laissons le plaisir à nos Lecteurs *sagaces ;* il est certains sujets qu'il ne faut qu'indiquer. En dire plus, seroit indiscrétion.

Rome se divise en quatorze Quartiers. Dans celui *di Monte*, se trouve une Basilique de St. Jean-de Latran. Là, on rencontre la belle Statue de notre Henri IV. Si ce bon Roi, jadis excommunié par le Saint Siège, revenoit au monde, il ne pourroit s'empêcher de sourire, en se voyant ainsi placé dans le giron de l'Eglise. Là aussi, Sixte V & Clément XII, ont obtenu de superbes tombeaux, & le méritoient

davantage que Clément VIII & Paul V. Là encore, la Rotonde du Dieu Faune ſert d'Egliſe à St. Etienne; Ste. Agathe, Martyre & Vierge, a une Chapelle contigue au Temple de la chaſte Pallas; & l'Autel du Dieu Mars eſt conſacré à Ste. Martine. Dans ce Quartier, les Catholiques vont baiſer le chef de St. Pierre, & celui de St. Paul : les Artiſtes, de leur côté, vont meſurer à l'Académie de St. Luc, le Crane de Raphaël.

Ceux qui aiment les rapprochemens, obſerveront entr'autres choſes, dans le Quartier *di Trevi*, que le Couvent des Carmes Déchauſſés & le Monaſtère des Religieuſes de Ste. Helene, ſe trouvent voiſins du *Campus Sceleratus*, Place deſtinée jadis au ſupplice des Veſtales.

Ils remarqueront dans le Quartier *di Colonna*, que non loin des Jardins de Lucullus, eſt une Capucinière; & que l'Egliſe de Ste. Marie *de Aquiro*, eſt bâtie ſur les ruines du Temple de la Nymphe Juturne, métamorphoſée en Fontaine, où Junon tous les ans, recouvroit ſa virginité.

Ils noteront dans le Quartier *di Campo Marzo*, que les Minimes François ont pour perſpective, les Statues de Cléopatre & de Sénéque; & que St. Roch a un Oratoire à côté du Mauſolée d'Auguſte.

Dans *la Rione di Ponte*, avec les ruines du Temple d'Apollon, on en a conſtruit un à St. Apollinaire; & St. Blaiſe y reçoit de l'encens ſur un Autel de Neptune.

La *Rione di Parione* offre le Coliſée des Romains, métamorphoſé en Palais de la Chancelerie Apoſtolique; & les débris du Théâtre de Pompée, ſervant de matériaux au Palais *Pio*.

Dans le Quartier de St. Euſtache, on a fait une Egliſe, dédiée au Sauveur, d'un petit Temple, jadis conſacré à la Piété.

Mais la métamorphoſe la plus complette & la plus heureuſe, eſt celle qu'on fit ſubir dans la *Rione della Pigna* au Panthéon d'Agrippa, devenu aujourd'hui la Baſilique de tous les Saints. Une dévotion bien étendue a remplacé dans un autre Temple ancien, la Statue d'Hercule, par l'Image du courageux Martyr St. Luce.

Plus loin on a renverſé Jupiter *Fulgurator*, du haut du Capitole, pour mettre en ſon lieu & place, l'effigie de Ste. Marie, dite *de Ara Cœli*.

Dans le voiſinage du Temple de la Concorde, s'élève une jolie Egliſe à Notre-Dame de Conſolation. Et l'Autel du bon Janus, érigé par Numa, eſt aujourd'hui le Sanctuaire Ste. Catherine, dite des Cordiers.

La *Regione di Ripa*, préſente preſqu'à chaque pas, des contraſtes non moins frappans. Le fameux Temple d'Eſculape ſert de fondemens à l'Egliſe de St. Barthelemy. Ste. Marie l'Egyptienne ſe voit honorer parmi les ruines d'un ancien Temple, où l'on adoroit la *Fortune Virile*. Une autre Ste. Marie *in Coſmedin*, occupe l'Autel de la Pudicité. Et Notre-Dame du Soleil reçoit un culte à l'endroit précisément où brûloit le feu ſacré de (1) Veſta.

(1) Voyez l'article de cette Divinité, dans nos Tableaux de la Fable *in*-16. *Fig.*, chez Pavard, à Paris.

Conſultez auſſi dans le même Ouvrage, le Chapitre qui concerne *Rome*.

St. Sabas, qui toute ſa vie eut une vocation ſi décidée pour le célibat, ſeroit bien étonné, s'il rencontroit dans l'Egliſe qu'on lui a dédiée à Rome, un Bas-relief antique repréſentant une noce.

C'eſt dans cette même Region que l'Autel de Notre-Dame des Palmes avoiſine le tombeau de la Sœur des Horaces; & que l'Egliſe de St. Urbain ſe trouve accollée d'un Autel de Bacchus & de la Fontaine d'Egerie, la Nymphe bien aimée de Numa, &c. &c.

Tous ces contraſtes plus ou moins motivés, peignent l'eſprit & le caractère des générations modernes qui ont ſuccédé aux Romains. Les Habitans de la région Tranſtevère, ſont les ſeuls qui prétendent avoir conſervé quelque choſe de leurs prédéceſſeurs. Ils ſont preſque tous Jardiniers, & ont une fierté proportionnée à leur organiſation, plus robuſte que celle du reſte de leurs compatriotes, avec leſquels ils rougiroient d'être confondus.

Le ſéjour de Rome ne convient qu'à un Artiſte; c'eſt la Ville la plus curieuſe du Monde; mais il ne faut qu'y paſſer. Elle n'intéreſſe que par les ſouvenirs qu'elle rappelle. La pompe des Cérémonies religieuſes couvre mal ſa nudité politique, ſi l'on peut s'exprimer ainſi. Rome reſſemble à ces Femmes ſurannées, & qui ont tenu jadis un état brillant. Elles veulent encore afficher de grands airs; mais la foibleſſe de leurs moyens les trahit, & perce à travers leur parure empruntée.

Rome n'eſt plus dans Rome . . . . . .

Fin de la Notice ſur la Ville de Rome.

Desrais del. Mixelle sculp.

Habitante de Frascati.

BnF ARS

Desrais del.

Mixelle sculp.

Habitante de Frascati.

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR FRASCATI.

L'ITALIE a pour les Voyageurs un attrait dont les autres pays sont dépourvus. Les plus grandes scènes de l'Histoire ont eu lieu sur ce sol que la Nature avoit déjà su rendre si intéressant par lui-même. On ne peut y tracer un pas, sans être tenté de faire des rapprochemens & des parallèles tout-à-fait singuliers; le passé & le présent y sont dans un contraste perpétuel, & il n'est point de bourg si mince qui n'offre de quoi exciter & satisfaire la curiosité de l'observateur le plus difficile à émouvoir.

Sans parler de l'ancienne Capitale du Monde, devenue le chef-lieu de la première des Religions modernes, à six lieues de Rome, il est une petite Ville, dont le nom grotesque exprime déjà la révolution qu'elle a subi; *Frascati* (1) a succédé à *Tusculum*, vers la fin du XII^e

(1) Notre expression proverbiale *faire une frasque à quelqu'un*, vient de l'Italien *frasca;* & le nouveau nom imposé à Tusculum en 1190 a un double sens. Il signifie la terrible frasque que lui fit éprouver Rome à cette époque, & l'extrêmité où se trouvèrent réduits les Citoyens échappés au sac de leur Ville, & obligés de se construire un abri avec des *branchages* d'arbre.

siècle. Des Cardinaux (1) y remplacent les Consuls (2). On chante de piteuses Hymnes grecques là où furent composées les *Tusculanes*; & les matériaux des maisons qu'habitoient Caton & Tullius, vendus par les Camaldules, y font vivre ces Moines ignares. Là où Lucullus (3) avoit rassemblé une bibliothèque complette des Philosophes stoïques, se trouvent quelques Breviaires; & les débris du château de ce millionnaire Romain servirent aux Capucins pour bâtir leur Eglise. Les Jésuites eurent long-temps une maison de campagne là où Cicéron tenoit des conférences académiques. L'Orateur romain s'étoit formé à Frascati un Lycée (4) que le Cardinal Passioneï métamorphosa en hermitage:

(1) Villa-Ludovisi, Borghèse, Aldobrandin, Passioneï, Pamphili, &c.

(2) Les familles Patriciennes Porcia, Fabia, Mamilliana; les Sylla, Lucullus, Cicéron, Varron, Mécène, &c.

(3) Il est assez remarquable de voir le fastueux Lucullus se montrer jaloux de posséder tous les ouvrages des stoïciens. C'est ainsi que de nos jours les écrits de J. J. Rousseau sont chez presque tous ceux dont il fait la satyre.

(4) Ce Lycée de Cicéron devroit servir de modèle aux établissements ébauchés sous le nom de Musée, de Club, &c. La vanité, la mode & l'intérêt ne lui avoient point suggéré l'idée de transporter Athènes dans Rome; s'il se montra somptueux dans les dépenses de son portique de Tusculum, ce fut pour rendre hommage aux grands hommes antiques qu'il se proposoit pour exemple; & les beaux traités de morale qui en sortirent prouvent assez qu'on ne cherchoit pas (comme on dit) à y tuer le temps.

on y voyoit jadis les bustes de Socrate & de Démosthènes ; on y vit de nos jours les portraits d'Arnaud & de Pascal.

Tusculum, qui se montra long-temps jaloux du précieux privilège de n'être gouverné que par ses propres loix, ne s'honoroit pas moins de la naissance de Caton le Censeur ; grand homme dont la vie, de près d'un siècle, fut comme un code vivant qui ne souffrit jamais d'exception. C'est à *Tusculum* qu'il faisoit valoir le petit *fonds* de ses pères ; c'est-là qu'habillé comme ses esclaves, il composa un traité d'agriculture en cultivant la terre, lui qui avoit gagné plus de Villes qu'il ne s'étoit écoulé de jours pendant son expédition d'Espagne.

Plus grand peut-être encore que lui, son arrière-petit fils, Caton d'Utique, se livroit à l'étude de la philosophie dans Tusculum. C'est-là que Cicéron le surprenoit enfermé dans la bibliothèque de Lucullus. Que de fois il s'échappoit de la Ville tout exprès pour venir consulter la collection des livres rares de son beau-frère, qui n'en paroissoit être que le concierge. Lucullus a trouvé plus d'imitateurs que Caton d'Utique.

Tibère, impénétrable à tout, excepté aux vices, ne pouvant se résoudre, au retour de ses voyages à l'Isle Caprée, à rentrer tout de suite dans Rome, séjournoit quelque temps à Tusculum, où il avoit une maison de plaisance.

L'Empereur Galba, à qui le monde fut redevable de la mort de Néron, mais qui lui-même n'étoit pas encore digne de régner, avoit à Tusculum un Palais d'été qui

ſervoit en même-temps de Temple à la Fortune ; ce fut là qu'il dépoſa une ſtatue de cette Divinité qu'il trouva, dit-on, à ſa porte, & qu'il tranſporta en ce lieu, cachée dans ſon ſein ; alluſion ſans doute à l'hiſtoire de ſa vie. Ce Prince avoit une façon de penſer qui fut cauſe de la mort violente qu'il ſouffrit, mais qui néanmoins mériteroit d'être miſe en pratique par les Rois. Un Souverain, diſoit-il, doit choiſir ſes ſoldats, & non les acheter. Les Suiſſes ont trouvé des Monarques qui ne penſent pas comme Galba.

Avant Lucullus, les Anciens n'avoient à Tuſculum que de ſimples maiſons de campagne, & non de ſuperbes châteaux ; & l'on paſſoit pour un Citoyen ſuſpect, quand on y poſſédoit au-delà de ſept arpens de terre. Caton le jeune tint bon contre les mœurs publiques, & ſe borna à la modération de ſes aïeux, au milieu de ſes contemporains amis du luxe ; il rappelloit à ſes concitoyens le ſiècle de Cincinnatus ; alors, diſoit-il, les particuliers étoient pauvres, mais l'Etat étoit riche.

Fraſcati ne conſerve preſque rien du Tuſculum des premiers temps de la République, ſi ce n'eſt le tombeau des Furius, découvert en 1655 dans le Monaſtère des Camaldules. Il eſt probable auſſi que le monument antique qu'on rencontre à Fraſcati au haut de la rue, ſiſe à côté de la Cathédrale, eſt la ſépulture des Tuſculanums de Lucullus. On ſait qu'il mourut en démence ſous la curatelle de ſon frère. Mais c'eſt à tort qu'on prodigue le nom de ce Conſul à nos modernes millionnaires ; leſquels n'ont acquis, par aucun ſervice rendu à l'Etat,

le droit d'étaler le luxe du vainqueur de Mithridate & de Tigrane. Son faste asiatique ne coûtoit rien à sa patrie; Lucullus se paroit des dépouilles remportées par lui sur les Princes orientaux, ennemis vaincus de la République.

C'est près de la petite Ville de Frascati, à *Grotta-Serrata*, que le Cardinal de Polignac (dont la mémoire est si chère à la politique & aux lettres) découvrit deux superbes antiques, un Achille & un Ulysse; chef-d'œuvres dont la France ne s'est peut-être pas montrée assez jalouse, & qui sont perdus pour elle.

Les savans ont reconnu dans les vastes ruines du quartier de *Borgheto*, le *Tusculanum* de Scaurus (1), beau-fils de Sylla. Ils ont soupçonné aussi aux *Grottoni d'Amadei*, le château de Mécène (2); & ceux de Pollion (3) & de Varron, aux traces imposantes de *Mont-Dragone* & à la *Villa-Conti*.

(1) Il y eut un Edile de ce nom qui fit construire à Rome un *théâtre* assez vaste pour contenir quatre-vingt mille spectateurs. D'après ce monument des Anciens, il faut avouer que les modernes n'ont que des *salles de comédie*.

(2) Que de mauvaises copies les modernes ont fait de ce personnage antique!

(3) Pollion a rendu plus de services aux lettres que Mécène. Celui-ci a ouvert les Palais aux Savans, l'autre une bibliothèque; & la place d'un ami des Muses est plutôt au milieu des livres que dans la foule des courtisans.

Les mêmes motifs qui firent tant rechercher la campagne de Tuſculum des anciens romains, continuent à attirer aujourd'hui les nouveaux à Fraſcati. La beauté du ciel, la bonté du ſol & la proximité de Rome, ont fait élever ſur cette riante colline quantité de châteaux parmi leſquels on diſtingue ſur-tout ceux de Mondragone, de Belvedère, de Conti, de Spada, de Pallavicini. La Villa-Pamfili eſt la plus élevée. La Villa-Ludoviſi eſt fameuſe par ſes eaux & ſon ſite. C'eſt le lieu le plus fréquenté dans les *Villegiatures*. Les Romains de nos jours diffèrent de leurs premiers ancêtres. Dès la mi-Août, ils craindroient de ſe trouver hors des murs de leur Capitale, à cauſe de ce qu'on appelle le *mauvais air*, cauſé par les approches de la canicule, & purifié par les pluies du mois de Septembre. Ce qui a fait prendre deux temps de vacances, ou comme on s'exprime à Rome, deux *Villegiatures*, l'une avant, l'autre après le mauvais air. La campagne chez les anciens Romains étoit dans toutes les ſaiſons, mais plus particuliérement en été. Sous un climat auſſi chaud, on préféroit pour les vacances le temps le plus ardent, par la raiſon qu'il rend incapable de toute occupation. Les modernes ſont paſſionnés pour les Villegiatures. Tous veulent *les faire*, ſelon l'expreſſion du pays. Cependant, ſi on en excepte les meilleures maiſons, très-peu de perſonnes ont des campagnes en propre; mais on en emprunte, ou on en loue, ſouvent en différens lieux pour les deux ſaiſons. Fraſcati eſt le quartier des environs de Rome, preféré à tous les

autres

autres lieux. Cette petite Ville, ſi intéreſſante par les ſouvenirs qu'elle occaſionne, & ſi agréable par ſa ſituation que le temps n'a pu changer, eſt un Evêché auquel le Pape ſeul nomme toujours un Cardinal. On y compte ſix Couvens d'hommes & un de femmes.

Quant aux talens, Fraſcati n'a pas tout-à-fait dégénéré de Tuſculum, puiſqu'il fut le berceau de Métaſtaſe: Ce Poëte dramatique, qui fit paſſer dans la langue & ſur la ſcène Italienne les beautés du théatre grec & françois, ſans les affoiblir; qui peignit reſſemblant Caton ſon ancien compatriote & Régulus; & qui en même-temps méconnu des ſiens, ne trouva que loin d'eux une exiſtence douce, & une ſépulture honorable dans la Capitale de l'Allemagne.

Fraſcati & ſon territoire ne ſont pas bien peuplés; & cela ne ſauroit être autrement par-tout où ſe trouvent de grands Seigneurs jaloux de poſſéder de vaſtes parcs. Le luxe & la vanité ſont les fléaux de la population. Les habitans de la Ville, hommes & femmes, & les payſans ſuivent le coſtume & les modes françoiſes. Les *contadines* (1) *fraſcatanes*, qui, ainſi que les filles de Tivoli, ne ſont pas auſſi jolies qu'il plaît aux Artiſtes de les peindre ordinairement, portent des manches liées avec des rubans en roſettes; elles treſſent leurs cheveux; & couvrent leur tête d'un voile ou mouchoir empeſé & ployé par bandes; il eſt de forme quarrée pardevant; &

(1) Mot italien qui ſignifie *villageoiſes*.

il leur tombe très-bas par derrière. Ce voile eſt quelquefois garni de dentelles ſur les bords; & il y en a, ſur-tout parmi les vieilles, qui le font tomber ſur les côtés.

Fin de la Notice ſur Fraſcati.

Bourgeoise florentine.

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR FLORENCE.

Le Commerce est le père nourricier des Arts, (s'il est permis de s'exprimer ainsi). Rien ne le prouve autant que la destinée de Florence. Rivale de Rome, cette Ville a été comme la Pépinière des Artistes ; & c'est à elle principalement que les modernes doivent l'avantage de pouvoir se mesurer avec les anciens. Une seule famille a opéré cette heureuse révolution. Les Médicis, d'abord Manufacturiers en laine, ont fait autant pour les Sciences, qu'Alexandre, Periclès & Auguste ; & ce n'est pas après avoir ravagé le Monde, après l'avoir fait passer sous le joug, qu'ils sont venus à bout de l'éclairer. Ils ont enrichi leur patrie, avant de lui créer des Arts ; & le Port de Livourne a été la seule voie qu'ils ayent fréquentée, pour faire passer leur Ville natale au degré de gloire & de puissance des antiques Phéniciens, dont elle se dit une Colonie. Avant Côme, Florence, qui devoit son origine certaine à un détachement de Soldats de Sylla, & à une poignée de Bourgeois de Fiesole (1), n'étoit dans les premieres siècles de l'ère

(1) Cette mè e-patrie de Florence, n'est plus aujourd'hui

vulgaire, qu'une mince République ; laquelle ne couta qu'un coup de main à Totila & à Narsès. Charlemagne, qui sembloit présager le rôle qu'elle devoit jouer un jour, lui redonna une sorte d'existence. Mais elle étoit si peu libre, qu'une (1) Femme en fit don au Pape. Elle se racheta bientôt de la servitude, & Rodolphe de Habsbourg lui fit payer assez cher sa liberté. Elle avoit peine à conserver intact, ce dépôt fragile, au milieu d'une foule de petits Etats, qui, envieux de sa prospérité naissante, la harceloient sans cesse. Mais elle nourrissoit dans son sein, le germe de sa grandeur prochaine. La famille des Medicis s'élevoit peu-à-peu au-dessus de ses concitoyens. Ses richesses, & sur-tout le noble usage qu'elle en faisoit, soutenoient son ambition, & la justifioient presque; & si les Florentins finirent par perdre leurs droits, elle sut les en dédommager par les bienfaits d'une civilisation brillante & honorable. Et peut-être n'y eut-il dans le fait, qu'un nom de changé. Le Gonfalonier de Florence, devenu Grand Duc de Toscane, les Florentins & les Toscans n'en furent que plus heu-

qu'un Bourg, siège d'un Evêque, & résidence de plusieurs riches Chanoines. Elle a produit un Peintre dans le quinzième siècle, & un Poëte dans le seizième.

(1) C'est cette Matilde, Comtesse de Toscane, qui épousa si chaudement la cause de Grégoire VII, & qui fit à ce Pape, donation entière de tous ses biens. La chronique scandaleuse s'est fort exercée sur cette Princesse, qui, s'il faut l'avouer, avoit au moins les apparences contr'elle.

reux,

reux, & se trouvent placés à égale distance, entre l'anarchie & le despotisme ; & ce n'est pas en ce moment qu'ils ont lieu de regretter la forme primitive de leur Gouvernement.

L'Etranger, qui arrive à Florence, hésite d'abord auxquels il doit donner la préférence pour son admiration, de la Nature ou de l'Art : le concours des beautés de l'une & des chef-d'œuvres de l'autre, rendent cette vallée de l'Italie, qui renferme la Capitale de la Toscane, l'un des points de la terre le plus digne du séjour de l'homme de goût. Ce n'est pas là qu'on peut craindre de voir l'espèce s'abbâtardir. L'air qu'on y respire est si pur (1), si léger, qu'on trouve tout naturel que le sol ait donné le jour à tant de beaux génies & de grands Artistes. Il n'est pas aussi facile de sortir de la Ville que d'y entrer. Le charme que l'on éprouve, y captive tellement l'Amateur qui voyage, que, n'ayant su par où commencer, il ne sait comment il pourra achever de visiter tant de merveilles.

Rome s'enorgueillit de son Apollon du Belvedere ; Florence a sa Vénus de Medicis, modèle parfait de beauté & d'innocence, de pudeur & de volupté. Plus on s'y arrête, plus on s'y intéresse ; en la fixant, on désire, & on n'ose. L'Amant délicat retourne auprès de sa Maîtresse, plus amoureux. La Femme sensible se met à la place de cette Figure, & rougit pour elle. Le

(1) L'Automne y met quelques restrictions.

Statuaire ſeul eſt mécontent, & rentre dans ſon attelier, le déſeſpoir dans l'ame.

Cette Vénus, pour laquelle on auroit dû bâtir un Palais qui l'eût logée toute ſeule, ne doit cependant pas faire dédaigner les ſix belles Statues Grecques, & d'autres morceaux antiques que renferme l'ancien Palais Ducal, dépôt le plus précieux de la terre.

Le grand homme, Côme I., à qui on en a la principale obligation, a auſſi devant ce ſanctuaire des Arts, une Statue équeſtre, ouvrage célèbre (1) du Sculpteur François, qui nous a reproduit l'image adorée de Henri IV. Mais il ſemble que Jean de Boulogne ait été mieux inſpiré à Florence (2) qu'à Paris.

Dans la Galerie du même Muſeum, on voit une Statue de Brutus, que l'Artiſte, dit-on, n'acheva pas du moment qu'il vint à réfléchir au meurtre de Céſar. Ce ſcrupule n'annonçoit pas une ame républicaine. Pareil remord n'arrêta pas la plume de Shakeſpeare (3).

Dans le riche Médailler de l'ancien Palais Ducal, on remarque ſur-tout une pièce de Monnoie d'or, de

---

(1) Jean de Boulogne étoit Elève de Michel-Ange : né à Douai, il a ſon Tombeau à Florence, dans l'Egliſe de Sainte Marie *della Nonciata*.

(2) Le Cheval de la Figure équeſtre de Henri IV, ſur le Pont Neuf, n'eſt pas auſſi eſtimé que le Cavalier.

(3) Voyez *Jules-Céſar*, tome 2, *in*-8°. du Théâtre du premier Dramatique Anglois, ſi bien traduit par M. Letourneur.

la valeur d'une pistole de France; espèce de séquin, sur lequel se trouvent ces mots :

Jesus-Christus (1), *primus Rex Florentinorum.*

JESUS-CHRIST, premier Roi des Florentins.

Pour éviter l'embarras du choix & les suites d'un choix peu sage, les Florentins avoient avisé de ne reconnoître d'autre Souverain que J. C. Mais au bout de quelques jours, ils renoncèrent bientôt à cet expédient, dans la crainte de passer immédiatement sous le joug du Clergé, qui n'auroit pas manqué (à ce qu'ils crurent), de prendre acte en sa faveur, d'une telle élection. L'exemple de la Théocratie Juive, les effraya. Cependant, ils auroient dû peut-être, avec de certaines modifications, tâter un peu plus long-tems de ce régime politique, d'autant plus convenable, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un Etre au-dessus des hommes, qui pût leur commander *avec succès*.

A la grande Place, sous un des portiques du Palais, on rencontre deux belles Statues de bronze, qui représentent Méduse & Judith, tenant à la main la tête de Persée & d'Holopherne. Les Amateurs Ortodoxes auroient désiré qu'on n'eût pas mis en regard la Mythologie & la Sainte Bible.

(1) Cette Légende rappelle ce qu'on voit dans la Bibliothèque des Prêtres de la Doctrine Chrétienne, à Paris; le Catalogue & les rayons des Livres ne commencent que par les numéros 2, 3, 4, 5, &c. On lit au bas d'un Christ, peint à l'entrée : *Liber primus*.

Les traces gothiques de la Cathédrale, ne sont pas ce qui la rend recommandable; mais on les a fait comme disparoître, sous les accessoires précieux qui les couvrent. Les plus grands talens, tels que *Bandinello*, *Jottus*, *Sansovin*, *Zucchro*, *Vasari*, *Donatelle*, &c. se sont réunis pour décorer ce vaste Edifice. On y admire la Statue brute de la Vierge, pleurant son Fils, sublime ébauche de Michel-Ange, que le ciseau seul d'un autre Michel-Ange pouvoit oser terminer. Mais il renferme quelque chose bien au-dessus de tout cela. Parmi les Reliques conservées dans la Sacristie, on y montre encore aux Fideles, un fragment de la Verge de Moïse, & de celle d'Aaron son frère.

Cette Métropolitaine est consacrée sous l'invocation de *Notre-Dame des Fleurs*, (*delli Fiori*), apparemment par allusion au nom de la Ville de *Florence*. Peut-être aussi cette Eglise fut-elle construite sur les fondemens ou avec les matériaux d'un Temple de Flore. Pour expier les désordres du Paganisme, qui avoit longtems souillé cet emplacement converti en un lieu saint, on crut devoir en agir ainsi. Il se fit une métamorphose dans le même genre, un peu plus loin. Un Temple de Mars, est aujourd'hui un Baptistère, dédié au paisible St. Jean. C'est en face des Fonts Baptismaux, qu'on voit le Tombeau de Jean XXII, qui fut Pape, & qui n'avoit de vocation que pour être Corsaire, profession par laquelle en effet, il avoit débuté dans le monde.

Dans l'Eglise de St. Laurent, la Chapelle funéraire

du Grand Come & de ses successeurs, dont on poursuit la construction, depuis si long-tems, sur les dessins de Michel-Ange, deviendra, quand elle sera achevée, l'une des merveilles du monde.

A l'entrée de cette même Eglise, l'Historien Paul (1) Jove a son Tombeau & une Statue. Ce n'est donc pas assez que les Princes ayent un flateur à gages, pendant leur vie ; faut-il donc encore qu'ils se fassent accompagner de son ombre après leur mort !

Dans l'Eglise de Ste. Marie *della Nonciata*, l'Ami des Arts va visiter le Tombeau du célèbre *Bandinelli* ; & le peuple s'agenouille devant un Portrait de la Vierge, fait de main d'Ange.

Michel-Ange, (pour me servir de ses propres expressions), avoit *épousé* l'Eglise *di Sancta Maria Novella*, à cause de sa noble simplicité, caractère si analogue au génie de ce grand homme.

L'Eglise de St. Marc possède le corps & offre la Statue de St. Antonin, Archevêque de Florence, qui consacroit au soulagement des infortunés, ce que d'autres Prélats prodiguent à la représentation. Ange (2) Politien

(1) On connoît cet Ecrivain vénal, natif de Come dans la Lombardie, Médecin, puis Evêque. Malheur à ses contemporains illustres, qui ne pouvoient ou qui ne daignoient pas salarier sa plume. Mais la postérité, Juge à la fois des Héros & de leurs Historiens, a mis depuis long-tems, Paul Jove à sa place.

(2) Bon Littérateur, dans son tems ; il fit peu de chose pour la postérité.

& Pic (1) de la Mirandole, unis pendant leur vie, ont leurs Tombeaux dans cette même Eglise.

Michel-Ange s'est beaucoup multiplié à Florence, & on voudroit l'y rencontrer par-tout. Le Maître Autel de l'Eglise du Saint-Esprit, est de lui. Il a encore donné le plan de celle de Ste. Croix ; il y a aussi son (2) Tombeau vis-à-vis celui de Galilée. Galilée ! qui, à 70 ans, se vit obligé d'abjurer une vérité physique, & d'en faire amende honorable, comme d'un crime. Telle est la destinée presqu'ordinaire de ceux qui sont trop au-dessus de leur siècle, pour être entendus de leurs contemporains. Au reste, la Sentence portée contre le célèbre Partisan de Copernic, fut plutôt un scandale qu'une injustice. Pour l'éviter, il faudroit que les grands hommes pussent descendre jusqu'au vulgaire, ou l'élever jusqu'à eux. Au reste, ce n'est pas Florence qui a à se reprocher de s'être mépris sur le compte de Galilée.

Florence est la patrie d'un autre beau génie que son siècle, & même la postérité, n'ont pas bien compris, puisqu'on l'accusa, & qu'on l'accuse encore, d'avoir proposé César Borgia comme le modèle des Souverains ; lui qui s'étoit rendu suspect aux Medicis, par les éloges

(1) Prodige de mémoire ; il ne montra pas autant de judiciaire, en proposant, à 23 ans, de soutenir Thèse *in omni re scibili*.

(2) M. l'Abbé *Hochecorne* n'a presque rien laissé à dire sur Michel-Ange, après la vie qu'il en a faite, publiée en 1783 ; à Paris, chez Cellot, 430 pages *in*-12.

qu'il donnoit à Brutus. Machiavel avoit cru ſans doute, au contraire, qu'un portrait fidèle de la tyrannie, doit ſuffire pour en dégoûter un Prince.

Florence donna auſſi le jour au Dante, & un Tombeau dans ſa Cathédrale. On devoit une place diſtinguée à celui qui avoit peint en beaux vers, le Paradis, le Purgatoire & l'Enfer. A-t-on rendu les mêmes honneurs à Marſile Ficin, pour avoir voulu inſérer au répertoire des Saints, le nom de Platon, dont il nous a laiſſé une aſſez bonne traduction Latine?

Un nom qui ne groſſira pas la légende, mais qui doit trouver place parmi ceux des grands hommes : c'eſt Léon X. Ce Pontife aimable, dont le règne brillant mérita de faire époque dans l'Hiſtoire des Lettres : la Religion le déſavoua quelquefois ; mais les Sciences & les Arts, qu'il réhabilita en Italie, ont fait bénir ſa mémoire.

Si Florence a perdu de ſon éclat, ſon Souverain lui acquiert de jour en jour, une gloire plus ſolide. Au règne des Talens ſupérieurs, a ſuccédé celui des Mœurs, de la Philoſophie & de la ſaine Politique. Les réformes les plus ſages, & ſur-tout l'empire de l'exemple, plus puiſſant que celui de la force & des Loix, vont faire de ce beau pays, le ſéjour du bonheur. Jamais le glaive de la Juſtice n'a trouvé moins à s'exercer qu'aujourd'hui. Les avenues du Trône ne ſont plus obſtruées par l'étiquette puérile & gênante ; les Florentins, moins induſtrieux, moins actifs peut-être, ſont devenus plus

économes. Leurs Manufactures languiſſent un peu ; mais ils ont renoncé à une partie de leur faſte ; leur politeſſe, qui dégéneroit en aſtuce Italienne, n'eſt plus aujourd'hui que de l'urbanité. Le myſtère ne préſide plus auſſi ſouvent à leurs démarches les plus ordinaires. Les femmes deviennent plus communicatives, ſans manquer à la réſerve qui doit toujours caractériſer leur ſexe. Elles aiment à s'inſtruire, & le goût de la lecture eſt répandu dans preſque toutes les claſſes.

Il y a, dit-on, parmi les Florentins, une Société ſecrette de hardis Penſeurs; mais ils ne ſe diſtinguent de leurs compatriotes, que par leur amour pour l'étude, le goût de la retraite, la tolérance & la retenue. Bornés dans leur ſphère obſcure, mais paiſible, on ne les rencontre pas ſur le chemin de l'intrigue, dans l'antichambre des gens en place. Ils aiment à méditer dans le ſilence ; & ſi leur ſyſtême pouvoit être dangereux, comme ils ne cherchent point à le prôner, il n'en peut réſulter aucun inconvénient pour le public.

Le Coſtume des Florentins eſt un mélange de modes Italiennes & Françoiſes, & ſubit pluſieurs modifications, ſelon l'état des perſonnes. Les Bourgeoiſes n'affichent cependant pas le luxe des habits, autant que dans les autres capitales; mais elles ſavent ſe mettre avec grace, ſans beaucoup de recherches. Elles ne font plus guère d'uſage de la Florentine, étoffe de ſoie, qu'on ne fabriquoit d'abord qu'à Florence. Elles poſent volontiers ſur leur tête, des chapeaux de paille très-propres, qui ſe font dans cette Ville.

Fin de la Notice hiſtorique ſur Florence.

Venitienne.

BnF ARS

J. G. de S. Sauveur inv.

Mixelle sculp.

Venitien

MŒURS
ET COUTUMES
DES VÉNITIENS.

L'INDUSTRIE humaine enfante des miracles, quand elle est excitée par l'intérêt ou la nécessité. L'Histoire ancienne confirme notre observation, en nous offrant la superbe ville de Palmyre bâtie au milieu des sables stériles d'un désert de la Lybie. L'Histoire moderne peut lui opposer avec avantage la magnifique Venise, construite dans les *lagunes* de l'Italie. Soutenue sur des pilotis depuis treize cens ans, cette Cité, l'une des plus belles Capitales du monde, s'élève fièrement du sein des eaux, & semble commander au golfe adriatique, qui en respecte & consolide les fondemens. Son origine ne répond pas à sa fortune. Elle eut pour fondateurs quelques fugitifs échappés au sac de Padoue & d'Aquilée mises en cendres par les Visigoths & les Huns. Ces réfugiés se créérent une patrie, en disputant aux flots quantité de petites Isles inhabitables jusqu'alors; & bientôt aux cabanes de bois & de chaume, succédèrent des habitations plus stables, auxquelles on fit servir de matériaux les débris des villes du continent dévastées par Attila; les misérables pêcheurs de Rialto ne tardèrent pas à se faire connoître sous le nom de Navigateurs de Venise. L'édifice politique fut élevé en même temps; on lui donna la forme républicaine. Venise, qui reçut son nom de Pepin-le-Bref, en obtint aussi l'exemption du tribut qu'elle payoit aux

Lombards. L'Empereur Léon lui accorda un droit encore plus cher; celui de l'indépendance & le choix de son Duc. Aujourd'hui le peuple n'a conservé de tout cela que la permission d'élire le Curé de sa paroisse. La situation de cette République en Europe lui conseilla le commerce; & dans la suite, tous les trésors des deux mondes passèrent un moment entre ses mains. Elle seule, pendant long-temps eut une marine. Son crédit devint immense, & sa grandeur s'accrut avec ses richesses. Elle excita d'abord la jalousie des puissances voisines & leur donna de l'ombrage; la journée de Lépante lui rendit sa gloire, éclipsée à celle d'Agnadel. Mais elle épuisa ses forces au long siége de Candie; le passage du cap de Bonne-Espérance fit déserter ses ports, & le sceptre de Neptune ne lui fut plus confié. Venise, tranquille sur sa position, se trouva dans l'heureuse impuissance de troubler la tranquillité des Etats voisins. Son Doge épouse encore la mer tous les ans; mais ce vain cérémonial ne peut que lui rappeller son ancien éclat. Heureuse cette brillante République, si son gouvernement intérieur la dédommageoit de l'ascendant & de l'influence qu'elle eut jadis au dehors. On ne peut, du moins, lui reprocher la négligence à cet égard. L'esprit humain semble avoir épuisé à Venise toutes les ressources pour contre-balancer les avantages & les inconvéniens du pacte social. On ne pouvoit prendre plus de précautions contre les abus qu'entraîne à sa suite un régime politique quelconque. Tout semble avoir été prévu, & la prudence ne sauroit peut-être aller plus loin. Mais les Vénitiens en sont-ils plus libres & plus fortunés? & s'ils ne le sont point, le bonheur n'est-il pas un fruit interdit aux hommes réunis en société. Ce Doge, qui

n'a que les honneurs de la Souveraineté ; ce *Pregadi*, qui en exerce toutes les fonctions ; ce Conseil des dix, dont les Inquisiteurs sont aussi redoutables que ceux du Saint Office ; ce livre d'or si précieux aux Nobles ; ces *Avogadors* si chers au peuple ; tout cet appareil de défiance fait honneur à la politique Vénitienne ; mais les familles patriciennes peuvent seules s'en applaudir. Les Plébéïens, moins libres peut-être que par-tout ailleurs, se dédommagent de la chose avec le mot obéissent, à des Maîtres qu'ils appellent leurs Sénateurs : & c'est ce qui arrivera toujours, tant que le Peuple, ignorant même sur ses propres intérêts, se mettra à la merci de la Noblesse plus éclairée, mais nécessairement ambitieuse.

Cependant, la constitution de la République de Venise a plusieurs Réglemens d'une grande sagesse. La Religion Catholique est celle de l'Etat ; mais les Protestans, les Grecs & même les Juifs y exercent en paix leur culte particulier. La Jurisdiction Ecclésiastique y est subordonnée à l'ordre civil ; & les Bulles du Pape ne sont point reçues sans examen. Le Tribunal de l'Inquisition n'en impose que par le nom. On a prudemment interdit au Clergé l'entrée dans les Conseils & l'admission aux emplois publics : & rien ne paroît plus convenable. D'après le texte sacré de l'Evangile, on ne peut servir à la fois deux Maîtres, Dieu & le monde. Tout entiers à leurs augustes fonctions, les Ministres des Autels ne sauroient, sans se compromettre, se mêler des choses de ce bas monde. Semblables à Moïse au haut de la montagne sainte, ils doivent sans cesse avoir leurs mains pures tendues vers le Ciel, tandis que les autres hommes se chamaillent misérablement sur la terre.

Si les profanes n'ont pas le droit de mettre la main à l'encenfoir ; les Prêtres du Seigneur, à leur tour, ne doivent pas non plus toucher au timon de l'Etat.

Le Gouvernement a cru devoir auffi mettre des bornes à la libéralité des Fidèles envers l'Eglife. Que deviendroit l'Eglife déjà tant éloignée de fa fimplicité primitive, fi on permettoit au luxe de s'introduire dans fon fein. Les Cloîtres ne doivent être riches qu'en bons exemples.

Puifque les Eccléfiaftiques perçoivent des revenus dont le Gouvernement garantit la propriété, il étoit jufte encore de les foumettre aux mêmes impofitions que les Séculiers. Ceux qui prennent part au miel de la ruche, doivent, fans doute, en partager les travaux ou du moins les dépenfes.

On fait que la ville de Venife a pour armes le Lion (1) aîlé de Saint Marc. Cette République a auffi inftitué un ordre de Chevalerie qui porte le nom de fon patron, & qui a pour devife : *Pax tibi*. Que ne s'en eft-elle toujours tenue à ces deux mots, plus convenables à de riches Marchands, que le lion fymbole de la guerre.

Nous ne répéterons pas ici ce que tant de Voyageurs plus ou moins fufpects ont écrit fur l'intérieur de la ville de Venife ; nous nous contenterons de remarquer qu'il eft bien étonnant que la police de cette fuperbe Capitale ne veille pas davantage à la fûreté & à la com-

---

(1) Philippe de Valois fit frapper une monnoie qu'on appella *Lion d'or ;* parce que cet animal féroce y étoit repréfenté terraffé aux pieds du Roi de France. On prétend que ce Lion défignoit le Roi d'Angleterre. Nous ne nous permetterions pas aujourd'hui de pareilles rodomontades, qui ne fervent qu'à perpétuer les préjugés nationaux.

modité des Citoyens, dans la construction des ponts sans nombre qui traversent les canaux. Ces ponts, construits avec une pierre blanche très-lisse, occasionnent souvent des chutes d'autant plus à craindre qu'il n'y a point d'appuis pour se retenir. Cet inconvénient a donné lieu en partie au proverbe italien qui avertit de se mettre en garde contre les quatre *P* (1) de Venise.

Sans nous arrêter à décrire les édifices (2), les places publiques, & sur-tout les églises, attachons-nous de préférence au personnel des Habitans. La population ne répond pas à l'extérieur de cette ville, qui en impose par sa magnificence. Elle est remplie de beaux Palais; mais ces Palais sont vuides. Elle compte à peine cent cinquante mille ames divisées en deux classes, qui ne sont que trop distinctes : la Noblesse & le Peuple. Les Nobles sont instruits; ils jouent dans la République un rôle qui suppose une certaine quantité de lumières. Ils sont polis, mais peu communicatifs; c'est encore une suite du régime politique. Ils contractent peu-à-peu ce

---

(1) Les voici, ces quatre *P* : *Pietra bianca*, *Putana*, *Prête*, *Pantalone*. Ce dernier mot, dans le langage du peuple incivil, désigne les *Nobles*. Il est des gens qui vantent beaucoup l'énergie & la véracité des mots populaires.

(2) Il faut distinguer sur-tout la place Saint-Marc, à cause de sa grande ressemblance avec le Palais Royal actuel. C'est sous cette galerie que se rassemble la bonne Compagnie, répandue dans une infinité de cafés, théâtres des spéculations politiques des Nouvellistes; mais il faut en convenir : il y a encore loin de la place Saint Marc & du Palais Royal, au Licée & au Portique d'Athènes.

caractère mystérieux dont les fonctions qu'ils exercent leur font un devoir, & apportent dans les Sociétés privées cette défiance taciturne qui règne dans les Conseils. Ils ne tiennent jamais ce qu'on appelle table ouverte. Les secrets de l'Etat seroient mal gardés parmi des convives échauffés par le vin & la bonne chère. Cependant, ils y dérogent quelquefois par vanité, pour donner d'eux, aux Etrangers, une idée avantageuse, & c'est alors qu'on pourroit appliquer à plusieurs d'entr'eux la double épithète d'*Avares-fastueux*. Des loix somptuaires très-strictes y répriment le luxe dans le costume. Mais le luxe est un protée qui sçait éluder les plus sages Réglemens; on prodigue aux ameublemens ce que la loi défend de donner à la décoration des habits. Les Nobles qui exercent les charges de la Republique, quittent rarement les marques de leurs dignités; ils sont toujours en longue robe à larges manches pendantes. Le Peuple, qui craint ses Magistrats, ne les aime guère; peut-être parce que ceux-ci ne sont point du tout populaires; ils ne se familiarisent pas plus avec la classe inférieure des Citoyens qu'avec les Etrangers. D'où il suit qu'il est difficile de donner des détails certains sur les mœurs domestiques de Venise. Cette ville n'est abordable que pendant son carnaval si fameux. Le Gouvernement, par une double politique, en fait, pour ainsi dire, une affaire d'Etat. Cette fête bruyante & bizarre a le double avantage de distraire le Peuple & d'attirer l'Etranger. Le Peuple prend pour la Liberté la licence qu'on lui permet dans ses plaisirs; & plusieurs journées d'ivresse & de folie lui font oublier les entraves qui l'attendent le reste de l'année. Ce n'est pas que le

carnaval ſoit le ſeul moment conſacré aux excès en tout genre. L'Etat n'eſt peut-être pas fâché de voir la plupart des Citoyens s'amollir dans mille petites intrigues ſucceſſives qui les détournent d'objets plus importans. On ne vient pas auſſi vite ni auſſi facilement à bout d'auſtères Spartiates que de Sybarites efféminés. La ſuperſtition & le libertinage (1) ſont deux puiſſans reſſorts que des Légiſlateurs peu délicats ont mis en œuvre avec ſuccès pour maintenir à la fois l'autorité des uns & la ſubordination des autres. La politique ne rougit pas des moyens honteux qu'elle emploie, pourvu qu'ils lui réuſſiſſent. Les Vénitiennes ſecondent merveilleuſement ces intentions. Pour les dédommager des recherches diſpendieuſes de la parure, qui leur ſont interdites par la loi, on ferme les yeux ſur les autres excès auxquels elles peuvent ſe livrer en toute aſſurance, pourvu toutefois qu'elles y mettent quelqu'adreſſe & qu'elles aient ſoin de ſauver, comme on dit, les apparences. Les maris ne ſont pas exceſſivement jaloux, mais il ne faut pas les heurter de front. L'uſage des ceintures chaſtes (qui n'eût été en France qu'une mode

(1) On dit qu'il y avoit autrefois, dans un quartier de Veniſe, une colonne ſur laquelle étoit gravée la taxe que les femmes publiques étoient obligées d'obſerver dans leur trafic honteux. Ce monument cinique caractériſoit parfaitement les mœurs d'une ville qui ne devoit ſa célébrité qu'aux plaiſirs dont elle ſe vante encore d'être le ſéjour par excellence. De vertueux miſanthropes ont-ils eu tout-à-fait tort d'après cela, de déclamer contre la civiliſation ? à quels abus n'a-t-elle pas inſenſiblement réduit les hommes. Il y a loin des Patriarches aux Sybarites.

éphémère) commence à ſe rallentir un peu. Les filles cloîtrées n'ont point fait tout-à-fait divorce avec le monde ; & l'amour ſe joue auſſi bien des grilles que des verroux & des ſerrures ; mais les gondoles vénitiennes lui ſervent ſouvent de temples, aſyles commodes pour y célébrer ſes plus ſecrets myſtères.

Il y a ſept ſalles de ſpectacle à Veniſe, dont la plupart ſont ouvertes toute l'année. Elles le ſont toutes au carnaval. Le grand opéra eſt au théâtre *San-Beneditto*. C'eſt-là qu'on trouve l'élite des virtuoſes de l'Italie, dans le chant, la danſe & la pantomime. Les premiers ſujets y touchent de très-gros appointements. Le talent n'y a point une vogue ſtérile.

Il y avoit autrefois à Veniſe des lieux d'aſſemblée publique ſous le nom de *Redoutes*, où l'amateur n'étoit embarraſſé que du choix pour jetter le mouchoir au milieu d'une foule de femmes plus ſéduiſantes les unes que les autres. C'eſt-là que la belle Grecque le diſputoit à l'agréable Françoiſe ; les curieux, tant nationaux qu'étrangers, héſitoient long-temps entr'elles, & ſe ruinoient pour ſatisfaire aux caprices que de tels objets ne manquoient pas d'exciter en eux. Le Gouvernement ſe reſſentoit de cette prodigalité ; mais depuis plusieurs années, il a haſardé une réforme qui fait honneur à ſon déſintéreſſement. Le Sénat a cru devoir auſſi mettre un frein au concubinage devenu par trop ſcandaleux par la publicité la plus complette. A Veniſe, on ne rencontre plus auſſi fréquemment que dans les autres Capitales de l'Europe, des femmes publiques dont l'indécence eſt le moindre défaut. Mais le décorum extérieur qui règne aujourd'hui n'a pu avoir lieu qu'aux

dépens

dépens des mœurs privées ; & les turpitudes auxquelles on se livroit dans les redoutes & dans les carrefours, se pratiquent avec un degré d'impudence de plus au sein des ténèbres factices des gondoles vénitiennes.

D'après ce goût dominant pour les fêtes, d'après cette pente universelle à la galanterie, on peut se faire une idée des Arts. La peinture n'offre plus de nouveaux modèles à imiter. On y parle beaucoup du Titien, de Veronese ; mais Venise n'a plus d'Ecole. La Musique ne connoît pas ces grands effets, produits par l'étude des passions. Elle est devenue molle & fade jusques dans les Eglises, & digne des Bouffons féminisés qui la chantent ; l'Art Dramatique n'a point fait de progrès plus rapides ; Thalie n'y fait que grimacer. La Littérature y vit d'emprunts, & les presses n'y multiplient que des traductions. Le commerce seul soutient encore cette République, mais beaucoup plus resserré ; il a perdu de son activité, & ne sauroit soutenir la concurrence avec les autres Etats de l'Europe. Une description succinte du costume vénitien mettra le dernier trait de ressemblance à notre esquisse rapide.

Les femmes, sur-tout celles qui ne se consacrent pas aux plaisirs du public, se mettent avec goût & en même temps avec décence. Rien de si élégant, de si voluptueux & de si commode que l'habillement dont fait usage la Vénitienne dans son négligé du matin.

Elle porte un jupon noir ni trop court ni trop long, garni ordinairement en gase noire ; un corset de couleur arbitraire, à manches en amadis, fait valoir une taille

ſvelte & formée des mains des graces ; un mezzo (1) noir, garni de longues dentelles plus ou moins riches, lui enveloppe artiſtement la tête, & ne laiſſe voir de la figure que ce qu'il faut pour tourmenter les curieux & les amateurs ; & une gaze légère couvre l'embonpoint d'une gorge toujours aſſez belle dans ces climats ; les bras & le col ſont garnis aſſez ſouvent de petites chaînes d'or. Les femmes du commun portent des mezzo, mais de toile & d'indienne de toutes couleurs.

Le Vénitien eſt habillé poſitivement à la françoiſe, mais toujours couvert d'un grand manteau d'écarlate ; l'été, le manteau eſt de taffetas noir ou blanc. Il fait adroitement uſage de guêtres de drap noir dont il recouvre ſes bas, & qu'il ôte en entrant dans les maiſons. Ces guêtres ſont pour la propreté des bas.

L'habillement d'un Bourgeois Vénitien eſt encore plus ſimple. Il porte ordinairement un chapeau à trois cornes, & ſes cheveux en queue. Son habit eſt un peu long, & ſurmonté d'un collet ordinairement brodé. Par-deſſus eſt un manteau, pièce eſſentielle du coſtume. On fait uſage de guêtres faites avec ſoin. Il eſt inutile d'avertir que l'inégalité des conditions apporte quelques variations dans la manière de ſe mettre, à Veniſe cependant moins qu'ailleurs, à cauſe des loix ſomptuaires.

---

(1) Pièce de Taffetas plus longue que large, & nouée par derrière.

Fin des Mœurs & Coutumes des Vénitiens.

Femme de fiume.

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR FIUME.

FIUME & ſon territoire appartiennent à la Maiſon d'Autriche, & ſont partie du cercle de ce nom. La Ville porte le nom de la Fiumara, à l'embouchure de laquelle elle eſt bâtie dans une vallée étroite, mais agréable & fertile. Elle a un Port ſur un des Golphes de la Mer Adriatique. *S. Vit* en eſt le Patron (1). *Vitalis* étoit le 6^{e} des Enfans de *Félicité*, Veuve Romaine, qui avoit ſept Garçons. Toute cette Famille fut, dit-on, martyriſée ſous le bon Empereur Antonin. *Félicité* pouvoit vivre heureuſe, ſelon le monde, au ſein des plaiſirs domeſtiques. Riche & conſidérée, elle eût pu adorer Dieu en eſprit & en vérité, dans le forum de ſa conſcience, ſans ſe faire remarquer & attirer ſur elle l'œil du Gouvernement, intéreſſé au maintien de la Religion de l'Etat. Mais en ce temps là, le culte de l'Evangile avoit beſoin de Martyrs. Il falloit du ſang pour cimenter les fondemens de l'Egliſe encore mal affermie. Félicité, en qui l'amour maternel cédoit le

(1) Ce n'eſt pas le même perſonnage que Vitalis, Evêque d'Antioche; qui ſiégeoit vers l'an 330.

pas au zèle de la Maiſon du Seigneur, crut devoir faire de l'éclat & donner l'exemple. En conſéquence, elle va braver le Paganiſme juſques dans ſes Temples, & inſulter les Dieux même au pied de leurs Autels. On l'arrête. Elle eſt conduite aux Juges. On l'interroge avec intérêt. On lui rappelle le doux titre de Mère, & le danger où elle expoſe ſes Enfans. Mais la Grace parle plus haut à ſon cœur, que la Nature. Félicité eſt inébranlable. Toute occupée du Ciel, ce qui ſe paſſe ſur la Terre lui eſt étranger. Cette Mère, qu'on qualifieroit autrement dans toute autre circonſtance, aſſiſte au ſupplice de ſes ſept Enfans. Elle voit d'un œil ſec, ſes trois aînés périr ſous le bâton. Sylvain, le quatrième, eſt précipité dans le Tibre. S. Vit & les deux derniers eurent la tête tranchée. Le Martyrologe ne manqua pas de placer cette Famille dans ſon Répertoire ſacré, & d'en ordonner la Fête le 10 de Juillet. On ne ſçait comment S. Vit eſt devenu le Titulaire de Fiume : cette Ville, bien peuplée, fait d'autant plus de Commerce, qu'elle eſt exempte de contributions. Son Gouverneur relève de l'Intendant de Trieſte. Une ſuperbe Chauſſée la fait communiquer juſqu'en Croatie.

Fiume a été démembrée en 1648, du Duché de Carniole.

Quant aux Mœurs & Coutumes, voyez nos Articles de la Stirie & de l'Iſtrie, ainſi que des Morlaqnes.

Le Coſtume des Femmes de Fiume, leur coëffure ſur-tout, nous a paru mériter de tenir ici ſa place.

Fin de la Notice Hiſtorique de Fiume.

habitant de fiume ou deter sato

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR TERSATO.

Le Territoire de *Tersato* ou *Tersatkin*, fait partie de la Seigneurie de Bukari, dans la Liburnie, pays dépendant du Cercle d'Autriche. Le Castellum de Tersat est un vieux Château sur un rocher près de Fiume. On y voit une Chapelle de Notre-Dame de Lorette, sur laquelle on a hazardé bien des miracles qui trouvent encore aujourd'hui de fermes croyans dans la contrée. On y vient de fort loin en Pélerinage. Ces menues pratiques de dévotion produisent au moins quelques heureux effets : le commerce en profite.

Non loin de là est le Golphe de Carnero, abondant en poissons. Un des plus remarquables est le Gatto, qui, avec le temps, acquiert beaucoup de volume. Sa peau sert comme le chagrin, & lui ressemble. On en couvre les étuis de montre, les boëtes, les lunettes d'approche. On tire du fond de ce Golphe de Carnero, une espèce de marbre brun, très-dur; dans l'intérieur des blocs, on trouve des moules toutes vivantes, lisses, brunes, & plus semblables aux dattes pour la grandeur & la forme, que celles qu'on ramasse sur la côte d'Ancône.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR TERSATO.

Le Territoire de *Tersato* ou *Tersactum*, fait partie de la Seigneurie de Bukari, dans le Littorale, pays dépendant du Cercle d'Autriche. Le Chef-lieu de Tersat est un vieux Château sur un rocher près de Fiume. On y voit une Chapelle de Notre-Dame de Lorette, sur laquelle on a hazardé bien des miracles qui trouvent encore aujourd'hui de fermes croyans dans la contrée. On y vient de fort loin en Pélerinage. Ces menues pratiques de dévotion produisent au moins quelques heureux effets : le commerce en profite.

Non loin de là est le Golphe de Carnero, abondant en poissons. Un des plus remarquables est le Gatto, qui, avec le temps, acquiert beaucoup de volume. Sa peau sert comme le chagrin, & lui ressemble. On en couvre les étuis de montre, les boëtes, les lunettes d'approche. On tire du fond de ce Golphe de Carnero, une espèce de marbre brun, très-dur ; dans l'intérieur des blocs, on trouve des moules toutes vivantes, lisses, brunes, & plus semblables aux dattes pour la grandeur & la forme, que celles qu'on ramasse sur la côte d'Ancône.

Quant aux usages des Habitans du Bourg situé entre le Château de Tersat & la Chapelle, voyez nos Notices sur la Carniole, la Croatie, l'Istrie & la Styrie.

Quant au Costume, voyez la Figure ci-jointe.

Fin de la Notice Historique sur Tersato.

5

Mixelle sculp.

femme de l'Istrie.

BnF ARS

ژ

J. G. de S. Sauveur inv.

Mixelle sculp.

homme de l'Istrie.

[stamp]

MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DE L'ISTRIE.

CETTE presqu'Isle fut d'abord habitée par plusieurs Colonies Grecques, qui y portèrent avec elles le culte de la Déesse Isis. Il y eut bientôt un port célèbre, sous le nom de *Pola*, & depuis non moins connu chez les Romains sous celui de *Julia Pietas*.

L'air mal-sain qu'on y respire a fait tort à la population du pays, dont la plus grande partie appartient à la République de Venise. Le territoire de Trieste reconnoît l'empire de la Maison d'Autriche.

L'Istrie Autrichienne, assez fertile en vins, en huile & en grains, est composée de la Comté de Mitterbourg & de la Seigneurie de Castua.

La Comté est l'ancien domaine des Comtes de Goertz.

La Seigneurie unie à la Carniole passa en 1400 dans la Maison d'Autriche.

Trieste, la seule ville digne d'être nommée dans l'Istrie Allemande, a succédé à l'ancienne Tergeste, *Tergestum*. Jadis les Habitans étoient libres ; mais ils ne faisoient usage de la liberté que pour exercer la Piraterie. Les Vénitiens les

châtièrent en les subjuguant ; depuis que ce port reconnoît l'Aigle de l'Empire, il est devenu florissant par les soins que lui ont prodigués ses nouveaux Souverains.

Le P. della Croce a donné l'Histoire de Trieste & l'Éloge des Sçavans que cette ville a produits, & qui ne sont guère plus connus que leur Panégyriste.

La ville basse, bâtie tout récemment, est jolie; les rues en sont grandes & vastes. Les petites barques & même les vaisseaux pénètrent dans l'intérieur par trois canaux. S'ils étoient tenus plus propres, l'air devenu plus sain, ne seroit point infect pendant les grandes chaleurs.

Le Commerce y fleurit, grâces aux soins actuels que l'Empereur donne à ce port, qui pourroit devenir un des premiers de l'Europe. Il commence à donner de l'ombrage à ceux de l'Etat de Venise. Des vaisseaux en sont déjà partis pour l'Inde, & y sont rentrés avec un bénéfice qui doit engager les Armateurs a continuer & à multiplier ces sortes d'expéditions.

Le Commerce d'importation & d'exportation y est déjà en vigueur & a lieu avec l'Autriche & même, dans l'intérieur de l'Empire. Les objets d'exportation sont le fer, l'acier, le cuivre, la potasse, du bois de construction, des grains de toutes sortes. On y fait quelque peu de salaisons de bœuf Hongrois, qui égale en bonté celui d'Irlande. Cette branche de négoce pourroit devenir intéressante, si on y apportoit quelqu'attention.

La Foire de Senegalia, (près Raguse) sert de débouché à quantité de marchandises de Trieste.

Il y a grande affluence de Juifs & de Grecs. Ces derniers y sont très-puissans; & par conséquent très-mal vus des autres Négocians, tant Catholiques que Protestans. L'intérêt divise encore plus les hommes que la diversité des Cultes.

On y rencontre des fabriques en tout genre. Les Raffineries de Fiume ne donnent point un cristallin plus brillant au sucre que la manufacture de Trieste. Avec tous ces avantages, Trieste peut se passer d'une Marine militaire que l'Empereur se propose, dit-on, d'établir à *Porto-Ré*. La sûreté & l'étendue de ce port semblent l'y inviter. Il est très-avantageusement situé à côté de Buccari & de Carlobague, à l'entrée de la Dalmatie. Il y existe une espèce d'arsénal pour la construction des vaisseaux.

Ce port est sous le gouvernement Hongrois.

La ville de Trieste, autrefois régie par une Intendance, est actuellement sous un Gouverneur civil & militaire tout-à-la-fois.

Il y a un Evêché, jadis suffragant d'Aquilée (1), & un Chapitre; six Couvens, & un Collège d'Arméniens où l'on trouve une Imprimerie.

La Cathédrale est sise à côté de la forteresse, sur une montagne qui domine la ville.

Le luxe qui règne à Trieste fournit depuis long-temps à l'entretien d'un Théatre, servi autrefois par les meilleurs Acteurs, Danseurs & Virtuoses de toute l'Italie. C'étoit alors, à l'imitation de Venise, une espèce de Redoute, ou d'Académie de Jeu. Chaque particulier, renfermé dans sa Loge,

---

(1) Aquileïa, Colonie Romaine, dont il reste à peine de quoi attester son existence. Les Habitans des mazures qui la composent, assis nonchalamment sur les ruines de leurs ancêtres, n'ont hérité que de leur orgueil national. Le nom de Citoyen Romain sort encore de leur bouche pour flatter leurs oreilles. Ils sont pauvres, mais ils se disent nobles; la vanité leur parle plus haut que la misère. C'est ainsi qu'à Rome, la lie du peuple ose encore parler de son origine avec une sorte de prétention.

y buvoit, y jouoit pendant le Spectacle, & en sortoit ivre, ruiné, ou pire encore. Les Faillites de plusieurs bonnes maisons de Commerce, & le dérangement de quantité de familles honnêtes étoient la suite d'un tel établissement, le fléau des mœurs. On a voulu réprimer ces abus ; & l'on va à cette salle de Spectacle, plus aujourd'hui qu'autrefois pour s'y instruire en s'amusant. Cependant peut-être n'a-t-on que pallié le mal. Le vice ne s'affiche plus. Mais tant que les loges du Théatre de Trieste resteront fermées, elles serviront plus d'une fois de rendez-vous au libertinage. Et tandis qu'on étalera sur la scène les plus beaux sentimens, les situations les plus touchantes ; au fond de ces espèces de Boudoirs, on se permettra sans contrainte toutes les licences auxquelles un tel lieu invite. Au reste, du moment qu'une ville s'enrichit, ces endroits publics, consacrés à l'amusement des Citoyens, deviennent des maux nécessaires qui en préviennent de plus grands.

C'est dans cette vue sans doute qu'il s'est formé à Trieste un *Casin* général, ou assemblée de toutes les Dames. C'est-là qu'elles font assaut de parure & de coquetterie. Il faut les voir se mettre pour ainsi dire sous les armes, à l'arrivée des Étrangers qui leur y sont présentés, pour peu qu'ils soient recommandables par leur naissance, ou le caractère dont ils sont revêtus. La plus froide réserve est le premier accueil qu'on obtient d'elles : mais on les puniroit trop, si on les prenoit à la lettre. La plus intime familiarité succède bientôt à ce premier abord & en dédommage souvent plus qu'on n'auroit osé l'espérer. L'Étranger n'est plus embarrassé que du choix. A peine s'est-il déclaré le Chevalier servant de l'une des Beautés rassemblées autour de lui & dans l'attente, une division intestine éclate sourdement & donneroit matière à réflexions à

l'Obſervateur neutre, ſi l'on pouvoit jouer ce rôle près d'un ſexe qu'embellit encore le deſir de plaire. La Beauté préférée ſe hâte de jouir de ſon triomphe, preſque ſans myſtère; & c'eſt alors qu'on a vu plus d'une femme, même aux yeux du public attentif & malin, quitter le bras de ſon mari pour donner le ſien à l'Étranger ſurpris lui-même d'être heureux ſi-tôt.

Qu'on nous pardonne ces détails de mœurs qui nous ont paru plus néceſſaires qu'une ſçavante diſſertation Académique ſur l'étymologie des noms & ſur les origines du pays. Ces détails peuvent donner lieu à des rapprochemens que nous abandonnons à la ſagacité de nos Lecteurs.

Le Caſin occaſionne beaucoup de *Picnics.* Ce ſont des parties de plaiſir où l'on n'épargne rien & qui néceſſitent des dépenſes ruineuſes. On ſe les permet ſur-tout en Carême, pendant lequel les ſpectacles ceſſent dans toute l'Italie. Mais le Carnaval y eſt auſſi brillant, à proportion, que dans les villes Capitales. Deux ſalles de Bal y ſont ouvertes.

La première, au Théatre, eſt conſacrée à la Nobleſſe; & ce n'eſt pas celle où l'on s'amuſe le plus.

L'autre Bal a lieu dans un ſallon vaſte, au haut de la Ville neuve, près la Savonnerie. La Bourgeoiſie y prend ſes ébats & y admet les claſſes inférieures. Les femmes de ſervice & les Commis des Négocians en font les honneurs. De ce mélange il doit réſulter les ſcènes les moins édifiantes; &, pour en donner une idée, ces Saturnales reſſemblent parfaitement à celles du Grand-Sallon, ſi connu & ſi fréquenté à Paris.

Les Habitans des Campagnes voiſines accourent à ces Bals, & viennent y perdre les reſtes de leurs mœurs. Cependant les Payſannes ſont plus coquettes que diſſolues. Leur Coſtume

galant annonce de leur part plus de facilité qu'on n'en trouve en effet. Elles ne sont point revêches ni sauvages ; mais elles ne sçavent point agacer ; elles n'oseroient se permettre cette liberté dont les hautes classes leur offrent pourtant l'exemple. Elles sont coëffées, à la manière des Levantins, d'une pièce d toile retroussée sur leur tête en forme de turban. Elles portent une ceinture & un corset ; mais elles les placent de façon à ne point se faire taxer de pruderie. Les manches de leurs vêtemens retombent jusque sur le poignet. Leur habit de dessus tient beaucoup de ceux des Orientaux. Le Paysan & l'homme du peuple portent de larges culottes sans boutons, & fermées aux genoux avec des cordons. Un habit court s'ajuste vers la partie du col & reste entr'ouvert le plus communément. Ses chaussures sont assujetties avec des courroyes.

Un établissement plus essentiel que tous ces lieux de plaisir, c'est un vaste Lazaret construit près du port & servant de retraite pendant les épidémies.

Si la Capitale de l'Istrie Autrichienne & son territoire offrent au Voyageur un séjour agréable & quelquefois capable de lui faire oublier les plaisirs des grandes villes, même les amusemens si variés de Paris ; il s'en faut de beaucoup que l'Istrie proprement dite, ou Vénitienne, puisse lui procurer le même agrément.

On sçait que l'Empereur Henri IV donna cette partie de l'Illyrie au Patriarche d'Aquilée, avec titre de Marquisat. Il étoit assez bizarre de lire le nom de Marquis parmi les titres d'honneur d'un Patriarche.

Le sol de l'Istrie Vénitienne est encore plus mal-sain que la partie Allemande de cette contrée. Cependant il seroit fécond, si les Habitans avoient des bras plus amis du travail. Le travail & l'industrie sont les Dieux bienfaisans de l'homme;

la misère & l'ennui deviennent la peine de ceux qui les négligent. Le préjugé de la Nobleſſe vient encore ſe joindre à la nonchalance habituelle des Iſtriens Vénitiens & en fait un peuple peu nombreux, peu fortuné, & fourniſſant à peine la carrière ordinaire de la vie de l'homme. Il eſt vrai que cette Province a peu d'encouragemens. Abandonnée à ſes propres forces, elle ne pourra fleurir de long-temps. Les hommes ne ſont que ce qu'on veut qu'ils ſoient; & le peuple, en tout pays, ne paroît incapable de grandes choſes, que parce que peut-être on le condamne à de petites choſes.

Capo d'Iſtria eſt la Capitale de l'Iſtrie Vénitienne. C'eſt une ville aſſez forte, jadis plus connue ſous le nom d'*Ægida* & de *Juſtinopolis*, ou la *ville de Juſtin.* On ſçait qu'il y eut deux Empereurs Romains de ce nom. L'un, d'abord conducteur de pourceaux, ſe montra digne dans la ſuite de conduire des hommes. L'autre au contraire, petit-fils d'un Empereur, ne ſçavoit pas ſe gouverner lui-même.

Capo d'Iſtria eſt toute dans la mer, & ne communique au Continent que par un pont. C'eſt le ſiège d'un Evêque; on y rencontre pluſieurs Couvens & de belles Egliſes; mais l'air y eſt épais & le Commerce y languit. La Maiſon-de-Ville étoit jadis un Temple de Pallas. La métamorphoſe eſt auſſi complette qu'elle pouvoit l'être. Les Citoyens de Capo d'Iſtria n'ont point reçu en partage l'induſtrie de leur ancienne Patronne.

Pola, l'une des plus anciennes villes de l'Iſtrie, & à peine habitée aujourd'hui, étoit, dans l'Antiquité, un port célèbre & fréquenté par toutes les Nations commerçantes. Mais l'Hiſtoire ſeule, & quelques ruines, atteſtent ſa gloire éclipſée depuis long-tems; l'unique monument dont les Habitans modernes de Pola pouvoient s'honorer, étoit une inſcription

Latine gravée ſur la baſe d'une ſtatue de l'Empereur Sévère, on y liſoit ces mots : *Reſpublica Polenſis.* Les Citoyens ont ſi peu de vanité, ou plutôt ſont d'une telle ignorance, que ſi on les eût cru, ce marbre antique eût ſervi aux fondemens du clocher de leur Cathédrale. L'une des portes de la ville eſt un arc de triomphe, ouvrage des Romains; il y avoit auſſi un Amphithéatre à Pola, dont le célèbre Palladio a tracé le plan dans ſon Traité d'Architecture.

Pola, jadis République, n'eſt plus aujourd'hui qu'un Evêché qui relève d'Udine. Il y a une Egliſe Grecque. La République de Veniſe y tolère le culte ſchiſmatique, malgré les réclamations du S. Siège. La tolérance religieuſe tient à une bonne politique.

Le Gouverneur civil & militaire de l'Iſtrie eſt un Podeſtat Vénitien. La République y a fait bâtir auſſi un petit fort où elle entretient, tant bien que mal, une garniſon de dix à douze ſoldats.

La côte eſt habitée par des pêcheurs.

L'Iſtrie a produit peu d'hommes dignes d'être cités ; du moins leurs noms ne ſont pas venus juſqu'à nous.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de l'Iſtrie.

Desrais del. Mixelle sculp.

femme, de Buccari.

BnF ARS

Homme de Buccari en Croatie.

BnF ARS

habit d'une Morlaque de Sluin en Croatie

Habit d'un Morlaque de Sluïn en Croatie.

1

BnF ARS

Habit d'une Morlaque d'Uglin en Croatie.

Habit d'un Morlaque d'Uglin en Croatie.

BnF ARS

MŒURS ET COUTUMES DES MORLAQUES *DE LA CROATIE.*

LES Morlaques dont nous donnons ici les Costumes, ne sont point des barbares; ce ne sont point des brigands, toujours prêts à fondre sur le Voyageur qui passe aux environs de leurs montagnes. Cette Peuplade est hospitalière & sensible aux douceurs de l'amitié; si ses mœurs sont encore sauvages, elles ne sont point féroces; nous en allons tracer un esquisse rapide; & plus d'une fois nous aurons occasion de remarquer que ses habitudes peuvent être rapprochées des nôtres sans toujours y perdre.

La Morlaquie, *Morlachia*, est située, partie dans la Dalmatie Vénitienne, partie dans la Croatie, vis-à-vis de l'Isle de Pago, dans le Golfe de Venise, & occupe une étendue de pays de vingt-cinq lieues de long, sur dix de large. La montagne Morlacca appartient à la Croatie, & dépend par conséquent de l'Empereur.

L'âpreté des lieux , & l'origine des habitans , contribuerent beaucoup au caractère rude , entreprenant & téméraire des Morlaques. Ils sont composés des restes de différens peuples de l'Illyrie , dispersés à l'approche des formidables émigrations des Slaves & de leurs irruptions dans les Provinces Romaines , lors de la décadence de l'Empire. A cette inondation de Barbares , il faut joindre encore une expédition des Tartares dans la Hongrie , vers la naissance du treizième siècle ; à leur approche , plusieurs familles fugitives refluèrent dans les Isles de la Dalmatie. Les Uscoques , les Haiducks , les Croates & les Morlaques , doivent leur existence précaire à ces deux révolutions , ou plutôt à la confusion que la terreur des armes mit dans ces différentes contrées.

On se trompe si l'on fait dériver le nom de Morlaque , de *More-ulah* , *Latins noirs* ; Morlaque signifie Homme puissant , ou Conquérant venu de la mer.

Les habitans des côtes maritimes de la Dalmatie ne vivent point en bonne union avec les Morlaques des montagnes. Ceux-ci , plus pauvres & moins civilisés sont plus fiers. Il semble que leur séjour sur les montagnes ait élevé leur caractère en proportion ; ils ne témoignent d'égards aux peuplades inférieures qu'autant qu'ils ont besoin d'elles.

Le Morlaque éloigné de la mer & du séjour des villes , nous offriroit encore le tableau de la vie Patriarchale , si le commerce qu'il a avec les Italiens n'étoit venu altérer cette touchante simplicité primitive ; mais il ne garde cette prévention , trop souvent nécessaire , que dans les marchés ; par-tout ailleurs il voit ses semblables dans les Voyageurs les plus inconnus. Les Morlaques ne refusent point (comme on fait ailleurs) à leurs voisins pauvres ce qu'ils donnent

à un étranger ; & l'indigence chez eux n'exempte point des devoirs de l'hospitalité & de la bienfaisance. Aussi, en parcourant la petite contrée qu'habite cette Nation, on ne rencontre point de mendians ; ce spectacle déchirant est réservé aux grandes Villes, séjour du luxe & de l'opulence.

Si les Italiens ont inspiré de la défiance aux Morlaques, les Turcs leur ont fait connoître la jalousie. Les jeunes filles & les épouses nouvelles se retirent à l'écart, ou se cachent à l'abord d'un hôte étranger.

Un Étranger, qui, par malheur, seroit surpris courtisant une femme Morlaque, coureroit les plus grands risques pour sa vie. Les Morlaques, sur cet article, n'entendent pas raison.

Mais ce en quoi les Morlaques inspirent le plus grand intérêt, & se gagnent l'estime de ceux qui étudient leurs mœurs, c'est l'Amitié. On nous a reproché de n'en avoir plus que le mot, ils en ont gardé la chose. Ils en font presque un article de Religion; ils ont dans leur Rituel sacré une formule pour bénir solemnellement, aux pieds des Autels, l'union de deux amis ou de deux amies ; & cette consécration n'est pas un vain appareil ; c'est un véritable contrat passé sous les yeux de Dieu même, qui en devient comme le garant. Si les Grecs & les Romains ont consacré à l'Amitié des Statues & des Temples ; s'ils ont divinisé Oreste & Pylade : on ne trouve point chez les Anciens si vantés, l'idée sublime d'avoir fait de l'Amitié un saint nœud, un lien inviolable, contracté en présence de la Nation, & observé dans toute l'intégrité de l'innocence, même entre deux conjoints de sexes différens. Les Italiens ne tireroient pas beaucoup d'honneur d'opposer aux pactes d'amitié du Morlaque, leurs associations, connues sous le nom de *Fratelli Giurati* : les

Frères d'armes de notre ancienne Chevalerie ſoutiendroient mieux la comparaiſon.

Un peuple auſſi enthouſiaſte de l'amitié ne doit pas être modéré dans ſa haine & dans ſes vengeances. Le Morlaque ne connoît pas l'oubli des injures, & il n'en accorde le pardon que ſous des conditions dures & humiliantes.

Le premier de tous les Arts, l'Agriculture, n'eſt pas le plus avancé chez les Morlaques; ils ſont reſtés où en étoient les peuples qu'enſeigna Triptolême. Les enfans des Morlaques paſſent leur bas-âge dans les bois à garder les troupeaux. Dans ce loiſir & cette ſolitude, ils s'occupent de travaux en bois, qu'ils exécutent avec un ſimple couteau. On voit chez eux des taſſes & des ſifflets de cette matière, ornés de bas-reliefs ſinguliers, qui ne manquent pas de mérite, & qui prouvent la diſpoſition de cette Nation à faire des progrès dans les Arts.

Les Morlaques ont quelqu'idée de la teinture, & leurs couleurs ne ſont nullement à mépriſer; ils ſont accoutumés de teindre leurs étoffes à froid.

Preſque toutes les femmes ſçavent broder & tricoter; leurs broderies ſont aſſez curieuſes & parfaitement égales des deux côtés de l'étoffe. On trouve auſſi chez ces peuples des métiers pour fabriquer des ſerges & des toiles groſſières. Les femmes cependant y travaillent peu, leurs devoirs domeſtiques ne leur permettant guères de s'adonner à des travaux ſédentaires.

Les Morlaques parlent les langues Illyrienne & Eſclavone. Ils ſont, pour la plupart, Catholiques Romains; les autres ſuivent le rit Grec. Ils ſont, en général, très-ſuperſtitieux; ils croient fermement, ſur-tout les femmes, aux Vampires, & aux Sorciers.

Si les Morlaques ne ſont auſſi bons Chrétiens que les peuples brillans de l'Europe, ils vivent du moins en frères. Quand ils ſe raſſemblent dans une Egliſe, on diroit que ce n'eſt qu'une ſeule & unique famille : ce ſont des enfans de la Nature, qui, ſans diſtinction, ſans obſerver de rang, ſe tenant tous par la main, chantent, dans la plus grande harmonie, un Cantique de reconnoiſſance à leur mère commune. Les fêtes religieuſes, & champêtres tout-à-la-fois, ſont accompagnés de baiſers fréquens, qu'on ſe donne, qu'on ſe rend dans toute l'effuſion du cœur. On ſe permet encore de certaines libertés que nous trouverions peu décentes; mais les Morlaques ne les regardent pas comme telles; ils diſent que ce ſont des badinages ſans conſéquence. Auſſi c'eſt dans ces aſſemblées que les mariages s'ébauchent; les enlèvemens ne ſont pas rares, mais ils n'ont jamais de ſuites fâcheuſes : il arrive rarement qu'un Morlaque deshonore une fille, ou l'enlève contre ſa volonté; dans un cas ſemblable elle feroit ſûrement une belle défenſe, car dans ce pays le ſexe le cède peu aux hommes pour la force & le courage. C'eſt toujours une convention entre les Amans pour ſe délivrer des importuns, ou pour hâter le moment de leur union.

Les femmes Morlaques prennent quelques ſoins de leur perſonne, pendant qu'elles ſont libres; mais après le mariage elles s'abandonnent tout-de-ſuite à la plus grande mal-propreté; comme ſi elles vouloient juſtifier le mépris avec lequel leurs maris les traitent. Il ne faut pas cependant s'attendre à des émanations douces à l'approche des femmes Morlaques; elles ont la coutume, à la manière des Sauvages du Canada, d'oindre leurs cheveux avec du beurre, qui, devenu rance, exhale, même de loin, l'odeur la plus déteſtable.

Les habits des femmes Morlaques varient ſuivant les diſtricts (1) & paroiſſent toujours ſinguliers aux yeux d'un Etranger ; les unes ſe mettent, ſur-tout les filles, en marque de leur virginité, un bonnet d'écarlatte d'où deſcend d'ordinaire juſqu'aux épaules un voile garni de franges rouges. Les autres vont la tête nue. Elles portent des colliers de verre, en forme de perles. Pour la plupart leurs chemiſes ſont bordées de rouge ſur la poitrine, & toujours elles le ſont en-bas. Elles ne connoiſſent pas les corps ; une ceinture légère, poſée par-deſſus la chemiſe, ſoutient le ſein : cette ceinture eſt tiſſue de laine en couleur, ou faite de cuir orné de plaques dorées. Leur robe deſcend juſqu'au gras des jambes ; leurs bas ſont toujours rouges, & leurs ſouliers de cuir crud. Leur tablier eſt une pièce d'étoffe de laine rayée de pluſieurs couleurs, & garnie de franges rouges.

Une fille qui donne atteinte à ſa réputation, riſque de ſe voir arracher ſon bonnet rouge, par le Curé, en public, dans l'Egliſe, & d'avoir les cheveux coupés par quelques parens, en ſigne d'infamie. Par cette raiſon, s'il arrive qu'une fille manque à ſon honneur, elle dépoſe volontairement les marques de ſa virginité, & quitte ſon pays natal.

X L'habillement des hommes eſt ſimple & économique, ils ſe ſervent de ſemelle en guiſe de ſouliers, avec un deſſus de bandelettes qui ſe joint à l'extrémité de la culotte, par laquelle le reſte des jambes eſt couvert ; ſur leur chemiſe, qui paroît à peine, ils portent un pourpoint, & en hyver ils mettent encore par-deſſus un manteau de gros drap rouge, ſemblable à celui que porte l'habitant de Buccari ; leur

(1) Ici nous ne donnons que le Coſtume des Morlaques Croates, réſervant pour un autre Cahier celui des Morlaques de la Dalmatie.

tête

tête ſe couvre avec un grand bonnet ou calotte rouge, à la manière des Dulcignottes.

Ils ſe ceignent les reins avec une écharpe rouge de laine ou de ſoie, ou de cuir crud; entre cette écharpe & la culotte, ils placent un ou deux piſtolets, ſur le côté un ſabre attaché à une écharpe de cuir crud, mis en bandoulière; de l'écharpe pend auſſi une bourſe, deſtinée à contenir le briquet & le peu d'argent qu'ils peuvent avoir. Le Tabac à fumer ſe conſerve encore dans l'écharpe, enfermé dans une veſſie ſèche. Ils tiennent la pipe ſur les épaules, laiſſant la tête dehors, & paſſant le tuyau entre la chemiſe & la peau nue. Quand un Morlaque ſort de chez lui, il porte toujours ſon fuſil ſur l'épaule; s'il voyage il chante, principalement la nuit, les hauts-faits des anciens Rois & Barons Slaves, ou quelqu'aventure tragique. S'il arrive qu'un autre Voyageur marche en même-temps ſur la cime d'une montagne voiſine, ce dernier répète le verſet chanté par le premier, & cette alternative de chant continue auſſi long-temps que le Chanteurs peuvent s'entendre. Un long hurlement, conſiſtant dans un *OH* ! rendu avec des inflexions de voix rudes & groſſières, précède chaque vers, dont les paroles ſe prononcent rapidement & preſque ſans modulation, qui eſt réſervée à la dernière ſyllabe, & qui finit par un roulement allongé, hauſſé à chaque expiration.

Dans les divers voyages que j'ai fait de Fiume à Segna, à Carlobague & à Buccari, j'ai entendu plus d'une fois ces ſortes de chants avec commotion & terreur. Le Morlaque a le même uſage, à l'approche des villes où il vient vendre ſes denrées & faire ſes proviſions.

Le Commerce que font les Morlaques eſt de ſi peu de conſéquence qu'on n'en parle pas; ils trafiquent avec leurs

voiſins du bois, des peaux, des laines, des petits ouvrages en bois, &c. On leur donne en retour des draps, des bas, des toiles; en un mot, tout ce qui eſt relatif aux beſoins phyſiques de l'humanité.

Plus ſages que nous dans leurs mariages, les Morlaques penſent comme l'Auteur d'Emile ; un Chef de famille ne répugne pas de donner ſon propre valet pour époux à ſa fille ; c'eſt ainſi qu'en agiſſoient les Patriarches. La convenance du cœur paſſe avant celle de la fortune ou de la condition ; & les deux conjoints promis par leurs parents, ont la liberté de renoncer au choix qu'on a fait pour eux, s'ils ne ſe plaiſent point réciproquement, quand ils ſe viſitent. La célébration des mariages ſe fait avec toute la pompe dont les Morlaques ſont ſuſceptibles. Les cavalcades, les étendarts, les inſtrumens de muſique, les préſens, les repas, les bijoux, les chanſons, les danſes, rien n'eſt épargné; prête d'entrer dans la maiſon de ſon époux, on préſente à la mariée un jeune enfant qu'elle careſſe. De toutes les cérémonies qui accompagnent l'acte ſolemnel du mariage chez tous les peuples de la terre, il n'en eſt point de plus touchantes & de plus expreſſives. L'Epouſée, en entrant dans la maiſon, ſe met à genoux & baiſe le ſeuil de la porte. Il eſt probable que les Morlaques, qui ont eu plus d'une affaire à démêler avec les Romains, leur ont pris cette particularité, ainſi que celle du crible rempli de grains & de menus fruits, que la Mariée jette derrière elle par poignée. Le repas de noce a une ſingularité, c'eſt qu'il commence par le deſſert, & finit par le potage; parmi les viandes dont on charge les tables, on ne voit jamais du veau, que le Morlaque regarde comme une nourriture immonde. Après le ſouper, les trois invitations ſolemnelles à

boire finies, on mène l'Époux dans la chambre nuptiale, qui est toujours ou la cave ou l'étable ordinaire des bestiaux; le couple au lit, qui n'est le plus souvent qu'une botte de paille, le parrein écoute à la porte; un coup de pistolet annonce le moment heureux; on célèbre ce grand événement par une décharge générale de fusils & la chemise de la nouvelle Mariée est promenée en triomphe. Mais la mère est punie si le Marié croit avoir lieu de suspecter la vertu de sa femme, on s'en prend, avec assez de raison, à celle qui l'a élevée. Un des outrages que l'on fait à une Gardienne si néglignte de l'honneur de sa fille, est de lui donner à boire dans un gobelet percé au fond.

Le lendemain des nôces se passe comme par-tout ailleurs; mais une horde grossière & sans culture, est plus excusable que les Nations polies, de se livrer à toutes les équivoques indécentes qu'une imagination échauffée par le vin & par les circonstances peut se permettre.

La fête du mariage chommée, tout le bon temps des femmes Morlaques passe aussi; leur nouvel état n'est plus qu'une suite de mauvais traitemens : cependant on dit qu'elles ne sont pas fâchées d'être battues par leurs maris, & quelquefois même par leurs Amans; mais elles ont quelque chose de plus dur à supporter encore, c'est le mépris, pire sans doute que les coups de bâtons. Le plus poli d'entre les maris Morlaques, se sert, en parlant de sa femme, de cette formule, *sauf votre respect.* Jamais un mari ne souffre sa femme dormir sur le même chalit où il repose; la pauvre malheureuse couche à côté sur le plancher.

Cette conduite révoltante n'auroit-elle point sa cause dans la mal-propreté habituelle des femmes Morlaques; un peu de ce que les autres femmes ont peut-être de trop, les rendroit

plus aimables aux yeux de leurs maris. Que ne conservent-elles, dans le ménage, l'eſpèce de coquetterie qu'elles affichoient étant filles. L'art de ſe faire aimer ſuppoſe préalablement l'art de plaire ; un mois de leçons de quelques Françoiſes ſuffiroit peut-être pour changer la face des choſes chez une Nation qui le mérite à pluſieurs égards.

Les dangers de la groſſeſſe & les douleurs de l'enfantement ſont nuls pour les femmes Morlaques. Les mères allaitent leurs enfans juſqu'à ce qu'elles deviennent enceintes de nouveau ; & ſi le cas n'arrivoit qu'au bout de ſix ans, elles continueroient d'être nourrices : ce qui rend croyable la longueur de leurs mammelles, telle, qu'elles peuvent donner à tetter à leurs enfans derrière le dos, ou par-deſſous le bras. Cette coutume n'eſt pas propre à les embellir ni à leur concilier la bienveillance de leurs maris.

Le lait apprêté de toutes les façons, le fromage frais frit dans du beurre, des galettes de différentes farines, des choux, des oignons & autres herbes ou racines ; mais ſur-tout des viandes rôties qu'ils aiment tant, l'ail & les échalottes, dont ils ne peuvent ſe paſſer, autant par goût que par raiſon de ſanté, voilà tout le comeſtible Morlaque, qui a beaucoup de rapport avec celui des Tartares ; s'il n'eſt pas recherché & délicat, il eſt ſain ; car il les fait vivre très-long-temps. On ne pourroit cependant apprendre le nombre juſte de leurs années ; ils ignorent eux-mêmes le temps précis de leur naiſſance : on n'eſt exact à compter les heures de la vie que quand l'ennui ou le chagrin les fait paroître longues. Nos Morlaques ne ſont peut-être heureux que parce qu'ils vivent au jour la journée.

Les Morlaques, dans l'intérieur de leurs habitations, ne ſont rien moins que commodément & élégament ; le même

toît couvre les hommes, les femmes, le maître, les valets & le bétail; la porte de la cabanne sert en même-temps de cheminée. Croiroit-on cependant qu'ils sont plus difficiles que les Sybarites de nos grandes villes, & qu'ils ne pourroient habiter ni dormir dans une demeure, de laquelle on ne se seroit point donné la peine de sortir pour satisfaire aux nécessités fréquentes & journalières auxquelles est sujet le corps humain.

La Médecine, chez les Morlaques, est aussi peu compliquée que leurs maladies : quelques contusions, quelques fractures, des fièvres, des rhumatismes, voilà toute leur Pathologie; du vin, de l'eau-de-vie, du poivre, de la poudre à canon, & le feu; voilà toute leur Pharmacopée.

Les Morlaques doivent sans doute encore aux Romains, l'idée singulière de louer des Pleureuses, pour accompagner jusqu'à l'Eglise le cadavre des morts, recouvert d'une toile blanche. Le retour du convoi est moins triste; d'amples libations de vin noyent le chagrin des buveurs.

Pour marquer le deuil, on laisse croître sa barbe pendant quelque-temps, & on se coëffe d'un bonnet bleu ou violet; les femmes s'enveloppent la tête d'un mouchoir bleu ou noir & couvrent de noir tout ce qui est rouge dans leur habillement.

Pendant la première année de la mort, les femmes Morlaques vont au moins chaque jour de fêtes faire de nouvelles lamentations sur le tombeau de leur parent, qu'elles sement de fleurs & d'herbes odoriférantes; elles parlent au défunt comme s'il pouvoit leur répondre; elles le chargent de commissions pour l'autre monde, ou lui en demandent des nouvelles. Ces scènes de douleur se chantent d'un ton lamentable, & dans un style mesuré. Car les Morlaques sont

Poëtes & Muſiciens ; leurs vers n'ont point de rimes ; il ne faut pas les comparer à ceux des Bardes Ecoſſois, & ils perdent davantage dans la traduction. La plupart ſont de dix ſyllabes. Le galant Ovide, lors de ſon exil chez les Slaves de la Mer noire, eſſaya de careſſer leurs Muſes ſauvages :

Getico ſcripſi ſermone libellum.

Ovid. de Ponto, Ep. IV, lib. 13.

D'après ce tableau des mœurs des Morlaques, on ne doit pas s'attendre à les rencontrer réunis & renfermés dans l'enceinte de villes fortes ; les endroits où ils ſe raſſemblent en plus grand nombre, n'offrent l'aſpect que de quelques villages iſolés ; & il n'y a que les principaux de ces bourgs qui ayent des noms auxquels les Géographes ont à peine fait attention.

On diſtingue le territoire de Nona, le Canton de Kotar ou le Comté de Zara, avec la ville de ce nom & le pays de Norente.

Les lieux habités ſont diſperſés de côté & d'autre. On nomme :

Coſſovaz,
Vglin & Sluin,
Podgraye,
Segna,
Privlaca,
Verſika,
Buccari,
Carlobague.

Toutes ces petites Peuplades ſont à-peu-près les mêmes pour les Uſages & Coutumes.

Les Morlaques Croates ſe ſervent de la monnoie Alle-

Allemande. Ils ſont, pour ainſi dire, nés ſoldats ; au premier commandement de l'Empereur, ils prennent les armes.

Leur habillement militaire n'entre point dans le plan de notre Ouvrage ; nous renvoyons à celui de M. Bar.

Buccari, que nous venons de nommer plus haut, eſt une ville de la Croatie, ſous le Gouvernement Hongrois réſident à Fiume, autre ville de la même Province.

Il faut diſtinguer les Morlaques des Haiducks ; ceux-ci, plus pauvres, plus miſérables encore que les premiers, habitent des eſpèces de tanières dans le ſein des montagnes ſtériles ; ils n'ont pour exiſter que le butin qu'ils peuvent faire dans les villes voiſines, & ſur les grands chemins ; cette troupe de bandits par néceſſité, connoiſſent la bonne-foi & la généroſité ; le Voyageur qui ſe confie à l'un d'eux, eſt en ſûreté au milieu des autres ; avec de bons traitemens & un peu d'aiſance, on tireroit parti de ces hommes courageux & forts. Dans nos grandes villes, les grands Seigneurs traînent à leur ſuite des hommes de haute ſtature & vêtus différemment que le reſte de leur livrée ; on les appelle *Haiducks.* Si ces individus ont été tirés des montagnes de la Dalmatie, il faut avouer que leur métamorphoſe eſt complette, & qu'il eſt poſſible à l'homme de faire tout ce qu'il veut de l'homme.

Les Uſcoques ſont encore une eſpèce différente des Morlaques ; leur agilité, & la chaſſe que leur ont donné les Turcs, les ont fait appeller ainſi. *Uſcoſes* ou *Uſcoques* veut dire, Fugitifs & Sauteurs. Ils ſont plus ſauvages encore que les Morlaques, & même que les Haiducks ; ils profeſſent la Religion Grecque ſchiſmatique, & ont un Archevêque, des Evêques, des Prêtres, appellés *Papas.* Mêmes mœurs, à-peu-près, que ceux des Morlaques.

Allemande. Ils sont, pour ainsi dire, nés soldats; au premier commandement de l'Empereur, ils prennent les armes.

Leur habillement militaire n'entre point dans le plan de notre Ouvrage; nous renvoyons à celui de M. Hoff.

Buccari, que nous venons de nommer plus haut, est une ville de la Croatie, sous le Gouvernement Hongrois, adjacent à Fiume, autre ville de la même province.

Il faut distinguer les Morlaques des Haiducks; ceux-ci, plus pauvres, plus misérables encore que les premiers, habitent des especes de tanieres dans le sein des montagnes désertes; ils n'ont pour exister que le butin qu'ils peuvent faire dans les villes voisines, & sur les grands chemins; cette troupe de bandits par nécessité, conserve la bonne foi de la générosité; le voyageur qui se confie à l'un d'eux, est en sûreté au milieu des autres; avec de bons traitemens & un peu d'aisance, on tireroit parti de ces hommes courageux & forts. Dans nos grandes villes, nos grands Seigneurs traînent à leur suite des Hommes de haute stature & vêtus différemment que le reste de leur livrée; on les appelle *Haiducks*. Si ces individus ont été tirés des montagnes de la Dalmatie, il faut avouer que leur métamorphose est complette, & qu'il est possible à l'homme de faire tout ce qu'il veut de l'homme.

Les Uscoques sont encore une espece différente des Morlaques; leur agilité, & la chasse que leur ont donnée les Turcs, les ont fait appeller ainsi. *Uscoses* ou *Uscoques* veut dire, Fugitifs & Sauteurs. Ils sont plus sauvages encore que les Morlaques, & même que les Haiducks; ils professent la Religion Grecque schismatique, & ont un Archevêque, des Evêques, des Prêtres, appellés *Popes*, les mêmes mœurs, à-peu-près, que ceux des Morlaques.

femme de la Carniole.

BnF ARS

J. G. de S. Sauveur inv.

Mixelle sculp.

Habitant de la Carniole.

BnF ARS

MŒURS ET COUTUMES *DES HABITANS* DE LA CARNIOLE.

VERS le milieu du sixième siècle, les Venedes refluèrent sur cette Contrée de l'Allemagne, qui fut désignée dans la suite sous le nom de *Carnia.* Ce ne fut qu'en 1364, après plusieurs révolutions, que la Maison d'Autriche réunit sous sa domination la Carniole, conjointement avec l'Istrie.

Cette Province, hérissée de montagnes chargées de glaces en tout temps, n'est habitable & cultivée que par intervalles. Si les terreins propres à l'Agriculture sont rares, ils sont du moins d'une fertilité bien encourageante, & dédommagent des déserts arides qui les avoisinent; presque tous les grains y réussissent. L'orange & la grenade, le citron & les amandes, la figue & le raisin y payent avec usure, & à l'envi, les avances du Cultivateur; & sans les entraves qu'y éprouve le Commerce, (comme ailleurs) cette Contrée, de 50 lieues du Levant au Couchant, de 42 du Nord au Sud, pourroit être florissante, pour peu que la Nature y soit secondée. Elle a pour voisines la Stirie, la Dalmatie, la Croatie, & la mer Adriatique.

Les Carnioles sont forts & robustes, comme tous ceux

que la Nature semble avoir traité en marâtre. Une santé vigoureuse vaut bien tous les trésors du Pérou & tous les parfums de l'Arabie. Leur poitrine large reste toujours découverte, & n'est ombragée par fois que par une barbe longue & touffue. Ce signe de la virilité ne déplaît point aux femmes dans ce pays : elles apprennent, avec surprise, qu'il est des contrées en Europe où la physionomie rend le sexe équivoque. Ils n'ont ordinairement pour lit que la terre ; & l'aliment le plus grossier pour nourriture. Extrêmement laborieux, l'amour du travail leur procure plus de jouissances & des jours plus nombreux que l'indolence Asiatique. L'hyver, long & rigoureux pour cette Peuplade, ne lui semble point le tombeau de la nature. La saison des frimats lui amène de nouveaux plaisirs. Le Carniole ne craint pas de s'exposer, pieds nuds, sur la glace. Il faut le voir, armé de patins d'osier, glisser sur la neige endurcie, ou descendre du sommet des roches escarpées avec la rapidité de l'éclair, & n'ayant pour se guider qu'un bâton ferré. Les femmes partagent les travaux & les amusemens des hommes ; elles ne se sont pas condamnées à une molle oisiveté qui, en prolongeant peut-être de quelques instans la durée de leurs charmes, les exposeroit au mépris de leurs maris, ou les feroit traiter par eux sans conséquence.

Telle est la physionomie des Habitans de la Carniole en général. Mais comme ce pays est devenu l'asyle de plusieurs contrées voisines ; on trouve des variétés dans leurs caractères, dans leurs Mœurs, comme dans leurs langages & leurs Costumes. L'inégalité des conditions n'y est pas tout-à-fait inconnue. On y distingue le peuple, parce qu'il est composé d'Esclavons & qu'il en parle l'idiôme. Les nobles sont Allemands. On y fait aussi usage de l'ancienne Langue des

Carniens ; mais l'Allemand eſt le truchemau du Commerce. La moyenne Carniole eſt habitée par des deſcendans des Goths ; les Valaches, plus connus aujourd'hui ſous le nom d'Uskoques, s'y rencontrent auſſi en aſſez grand nombre, depuis qu'ils ſecouèrent, dans le ſeizième ſiècle, le joug des Turcs, & furent obligés de vivre de brigandage. Voilà où mène le deſpotiſme. Il force le peuple au déſeſpoir, à prendre un parti extrême, à devenir transfuge & féroce. L'Hiſtoire des Uskoques devroit avoir ſa place dans la Bibliothèque d'un Souverain enclin au pouvoir arbitraire. Cette peuplade, miſe à la raiſon, par les armes des Vénitiens, a repris ſon ancien caractère. Ils élèvent des troupeaux & mènent une vie toute champêtre. Leur jargon tient un peu de la Langue Croate. Ils portent un habillement ſingulier qui leur eſt propre. Jaloux du titre d'anciens Croyans, ils ſuivent le Rit Grec ; & ce ſont les ſeuls de la Carniole. Les autres habitans, Chrétiens dès le huitième ſiècle, Luthériens un moment par les ſoins du Chanoine P. Truber, ſont aujourd'hui tous Catholiques.

La Carniole ſe diviſe ordinairement en haute, baſſe, moyenne & intérieure. On y compte : 21 Villes,

35 Bourgs,

Plus de 200 Châteaux

Près de 4000 Villages,

3 Evêchés,

24 Monaſtères,

4 Commanderies,

134 Cures,

7 grandes Fabriques,

56 Martinets de fer, qui en fourniſſent 20897 quintaux.

Il y a des Etats composés de quatre Ordres, le Clergé, les Seigneurs titrés, les Chevaliers ou simples nobles & les villes Archiducales. Toute la Province est gouvernée par un Préfet, qui réside à Leybach. Un *Vicedom* est préposé aux Domaines du Prince.

La garnison est de deux Régimens d'Infanterie en temps de paix.

Laybach, Capitale de toute la Province, est située dans la haute Carniole, & tient son nom de la rivière qui baigne ses murs. Elle conserve les six Couvens qui sont dans son enceinte; mais elle n'a pas pris le même soin d'une Société Littéraire. Dans une contrée qui n'a point encore été observée avec l'œil de la saine Philosophie, on doit regretter la perte d'un Corps de Sçavans, qui, en réunissant leurs efforts, nous auroient donné des détails curieux & instructifs. Le Commerce s'est mieux soutenu. L'intérêt, parmi les hommes, a toujours eu le pas sur la Science.

Cette Mère spirituelle de quantité de filles austères, que l'exercice de la prière n'exempte pas du travail des mains, Sainte Claire a un Couvent qui lui est consacré, près de la petite ville de *Stein* ou *Lithopolis*.

Michelstettein, autrement Vetesalo, n'est célèbre que par un Monastère de Filles, dites Pécheresses, qu'enrichit une Image de la Vierge, fort en vogue dans les environs.

Ce n'est pas la Communauté des Capucins, qui rend intéressante Gurhfeld, petite ville sur la Save; mais les médailles, & quelques monumens, enfouis dans son territoire, font conjecturer qu'elle occupe la place de l'ancienne *Noviodunum*, que l'Itinéraire d'Antonin indique dans la Pannonie.

La moyenne Carniole, qu'on qualifie aussi d'aride, quoi-

qu'elle produise de bons vins, renferme le lac Cirknitz ; célèbre par ses singularités physiques. Il est très-poissonneux, & l'écoulement des eaux, qui ne se fait qu'une fois l'an, y donne lieu à la pêche la plus abondante. Les Villages nombreux qui peuplent ce canton, n'en sont qne les témoins, & voient, sans réclamation, ce riche butin devenir la proie de six Seigneurs qui se la partagent.

Mettling rappelle la ville de *Metulum* démolie par Auguste. Elle est près de la Culpa, rivière.

Tybein, *Duinum*, sur les rives de la mer Adriatique, est la seule ville de la Carniole intérieure.

Les femmes Carnioles portent ordinairement sur le front un ruban noir en forme de bandeau ; des galons d'or enrichissent leur bonnet. Leurs chemises, plissées à l'Angloise, ferment sur le haut de leur col avec des cordons. Cette mode n'est pas toujours suivie. Les Carnioles qui voyagent y dérogent assez souvent, & leur sein est plutôt indiqué que couvert par un mouchoir placé des mains de la coquetterie la plus rafinée & la plus voluptueuse. Elles ne sont peut-être aussi avancée dans le grand art de la toilette que parce que les femmes du bas peuple, répandues dans toute l'Allemagne, & se consacrant au service domestique, sont à même de balancer les modes qui leur passent sous les yeux, & d'adopter celles qui favorisent leur penchant à la galanterie. Aussi ne paroissent-elles rien moins que farouches aux yeux de l'Etranger.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Carniole.

J. G. de S. Sauveur inv.

Mixelle sculp.

Femme de Stirie.

BnF ARS

Mixelle sculp.

Habitant de Styrie.

BnF ARS

MŒURS ET COUTUMES *DES HABITANS* DE LA STIRIE.

LA Stirie, aujourd'hui Province Allemande, joua autrefois un grand rôle dans l'Histoire, sous les noms de Pannonie & de Norique: successivement conquise par Philippe, Roi de Macédoine, assujettie de nouveau par Alexandre, soumise ensuite à Ptolemée-le-Foudroyant, envahie par les Gaulois, sous la conduite de Brennus; elle reçut enfin le joug des Romains; César, Auguste & Tibere lui firent payer tribut. Mais les Goths, les Sueves, les Herules & les Huns l'enlevèrent à l'Empire, lors de sa décadence. Elle reconnut ensuite la Souveraineté des Ducs de Bavière. En 1030, l'Empereur Conrad II en fit un Marquisat, lequel devint Duché sous Frédéric I. Elle consentit enfin de passer dans la Maison d'Autriche sous Léopold. Cet accord eut lieu en 1186. Elle fut un moment à la merci d'un Roi de Hongrie, qui se la laissa prendre par un Roi de Bohême. L'Empereur Rodolphe la fit rentrer dans les Etats héréditaires de sa Maison, & la confia à son fils Albert.

Grande de 32 lieues de long sur 20 de large, au Levant

la Stirie touche à la Hongrie, à la Carniole au Midi, à la Carinthie au Couchant, & au Sud elle avoiſine l'Autriche. On la diviſe en haute & baſſe.

L'Induſtrie des Stiriens fait toute leur richeſſe; elle fertiliſe les monts ſourcilleux & arides dont le haut pays eſt hériſſé. La main de l'homme ſupplée à celle de la nature, qui n'a preſque rien fait pour cette contrée. L'inégalité du terrein y rend la charrue impraticable. Les habitans laborieux y tranſportent dans des paniers l'engrais & la houe néceſſaires à la culture du froment, qui n'y réuſſit pas beaucoup, & du lin qui les en dédommage. La partie du ſol abſolument ſauvage & rebelle à l'Agriculture n'eſt pas tout-à-fait perdue; on y recueille la grande lavande dont elle eſt couverte en abondance, & qu'on fait entrer utilement dans le commerce. Enſorte que l'habitant de la haute Stirie, doué d'une ſanté robuſte, vit content au ſein de ſes montagnes & de ſa famille & eſt peu tenté d'en ſortir. Philoſophe ſans le ſçavoir, riche en bornant ſes déſirs, il conſent à paſſer dans ſa cabane quatre mois de l'année, enſeveli ſous la neige. L'ennui, ce poiſon lent des grandes villes, lui eſt inconnu. Ses devoirs domeſtiques ſont pour lui des plaiſirs qui abrègent la longue ſaiſon des frimats; doublement heureux, puiſqu'il ne doit qu'à lui ſon bonheur. Il ne ſoupçonne pas un monde meilleur que celui qu'il habite; la montagne où il eſt né, où il mourra, eſt pour lui tout l'Univers: il ne ſe plaint pas de la nature; il ne lui reproche pas de lui avoir fait un don fatal, en plaçant ſon exiſtence parmi des rochers arides & triſtes, qu'il a ſçu convertir en jardins fertiles & rians. Comme les Stiriens s'amuſent de l'étonnement du Voyageur qui, en graviſſant leurs rocs, craignoit de n'y rencontrer aucune trace humaine! A peine en a-t-il franchi quelques-uns, qu'il ſe trouve agréa-

blement ſurpris à la vue des vergers qui s'offrent à lui de toutes parts ſur ſa route. Là il ſe repoſe les yeux ſur des gazons frais, & reſpire un air pur & chargé du parfum des plantes aromatiques qu'on y cultive. Plus loin, des troupeaux bien nourris y couvrent de petites plaines, ou ſe baignent dans de petits lacs d'eau vive & poiſſonneuſe. Point de terreins en friche. Ceux qui ſe refuſent aux travaux champêtres font jaillir des ſources minérales, ou bien ouvrent leur ſein pour y en retirer du plomb, du cuivre, du fer & même de l'argent. On y trouve auſſi des mines de ſel, non-loin de deux rivières d'eau douce. L'une qu'on appelle la Murz, & qui va ſe perdre dans la Drave; l'autre eſt l'Eros, qui paye tribut au Danube.

Les Stiriens, ainſi que tous les Habitans des montagnes, ſont ſujets à l'incommodité du *Goëtre* (1). On ſçait que c'eſt une tumeur mobile qui ſe place au-devant de la gorge, ſans y changer la couleur de la peau. On eſt aſſez d'accord d'attribuer cette maladie aux neiges fondues & aux ſources froides qui ſervent de boiſſon aux montagnards. Les Goëtres des Stiriens ſont très-gros, peut-être auſſi parce qu'ils font beaucoup d'uſage de graiſſe, qu'ils mêlent à tous leurs alimens. Croiroit-on que, dans les Alpes & dans les Pyrénées, les femmes ſont venues à bout de faire de leurs Goëtres un ſujet de coquetterie. C'eſt bien ici le cas de dire: *Où la vanité va-t-elle ſe nicher?* Elles diſputent entr'elles de beauté, ſuivant la diſpoſition plus ou moins régulière du Goëtre qu'elles portent au col, & qui, quelquefois, pend juſque ſur leur ſein. Au reſte, ce ſeroit leur rendre un mauvais ſervice que

---

(1) *Goëtre* ou *Gouetre*, mot corrompu du Latin *guttur*, *gorge*.

de leur montrer tout le ridicule de cette prétention.

La basse-Stirie doit, sans doute, cette dénomination aux plaines qu'on y rencontre plus fréquemment, & qui sont arrosées par la Mur, la Save & la Drave. Elle a quelques montagnes remarquables. Les forêts nourrissent en quantité des chevreuils & des chamois. Le Voyageur y desireroit moins de loups & d'ours. Le loir est le mêts le plus exquis des Stiriens; le fruit du hêtre dont il se repaît, le rend délicat & lui donne un bon fumet. On fait usage de sa peau. Sur les côteaux de la basse-Stirie, on recueille d'excellens vins. Les champs sont clos par des treillages chargés de seps de vignes; ce qui vaut bien nos haies stériles. Les pois, les fêves & le froment s'y récoltent avec abondance. Mais le Paysan ne mange que du pain de maïs; ce grain étant le seul sur lequel on ne lève point la dixme.

Dans les deux Stiries on parle un Allemand grossier & dur; quelques cantons font usage de la Langue des Venedes (1).

Les Luthériens faisoient autrefois la partie dominante des habitans de la Stirie. Mais aujourd'hui le culte Romain est la Religion du pays, confiée à un Evêque qui réside à Sekau. Il est Prince de l'Empire, & suffragant de l'Archevêque de Salzbourg, qui le regarde comme son Vicaire. Les Jésuites ont été chargés, pendant long-temps, de l'éducation du peuple. L'Administration Civile est composée d'une Cour Supérieure, qu'on appelle *Gubernium*, & dont le siège est à Gratz, Capitale de la Stirie.

Outre cela il y a quelques Dignités ou Charges

---

(1) Peuple originairement Sarmate; il fit une émigration dans la Germanie, entre le cinquième & le sixième siècles.

héréditaires, dont la vanité Allemande peut se montrer encore jalouse; mais qui n'apportent aucun revenu à ceux qu'elles décorent; cent muids de sel sont tous les honoraires du Grand-Maître. Le Duché de Stirie donne, pour l'entretien du militaire d'Autriche, la somme d'environ 4,375,400 liv. La garnison, en temps de paix, est de deux Régimens d'Infanterie.

Les deux Stiries contiennent vingt-six villes, deux cens bourgs ou villages, cinq cens châteaux, dont la plûpart occupent la pointe des hauts rochers.

Gratz, Græcium, est comme la Capitale de cette contrée. Le négoce s'y fait, en grande partie, sur les métaux, & le produit passe 3,000,000 liv. par année. On y a établi une Chambre de Commerce. L'intérieur de la ville nourrit huit Couvens, & le fauxbourg en entretient quatre; sans compter l'Evêché, les Eglises & les Chapelles particulières. Aussi, quoiqu'il y ait une Université, les Sciences, les Arts & la Philosophie n'y sont pas encore naturalisés. Deux Foires lui donnent un moment d'existence, par le concours des Hongrois, des Grecs, des Turcs, des Juifs, des Polonois & des Russes.

L'Evêque de Stirie réside à Seckau; c'est un château construit sur un mont. Sa tour a été élevée aux dépens de plusieurs monumens antiques; les pierres sont couvertes d'inscriptions mutilées. Nos descendans nous rendront sans doute la pareille; nous l'aurons plus mérité, & nous y perdrons moins peut-être que nos pères.

Nous ne nous arrêterons pas aux autres endroits, qui ne sont remarquables que par des Communautés Religieuses qu'on rencontre jusque dans les plus petits Bourgs. Les Bernardins, les Chanoines-Augustins, les Dames Pécheresses

y ont des Maiſons. L'Ordre Teutonique y a auſſi des Commanderies.

La ville de Rakersbourg, ſiſe dans une iſle de la rivière de la Mur, fait un commerce conſidérable avec la Hongrie & la Croatie. Les côteaux donnent d'excellens vins. Elle entretient un Couvent de Capucins.

Sernitz ſeroit un Bourg de nulle importance, ſans une image de la Vierge qui attire quantité de Pélerins. Le Proteſtant n'y voit qu'un objet de ſuperſtition. L'homme impartial applaudit à cet accord de la Religion & de la Politique qui ſe donnent la main pour le bonheur de la ſociété.

Cilli, jadis Celia, eſt le Chef-lieu du canton des Venedes. Non loin de cette ville eſt une voie Romaine, & quelques monumens enfouis.

Rein eſt une ville petite & pauvre; ſeroit-ce parce qu'elle appartient aux Chartreux?

A Geyrach il y avoit une Chartreuſe: on a eu le bon eſprit de la convertir en Hoſpice pour des Orphelins.

La Haute Stirie compte moins de villes, parmi leſquelles on diſtingue à peine Judenbourg & Seoben, toutes deux grevées de deux Couvens. Il y en a auſſi deux à Bruck, ſur la Mur, petite Cité qu'habitent des Stiriens à grands Goëtres.

A Eiſenaertz, Bourg riche & bien bâti, il y a un Bureau d'Inſpection générale ſur le Commerce du fer & de l'acier qui a lieu en Autriche & dans la Stirie. Tous les Ouvrages fabriqués en ce pays ſont très-eſtimés. Croiroit-on qu'une Peuplade pacifique, qui nous retrace quelque choſe des mœurs Paſtorales, ſoit préciſément la même qui fournit des meilleures armes une partie de l'Allemagne?

Enfin Weyer eſt renommé par le Couvent d'Admont.

L'Abbé jouit des honneurs de la Mitre, auxquels on a jugé à propos d'y joindre un droit d'exemption. En 1762, Marie-Thérèse enrichit l'Autel de 300 marcs d'argent. Une image de la Vierge valut, aux Bénédictins qui desservent cette Eglise, la protection de l'Impératrice, &, par suite, la vénération de l'Autriche & de la Hongrie.

Le Costume des Stiriens ci-joint est celui de la bourgeoise & de la classe inférieure. Les personnes riches ou de haut rang, ont adopté, comme par-tout ailleurs, le Costume François.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Stirie.

L'Abbé jouit des honneurs de la Mitre, auxquels on a jugé à propos d'y joindre un droit d'exemption. En 1762, Marie-Thérèse enrichit l'Autel de [illegible]. Une image de la Vierge y plaît, aux conditions qui doivent prier l'Église, la protection de l'Impératrice, &c. par suite, la vénération de l'Autriche & de la Hongrie.

Le Costume des Suisses ci-joint est celui de la bourgeoisie & de la classe inférieure. Les personnes riches ou de haut rang, ont adopté, comme partout ailleurs, le Costume François.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Suisse.

Femme Dalmate

BnF ARS

BnF

Femme de Calamota

BiF
ARS

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LUSSIN, CALAMOTA,

ET AUTRES ISLES DE LA DALMATIE.

LUSSIN & Calamota ne ſont pas les deux plus grandes Iſles de la Dalmatie ; mais elles ſont recommendables par la bonté du ſol & du caractère des Habitans : elles méritent d'être obſervées par les Voyageurs, plus jaloux de rencontrer des Hommes eſtimables, que de découvrir des eſpèces d'animaux rares, ou de nouvelles familles de plantes.

Luſſin eſt hériſſée de collines agréables, couvertes de bons pâturages, & qui conviennent parfaitement aux troupeaux à laine qu'on y élève. Les vallons ſont abondans en toutes ſortes de grains ; la vigne & l'olivier paroiſſent ſe plaire beaucoup ſur ce ſol.

Le Port de Luſſin, ainſi que celui de Calamota, & pluſieurs autres de la Dalmatie, eſt de forme ovale. La Nature en a fait tous les frais, & a réuſſi. Il eſt peu d'abris plus ſûrs. Celui de Calamota eſt vaſte & couronné de ruines.

Le ſang eſt très-beau dans ces deux Iſles : les Habitans en ſont preſque tous marins, pêcheurs & agricoles.

Les Femmes, presqu'aussi robustes que les Hommes, sont de moitié dans tous leurs travaux.

L'industrie des Insulaires de Calamota est poussée aussi loin qu'elle peut aller. Elle a sçu rendre fertiles les roches & les cailloux ; on va chercher dans les bas-fonds, de la terre qu'on reporte sur leurs cîmes, à mesure que le temps les découvre. Les Femmes s'adonnent sur-tout à la pêche. Leur parure est négligée, mais propre. Elles ne mettent aucun ornement sur leur tête. Elles ont senti tout le prix d'une aimable simplicité. Modestes & douces, elles se peignent dans leur Costume (1) & leur maintien. Les Vestales les plus pures n'offroient point sur leur physionomie, un air plus virginal. La sérénité de leur front annonce les Mœurs les plus candides. Les Hommes sont dignes de leurs Compagnes. Ils eurent un moment d'ambition, du temps de Charles-Quint. Mais ce moment leur coûta si cher, qu'ils y ont renoncé depuis.

L'Empereur Roi portoit la Guerre aux Algeriens. Sa Flotte mouilla au Port de Calamota. La bonne mine des Insulaires plut au Monarque, qui leur fit les plus belles promesses pour les attacher à son service sur ses Vaisseaux. Ses insinuations furent des ordres. L'espoir & la crainte firent consentir les Habitans de l'Isle à monter sur la Flotte. Une tempête survint peu de jours après, & mit dans le veuvage quatre cens Femmes, que la misére & l'ennui ne tardèrent pas de conduire

(1) Voyez la Figure ci-jointe.

au tombeau. Les restes de leurs habitations désertes, attestent encore sur le rivage, cette époque désastreuse, & servent comme de frein à leurs désirs.

La langue du pays est l'Illirique ; on y professe le Catholicisme. Le Pasteur qui préside à leur culte, a pris le caractère de ses ouailles. Son ministère n'est rien moins qu'épineux & pénible. Les pères de famille ne lui laissent presque rien à faire. L'Eglise & la Maison du Curé sont ombragées par les pampres de la vigne qui en tapisse les parois extérieurs. Des troupeaux errent sans guide dans les environs, la nuit comme le jour, l'hiver comme l'été. La laine qu'ils portent en devient plus fine & plus blanche, & ne se vend que six sols la livre. Deux sols payent un agneau. L'on peut se procurer une *Milrole* (1) de vin pour cinq livres.

On vante beaucoup les vertus sociales & les avantages de la civilisation. Ces Insulaires, qui s'abouchent rarement avec les Nations polies de leur voisinage, sont officieux, d'une gaieté décente, d'un commerce sûr, d'un abord prévenant, d'une aménité touchante ; ils ont même beaucoup d'urbanité & de délicatesse ; & tout cela, sans avoir fréquenté nos Cercles, nos Assemblées, nos Spectacles. Rien de plus aimable que la Nature, quand on la conserve dans toute sa fleur. Les recherches de la coquetterie, les loix de l'étiquette & les superfluités du luxe ne fournissent pas plus de moyens de plaire que les graces naïves,

(1) La Milrole est une barrique qui contient 85 pintes.

& les Mœurs ingénues d'une Peuplade innocente.

Ces heureux Insulaires semblent se trouver à ce point désiré par le Sage, également distant des grossières habitudes du sauvage & des raffinemens politiques du citadin. L'Habitant des Forêts n'est pas encore un Homme; le Citoyen des grandes Villes n'est plus un Homme: l'Insulaire de Calamota tient le juste milieu; c'est l'Homme de la belle Nature, de la Nature qui n'est point restée à son ébauche, & qui ne touche pas déjà à sa dégradation.

Il est heureux pour cette Isle, qu'elle reste comme oubliée, même de ceux dont elle relève. On ne vient pas y faire des recrues de Soldats, comme à Lussin & dans les autres lieux circonvoisins. Ici les Hommes sont un peu plus robustes, d'une taille au-dessus de la médiocre, bien proportionnés & courageux. On ne s'y marie qu'entre trente & quarante ans; les Insulaires de Lussin sont vêtus d'une étoffe de laine, semblable à celle de l'habit des Capucins. Ils portent une veste courte, de larges hauts-de-chausse de lin, & la moustache.

Leurs Mœurs sont douces & pures. Leur Curés trouvent rarement sujet à les gourmander dans leurs Sermons. Ils ne leur récommandent que de ne point se lasser de la vie paisible & sans reproche qu'ils mènent. Ils les exhortent à ne point quitter leur rivage. Les deux Sexes ne sont point confondus dans l'Eglise pendant le Service divin. Et quand ils n'y seroient point distingués, la décence n'en régneroit pas moins au milieu

d'eux. On eſt loin du mal, quand on ne le ſoupçonne même pas.

La veille de la naiſſance de Notre-Seigneur, on obſerve dans ces Iſles, un uſage bien analogue aux goûts ſimples des Inſulaires. Chaque famille s'aſſemble autour d'une grande table. Les plus jeunes ont été pendant tout le jour, occupés à cueillir & à ramaſſer ſur les collines, quantité d'herbes aromatiques. On en fait une gerbe, qu'on place au milieu de la table, & qui ſe trouve entourée de divers mets. Au deſſert, on boit dans une large coupe, en l'honneur de Noël, & l'on tire des fuſées à chaque coup. On finit par mettre le feu à la gerbe au bruit de la mouſqueterie.

On remarquera que la nappe reſte miſe pendant toute l'octave de la Fête, & couverte de ce qu'on a de plus exquis. Le célèbre Vin de *Bratcka* (1) n'y eſt pas épargné; il s'en fait de fréquentes libations.

Les Chrétiens du Rit Grec remettent cette cérémonie religieuſe à l'Epiphanie.

(1) Vin fait avec des Raiſins égrappés & cuits au Soleil pendant un mois.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur Luſſin, Calamota, & autres Iſles de la Dalmatie.

Desrais del. *Mixelle sculp.*

Femme Corfiote.

BnF ARS

Desrais del.

Mixelle sculp.

homme Corfiote.

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES INSULAIRES
DE CORFOU.

LES jardins d'Alcinoüs, qu'Homere s'eſt plu à décrire, faiſoient le principal ornement de Corfou, alors appellée Corcyre ou Phéacie. Les Chants de l'Odyſſée, conſacrés à peindre les mœurs des Phéaciens, atteſtent l'antiquité de leur Iſle, qui joua preſque toujours un rôle important dans la mer Ionienne. Les premiers hommes qui l'habitèrent furent, dit-on, des géans. Nous remarquerons à ce ſujet que l'Hiſtoire reſſemble à un verre d'optique; les objets qu'elle fait paſſer ſous nos yeux grandiſſent à meſure qu'ils s'éloignent, & finiſſent par devenir un brouillard où tout ſe confond. Corinthe mettoit Corcyre au nombre de ſes Colonies. Du temps que la Perſe armoit contre les Grecs, cette Iſle étoit une République capable d'entretenir une bonne flotte. Elle prit parti dans la guerre du Péloponèſe. Les Romains trouvèrent en elle une fidelle alliée, lors de la conquête de Carthage. La Capitale de toute l'Iſle ſe vante d'avoir eu Enée pour Fondateur. Dans les premiers ſiècles de l'hiſtoire moderne, Corfou, à peine connue, n'en étoit que plus heureuſe. Mais en 1081

elle ne put échapper aux armes de Guiscard, & subit le joug des Rois de Naples: elle ne se rendit libre dans la suite que pour passer sous l'obéissance de la République de Venise, qui la délivra des prétentions du Prince de Tarente, moyennant une assez forte somme. Le traité fut passé en 1327, ou, selon d'autres, en 1386. Venise n'en fut véritablement propriétaire qu'en 1401; & il lui en coûta 30000 ducats qu'exigea d'elle Ladislas, Roi de Naples. Dans la suite, elle n'épargna rien non plus pour rendre formidable une place si importante par sa position à l'entrée du golfe Adriatique; elle fut obligée, en 1537, de pourvoir seule à la défense de cette Isle, assiégée par le trop fameux Barberousse, à la tête de vingt-cinq mille Turcs. Les Africains y ont fait aussi quelques ravages. Le château S. Ange fut élevé sur le promontoire *Palacrum*, par l'Empereur Michel Comnène. Les contours de cette Isle lui donnent la configuration d'une faulx; il n'en fallut pas davantage aux Anciens pour se livrer à leur imagination; ils dirent en conséquence que Corfou renfermoit la faulx de Saturne, ou celle de Cérès; sans doute pour indiquer à la fois, sous un seul & même emblême, la haute antiquité & la grande fécondité du sol. Et en effet, ce point est l'un des plus fertiles de la terre, & dut être un des premiers habités par les hommes. Cassiope, jadis la Capitale, a cédé cet honneur à la ville de Corfou, sise à-peu-près au milieu du territoire. Elle est commerçante, & la navigation y est en grande considération. Mais les Corfiotes se livrent à la piraterie par goût. Leur paresse ne

tient pas contre l'attrait qu'ils attachent à la profession de corsaire. Quelquefois ils ne se permettent ce genre de vie que par esprit de vengeance ou de révolte. Ils n'ont pas encore oublié qu'ils étoient Républicains, & qu'Athènes & Rome traitoient avec Corfou d'égale à égale. Aussi ne peuvent-ils être contenus que par la présence d'un corps de troupes considérable & bien discipliné, qu'ils sont obligés de souffrir toute l'année en garnison dans leur ville. Ils s'acquittent avec d'autant plus de scrupule des devoirs extérieurs de la religion, qu'ils se croient quittes par-là d'y conformer leurs mœurs privées. Ils n'ont point dégénéré de leurs ancêtres en ce qui regarde les plaisirs de la table; & on pourroit encore aujourd'hui se servir de leur nom, comme autrefois, pour désigner un grand mangeur, un bon convive. Les gens de la campagne sur-tout se résolvent volontiers pendant plusieurs mois au sacrifice de leur bien-être, pour satisfaire leur appétit gourmand pendant quelques jours. La bonne chère est le principal amusement des noces; on prolonge la fête nuptiale le plus qu'on peut; & pour y faire honneur, on consent à se gêner tout le reste de sa vie. C'est pendant cette solemnité qu'on prodigue les coups de fusil; & le son du tambour y rallie les convives & les anime. Quant à la parure, c'est une passion à Corfou; il règne à ce sujet entre les différens villages de chaque district, une émulation tout-à-fait ruineuse. La coquetterie est sœur de la galanterie; & la liberté dont les femmes Corfiotes jouissent à

cet égard, ne leur laiſſe rien à deſirer. Les mœurs Vénitiennes donnent le ton dans l'Iſle. Le cœur du ſexe le plus foible n'y tient pas contre les attaques des ſoldats de S. Marc. Un nouvel Ulyſſe ne rencontreroit pas ſur le rivage de Corfou une ſeconde Naſicaa. Depuis long-temps les filles diſtinguées de Corfou n'imitent plus la fille d'Areté (1). A l'exemple de cette Princeſſe aimable & pudique, on ne les voit plus préférer les plus vils (2) détails domeſtiques aux ſoins recherchés de la toilette. Cependant Naſicaa avoit moins beſoin qu'elles de laver ſa robe & ſa ceinture de vierge qu'elle conſerva toujours intacte. L'Iſle offre encore des jardins comparables ſans doute à ceux d'Alcinoüs; la terre mieux cultivée y produit peut-être de plus belles fleurs & de meilleurs fruits. Mais depuis long-temps les principaux de l'Iſle de Corfou exercent plus l'hoſpitalité avec cette ſimplicité touchante du Roi de Corcyre.

A Corfou, il eſt un uſage moderne qu'on rencontre chez quelques Sauvages, mais qu'on ne trouve pas chez les anciens. Un mari croiroit déroger, s'il permettoit à ſa moitié de s'aſſeoir à ſa table. S'il y admet un étran-

(1) Areté, femme d'Alcinoüs, & mère de Naſicaa.

(2) Voyez les VI Chant & ſuivans de l'Odyſſée. Naſicaa (le plus beau caractère qu'Homère ait tracé, après celui de Pénélope), faiſoit elle-même la leſſive avec ſes femmes. Cette épiſode du ſéjour d'Ulyſſe chez Alcinoüs, eſt peut-être comparable pour l'innocence des mœurs au livre touchant de Booz & Ruth, dans la Bible.

ger, il accorde à son épouse l'honneur de le servir. Les femmes Corfiotes sont malheureuses aux champs; il faut qu'elles travaillent à la terre comme les hommes : si du moins elles n'en étoient pas méprisées ! Au reste, les habitantes des Villes vengent bien leur sexe outragé à la campagne.

Le costume d'un Corfiote est leste & léger. Il consiste en un gillet qui se met sur la chemise. Une ceinture est au bas. Pardessus, une veste courte à longues manches qui tombent au poignet; au bras, elles ont des revers en pointes: des culottes à la françoise, c'est-à-dire en poires. La garniture de la culotte d'une couleur différente de l'étoffe : des bas à coins & des souliers élégans & fins, comme les nôtres. Au haut de la cuisse, est suspendue pardevant une espèce de grand couteau, ou dague. Le Corfiote qui aime à fumer du tabac, fait usage de longues pipes. Il porte des manchettes & des cravattes. Il se coëffe ordinairement d'un bonnet qui a quelque ressemblance avec un turban qu'on auroit roulé en forme de pyramide. Dans l'un des plis du bonnet, il attache la natte de ses cheveux, dont il laisse pendre l'extrêmité.

L'habillement des femmes a une sorte d'élégance. La coëffure en est toute particulière. Qu'on imagine une espèce de coëffe blanche assujettie sur le front comme un bandeau, & dont les bouts se rabattent derrière la tête sur le col : elle ne laisse presque point voir la chevelure. Une aigrette est fichée sur le côté. La

chemiſe a un tour de gorge qu'on laiſſe voir pardeſſus le corſet ou juſte lacé pardevant. Les manches ont des revers comme celles des hommes. Elles portent ordinairement un tablier, plus court & plus étroit que le jupon. L'inſpection de la figure ſuppléera à notre deſcription.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Inſulaires de Corfou.

Cephaloniene

ARS

Cephalonien

BnF ARS

NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE DE CEPHALONIE.

CEPHALONIE est la principale des Isles de la Mer Ionienne. Des Grecs qui lui donnèrent son nom, elle passa aux Romains. Vénise la reçut en don au commencement du treiziéme siécle; & vers la fin du quinzième, la reprit sur les Turcs, après un siége assez opiniâtre. On l'appelloit *Tetrapolis*, non pas à cause de sa forme qui est triangulaire, mais parce qu'autrefois elle étoit assez florissante pour entretenir quatre Villes dans son sein. Aujourd'hui divisée en sept quartiers, elle n'offre plus que des Villages; mais ils sont bien fournis des choses nécessaires à l'existence. Sa température est si douce, le territoire est si bon, qu'on y cueille des roses même en hiver, qu'on y récolte des fruits dès le mois d'Avril jusqu'en Novembre.

L'influence du climat sur les Hommes, n'est pas bien prouvée à Cephalonie. Le caractère des Insulaires contraste parfaitement avec l'aspect du sol qui les nourrit. Les Cephaloniens ont l'air sauvage; ils sont presque tous armés d'un fusil; ils portent à la ceinture un poignard & une paire de pistolets. Une cape grossière de laine blanche ou brune, compose leur Costume. Leurs

larges hauts-de-chausses prennent depuis l'estomach jusqu'aux pieds, & sont de toile de lin ; ils portent la barbe ou la moustache.

Les Femmes marchent tête nue, leurs cheveux flottans sur les épaules, ou tressés en rond sur leurs têtes ; elles ont un air guerrier, & portent des coutelas à leur ceinture ; leurs mains exercées, dès l'enfance, au travail, ne dédaignent pas les plus rudes fonctions : on les voit ramer seules dans des barques, comme les Hommes.

La vue des deux sexes journellement sous les armes, indique assez que Cephalonie n'est pas le séjour de la paix & de la concorde domestique. Et en effet, les Habitans sont pour ainsi dire, querelleurs-nés. Envieux les uns des autres, le Proveditеur Vénitien qui les gouverne, est souvent obligé de leur en imposer par la manœuvre des troupes que la République entretient, pour maintenir le bon ordre dans l'Isle. Il est triste que le plus sordide intérêt soit le seul motif de ces mouvemens intestins. Mais l'amour du gain & l'esprit mercantile les rendent courageux jusqu'à la férocité.

L'huile, le vin & les raisins de Corinthe sont les principaux objets de leur Commerce. Ils ont beaucoup de bled & de beaux fruits. Eh ! comment, pouvant vivre indépendans des autres Nations, sans avoir rien à démêler avec elles, sur une terre qui suffit à leurs besoins ; comment les Cephaloniens n'ont-ils pas encore trouvé le secret d'être heureux & bons ? Que pouvoit faire la

Nature de plus pour leur bonheur ? Hélas ! cette réflexion eſt appliquable à preſque toutes les contrées de la Terre.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur l'Iſle de Cephalonie.

Desrais del. *Mixelle sculp.*

Femme Zantiote.

BnF ARS

Desrais del. Mixelle sculp.

Homme Zantiote.

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE DE ZANTE.

CETTE Isle de la Grèce, dans la mer d'Ionie, d'une étendue très-bornée, mais dont l'histoire remonte à la plus haute antiquité, eut pour premiers habitans une colonie d'Achéens, & pour maîtres Ulysse & un fils (1) du Fondateur de Troye, qui lui donna son nom. Du temps de Pline, elle jouissoit de sa liberté. Elle fut, dit-on, appellée pendant quelque temps Jérusalem, pour se conformer à une vision de Robert Guiscard. Ce Duc de la Pouille, digne contemporain & compatriote de Guillaume-le-Conquérant, qui, à son exemple, de Gentilhomme Normand se rendit Souverain, étoit pieux, ou du moins faisoit servir la religion à sa politique. Méditant de nouvelles victoires en Orient, il feignit un pélerinage à la Terre-sainte. Mais une fièvre violente l'arrêta à Zante. Dans son délire, le Ciel lui révéla qu'il devoit mourir dans la Cité-sainte, célèbre à jamais par la mort du Fils de Dieu. Ceux qui assistoient ce Prince à ses derniers momens, voulurent lui

(1) Zacynthus avoit pour père Dardanus. Selon d'autres, Zante doit son nom à la fleur d'hyacinthe, originaire, dit-on, de cette Isle.

épargner un chagrin de plus, en lui apprenant qu'en effet la Ville (1) où il expiroit étoit précisément Jérusalem. Les Souverains ont donc des flatteurs jusques sur le bord de leur tombe. Il en est même qui en ont eu au-delà. C'est aussi à Zante que Vesale, Médecin de l'Empereur Charles-Quint & de Philippe II. Roi d'Espagne, Anatomiste, qui fit plus d'honneur & rendit plus de service à l'espèce humaine que Robert Guiscard, échoua misérablement, & succomba le 15 Octobre 1564, après avoir lutté pendant quarante jours dans son vaisseau contre la tempête & la mort. Il revenoit de la Terre-sainte, & s'en alloit à Venise pour succéder au célèbre Fallope.

En 1350 Robert, Prince de Tarente, fit plusieurs acquisitions considérables, du nombre desquelles étoit Zante.

Les Turcs, sous la conduite d'Uluzzali, Bacha, descendirent dans cette Isle en 1571, & y signalèrent leur séjour par d'affreux ravages.

Les Insulaires, en se soumettant à la République de Venose, ont perdu leur liberté. Mais ils s'en croient suffi-

(1) D'autres veulent que Robert Guiscard mourut à Casopoli, Promontoire de l'Isle de Corfou, en allant rejoindre son fils Bohemond à Céphalonie qu'il assiégeoit. Il termina sa trop brillante carrière en 1084, âgé de 80 ans. Son corps fut inhumé à Venose, Ville du Royaume de Naples, & lieu de la sépulture des Princes Normands.

Les Historiens varient beaucoup sur l'époque & sur les circonstances de la mort de Guiscard.

ſamment dédommagés par la tranquillité dont ils jouiſſent. Sous le deſpotiſme des Turcs, ils n'auroient pu conſerver le libre exercice de la Religion grecque, à laquelle ils ſont fort attachés encore aujourd'hui. Cependant ils ont adopté beaucoup de choſes de l'Egliſe latine. Ne ſeroit-il pas temps que les hommes qui n'ont qu'un Soleil pour les éclairer, n'euſſent auſſi qu'un ſeu flambeau de la foi? Il n'y a pas deux morales; pourquoi exiſte-t-il plus d'une Religion?

Il y a à Zante pluſieurs Couvens catholiques & pluſieurs Maiſons de Caloyers. Mais les enfans de S. Dominique & ceux de S. Baſile ſe portent une haine ſecrète qui éclateroit à la première occaſion & au grand ſcandale des gens du monde, s'ils n'étoient retenus par la préſence impoſante du Provéditeur Vénitien. Le mot de Frères qu'ils ont toujours à la bouche, n'auroit-il aucun ſens pour leur cœur? Scrupuleux obſervateurs de quatre (1) Carêmes, croient-ils donc que le jeûne diſpenſe de la charité? Les Caloyeres, dont il y a auſſi quelques Egliſes dans l'Iſle, ſont des Religieuſes qui

(1) La Règle de S. Baſile offre un article bien plus raiſonnable, & qui devroit être obſervé par d'autres encore que par les Caloyers : il enjoint à ces Religieux de ne porter à leur bouche qu'un pain humecté de la ſueur de leur front; le droit de manger n'eſt accordé qu'au travail des mains. C'eſt peut-être à ce beau réglement que les Moines grecs doivent le maintien de leur diſcipline, qui n'a pas encore eu beſoin de réforme, & la conſidération publique dont ils jouiſſent encore aujourd'hui, ſur-tout à Zante.

n'en portent que l'habit; elles franchiſſent la grille ſous le plus léger prétexte. Sous le plus léger prétexte auſſi, on a droit de les viſiter; & jadis il n'étoit pas rare de voir à la porte de leur cellule des Turcs qui leur achetoient différens petits ouvrages travaillés à l'aiguille.

Les Zantiotes ſouffrent parmi eux pour l'avantage du commerce, un aſſez bon nombre de Juifs, & leur permettent même d'avoir des Synagogues. Pourquoi ne point faire par eſprit de bienveillance ce qu'on fait par intérêt? Hélas! les uſages louables qui ont lieu parmi les hommes, ont preſque tous un motif qui ne l'eſt pas. Le Père Coronelli a obſervé que de ſon temps il y avoit à Zante beaucoup d'incrédules & d'athées. Mais l'Auteur de cette remarque étoit de l'Ordre des *Minimes*, & en devint le Général.

Jadis, à Zante, l'entrée des Egliſes grecques étoit interdite aux femmes & aux hommes ſuſpectés de quelques vices. Mais depuis quelque temps on s'eſt beaucoup relâché de cette rigueur, dans la crainte de réaliſer trop ſouvent ce paſſage ſi connu de Saint-Jean: *Vox clamantis in deſerto.*

Les Zantiotes ne vivent pas bien unis entr'eux, & ſont amis des procès. Les habitans de la Ville ne ſympathiſent pas avec les gens de la campagne; & chaque jour voit éclorre plus de querelles qu'il n'en voit terminer. Ces mœurs ont donné beaucoup d'importance à la profeſſion d'Avocat, qui y eſt exercée avec diſtinction par le plus grand nombre. On retrouve par fois dans leurs plaidoyers quelques traces

de l'éloquence de Cicéron, dont on prétend posséder la tombe près de la Ville de Zante. Il paroît que le Zantiote auroit plus de succès dans les lettres ou le commerce, que dans le métier de la guerre. Cependant les fréquens tremblemens de terre l'a tellement aguerri, qu'il y est comme accoutumé. On reproche à ce Peuple un caractère aussi remuant que le sol qu'il habite. L'Evêque de Zante a eu jadis beaucoup de peine à contenir ses diocésains; & il n'avoit pas trop de ses six mille ducats de revenu, pour donner du poids à ses paroles de paix, en y ajoutant la ressource des armes.

La Nature avoit fait assez en faveur des Zantiotes, pour les porter à vivre en bonne intelligence entr'eux. Le terrein de leur Isle, inégal, mais fécond presque par-tout, répond toujours à terme à tous leurs vœux. Ils n'ont pas besoin de se disputer le nécessaire, puisqu'il leur reste encore du superflu. Mais telle est apparemment la Nature de l'homme. Dans la misère ou dans l'abondance, également mécontent de ce qu'il est, quand il n'a pas au-dedans de lui des sujets de peine, il en cherche au-dehors; & il a plutôt trouvé des prétextes pour faire le mal, que des motifs pour faire le bien.

C'est sur-tout depuis le riche commerce de ses raisins de Corinthe, que Zante mérite d'être nommée l'*Isle d'or*, comme l'ont désigné quelques Géographes anciens. On y trafique aussi d'excellens vins Grecs. Nous y avons un Consul (1).

(1) Le Consul actuel est M. *Grasset de S. Sauveur*, le père. Honoré de la considération & de la confiance du Ministère

La pièce principale du costume des femmes & des filles de Zante, est un masque noir dont elles se couvrent le visage presqu'en tout temps. L'étranger, qui n'est pas encore au fait de cet usage singulier, regarde ce masque comme un rempart de la Beauté : mais c'est précisément cet extérieur si peu galant, qui favorise la galanterie. Munies de leur masque, il est permis aux femmes Zantiotes de sortir de chez elles & d'aller partout où bon leur semble, sans en rendre compte à leurs maris ou à leurs parens. Ce masque leur sert comme de passe-port. A l'abri sous cette égide, elles s'exposent en public avec une assurance qu'on trouveroit peut-être suspecte ailleurs. C'est à l'âge de dix ans que les filles prennent le masque pour ne plus le quitter. Les femmes & les filles de la campagne, qui partagent avec les hommes les plus rudes travaux du labourage, remplacent le masque par une pièce de toile dont elles s'enveloppent la tête, de manière à n'être point vues. Seroient-ce les hommes qui, par une politique mal-entendue, ont

de France, & digne représentant de sa Nation, nous saisissons cette occasion de lui rendre un témoignage public de notre reconnoissance. Les deux desseins du costume de cet article ont été envoyés par lui, ainsi que plusieurs autres, accompagnés de quelques Notes manuscrites, que le Rédacteur a fondues dans son texte. Nous nous ferons un devoir de citer ainsi le nom des personnes qui voudront bien concourir à la perfection & s'intéresser au succès de cet Ouvrage, en nous communiquant des Notices ou des Croquis. Nous garderons le silence, toutes les fois qu'on l'exigera.

ordonné le masque aux femmes? L'expérience, au reste, a trompé leur attente. Probablement on doit se permettre tout, toutes les fois qu'on a la ressource de l'incognito. Outre cela, un masque noir est d'autant plus commode, qu'il dispense de rougir.

La pluplart des femmes Zantiotes emploient à leur toilette du fard rouge & blanc; elles s'en peignent le visage, la gorge & les bras, & souvent le luxe est poussé plus loin encore. Leur habillement consiste en un corset, un juste avec le juppon, ordinairement de la même étoffe & de la même couleur. Le bas de la juppe est communément aussi orné d'un double cercle de frange ou autres agrémens. Ce juste a des manches qui tombent jusqu'au poignet. Elles passent une espèce de mantille qui a une capotte pardessus laquelle elles se coëffent d'un chapeau d'homme à trois cornes; le dedans des bords est garni de fleurs artificielles. Leurs chaussures ne diffèrent des hommes qu'en ce qu'elles sont plus petites & plus délicatement travaillées.

Un Zantiot se couvre la tête d'un bonnet rouge, dont la pointe retombe sur l'oreille. Le reste de son costume consiste en une cravatte, un gillet & au bas une ceinture; pardessus, une veste ouverte bordée de poils, & dont le bout des manches a un revers qui se termine en pointe; il porte aussi une espèce de manteau doublé & garni de poches, de grandes culottes à la hollandoise, &c.

Fin de la Notice historique sur l'Isle de Zante.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE
DE MILO.

LA prétention que les femmes de l'Argentiere mettent à se grossir les jambes à l'envi les unes des autres, n'est pas dans la Nature, & doit avoir pour motif quelques infirmités à cacher. Du moins c'est le cas où se trouvent malheureusement leurs voisins, les habitans de Milo, qui observent le même costume. Cette Isle joua un rôle dans l'antiquité sous le nom de Melos. Les Phéniciens la peuplèrent les premiers, en y envoyant une Colonie. Son port servit long-temps aux Grecs dans leurs guerres & pour leur commerce. Aujourd'hui tout est changé : & cette funeste révolution, on ne peut cette fois la mettre tout-à-fait sur le compte d'une politique destructrice. Un Volcan qui s'est déclaré tout-à-coup, a vicié le climat & le sol au point que les Insulaires, réduits à 200 personnes, traînent une existence

languiſſante, & s'éteignent de jour en jour. Jaunes & bouffis, ils ont un ventre énorme, & leurs jambes horriblement enflées peuvent à peine les ſoutenir. Ils reſpirent continuellement des miaſmes putrides que la terre exhale, crevaſſée de toutes parts, depuis la ſecouſſe qu'elle a reſſentie lors de l'exploſion ſubite d'un foyer ardent qui ſe déclara au milieu de la mer près de Santorin. Tout porte l'empreinte d'une deſtruction phyſique; tout y eſt dans une fermentation active, peu compatible avec un air ſalubre : & il ſemble que l'Iſle n'attende que le moment de l'entière diſparution du reſte de ſes habitans, pour s'engloutir & rentrer ſous les eaux, d'où peut-être on l'a vue jadis ſortir. Preſque tout le globe eſt menacé d'une cataſtrophe pareille; & nous jouons ſur ſa ſurface, comme des enfans. C'eſt peut-être ce que nous pouvons faire de mieux, dans l'attente de ce grand événement plus ou moins éloigné, mais inévitable à quelqu'époque qu'il arrive.

Depuis long-temps Milo recele dans ſon ſein le germe de ſa deſtruction; car dès le ſiècle où floriſſoit Hippocrate, les Médecins ſes contemporains ordonnoient à leurs malades les eaux chaudes de Melos : la tradition qui nous en a tranſmis l'efficacité plus ou moins conſtatée, exiſte encore, & y amène journellement la plupart des Inſulaires voiſins.

Il eſt venu juſqu'à nous une Médaille repréſentant

d'un côté une Pallas couverte de la tête aux pieds, par son égide, symbole de la Ville d'Athènes, qui enleva Melos à Lacédémone. L'autre face offre la configuration d'une espèce de melon; Melos dut peut-être en effet son nom à ce fruit, que le sol produisoit en abondance & de la meilleure qualité.

Une autre production ne fit pas honneur à Melos dans l'esprit de certaines gens. Diagoras, l'Athée, y naquit, au sein de l'esclavage. Il eut pour père un nommé Teleclide. Démocrite le racheta de la servitude au prix de dix mille drachmes (environ 5000 liv. de notre monnoie.) Le Philosophe d'Abdere avoit remarqué en lui beaucoup de dispositions à l'étude. Diagoras devint un Sage bel-esprit; car il s'adonna à la Poësie lyrique. On lui vola une Ode; & le Plagiaire, loin d'être puni, fut couronné. Il n'en fallut pas davantage à l'Elève du Sectateur des Atomes pour nier tout haut une Providence; laquelle, selon lui, devoit se manifester dans les plus petites choses, comme dans les grandes. L'Aréopage qui l'avoit poussé à cette extrémité par un déni de justice, mit sa tête à prix, & proposa un Talent à qui la lui apporteroit : sa liberté en avoit coûté près de deux à Démocrite. Diagoras eut le temps de fuir, & on ne sait où il termina ses jours. Il avoit mal profité des leçons de son Maître. Démocrite ne prenoit point ainsi les choses au grave; prudemment

il avoit embrassé le parti de rire de tout; & par ce moyen il sut esquiver la persécution, faisant servir la folie de passe-port à la sagesse.

Fin de la Notice historique sur l'Isle de Milo.

femme de l'Isle de Siphanto.

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE
DE SIPHANTO.

Les mœurs d'un Peuple se conservent plus ou moins long-temps, selon la topographie du pays qu'il habite. La Nation de l'Europe qui a le moins perdu de son caractère primordial, c'est la Suisse : graces aux montagnes qui l'isolent au milieu de ses voisins dégénérés, l'heureuse Helvétie est encore aujourd'hui, à quelques exceptions près, ce qu'elle étoit lors de la conquête des Gaules par César. Les Insulaires de Siphanto rappellent aussi sous des traits plus ressemblans encore, la physionomie des anciens Grecs, leurs premiers ancêtres : & ils en sont redevables à l'abord difficile de leur sol, tellement gardé par les eaux de la mer, qu'on ne peut en approcher la plus petite flotte. L'Isle n'est accessible qu'aux étrangers peu nombreux qui tentent d'y relâcher avec des intentions paisibles.

La Nature semble même les aimer comme des enfans

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

de prédilection ; elle les comble de ses dons ; tranquilles pour le dehors, si elle a permis que l'intérieur de leur patrie éprouvât quelques catastrophes physiques, elle n'a voulu que les corriger en mère tendre. Et en effet, depuis l'inondation que la Fable raconte être arrivée à Siphnos, & que l'Histoire Naturelle confirme, les Syphantes se sont beaucoup amendés, & n'ont gardé de leurs prédécesseurs que les coutumes innocentes & louables. Jadis les Syphniens étoient avares, & avoient tous les vices d'un Peuple riche en mines d'or & d'argent. On les montroit au doigt pour la licence de leur conduite ; & leur nom étoit une injure grave. Comme tous les gens nés dans l'opulence, les besoins d'autrui les touchoient peu ; & ils ne venoient jamais au secours de leurs voisins manquant de finances, & incapables par conséquent de soutenir la guerre & de se défendre. Cet égoïsme inhumain indigna les Samiens, qui résolurent de prendre à main armée ce qu'ils avoient inutilement demandé à emprunter ; ensorte qu'au lieu de prêter dix Talens, les Syphniens furent contraints d'en donner cent. Les Siphantes sont devenus meilleurs & plus heureux, depuis qu'ils ont, pour ainsi dire, fermé leurs mines pour s'attacher à des trésors plus réels. Leur sol est l'un des points de la terre les plus abondans en productions de toute espèce & de première qualité. Ceux qui le cultivent devroient s'en contenter, & ne point aller demander hors de chez eux le superflu dont ils peuvent si bien se passer, pourvus, comme ils le sont,

d'un néceſſaire qui ne leur laiſſe rien à deſirer. Soumis à une taxe trop ſouvent arbitraire que leur impoſe le Croiſſant, & libres d'ailleurs, ils ont l'avantage inappréciable de vivre ſelon leur génie, & ils en profitent. Le Voyageur pénétré de reſpect pour tout ce qui porte le cachet antique, n'eſt pas peu ſatisfait en abordant à Siphanto, d'y voir réaliſé en partie ce que l'Hiſtoire lui a tranſmis ſur les habitans de la Grèce, & ce qu'il étoit tenté de mettre au rang des fables, quand il s'aviſoit de le confronter avec le tableau de nos Gouvernemens actuels. Encore à préſent, à Siphante, le Peuple ſe rend tous les jours à la place publique; attentif aux événemens qui ſe paſſent autour de lui, il balance les intérêts reſpectifs de chaque état. Le dernier des Citoyens eſt initié aux myſtères de la politique, & ſe regarde comme partie intéreſſée, dans le ſyſtême général des choſes. L'étranger qui les viſite eſt auſſi-tôt interrogé par eux. Une curioſité indiſcrète & vaine ſur le perſonnel du Voyageur, ne fait pas le ſujet de leurs demandes; ils reſpectent trop les droits de l'homme & les devoirs de l'hoſpitalité. Mais leurs queſtions ne tariſſent pas ſur les nouvelles importantes, ſur les révolutions qui modifient les différentes maſſes d'hommes jettés ſur le globe. Les jeunes gens ne ſe permettent aucunes réflexions, qu'après avoir médité celles des vieillards. Une mode récente dans les ajuſtemens, l'Empyrique ou l'Acteur nouveau, ou le Virtuoſe du jour, ne les occupent point & ne leur feroient pas prendre le change, ſi

quelqu'ambitieux s'élevoit au milieu d'eux pour aggraver le poids de leurs chaînes.

Leur premier desir satisfait, ils sont tout-entiers à l'étranger qui les visite. Ils l'accueillent, & le fêtent à l'envi. Ils se disputent l'honneur de le recevoir dans leurs foyers paisibles. Pour peu qu'il montre de goût pour les monumens, ils s'empressent de les lui indiquer & de lui servir de guide. Ils ont conservé peu de vestiges de leur ancien éclat. On rencontre encore quelques tombeaux qu'ils laissent dégrader par le temps: ces objets touchans leur rappelleroient trop vivement ce qu'ils furent, & leur feroient sentir d'une manière trop cruelle ce qu'ils sont. On cherche en vain aussi les restes d'un Temple que leurs pères avoient consacré au Dieu Pan, divinité des Bergers innocens & des Philosophes matérialistes; les premiers ne savoient trop marquer leur reconnoissance au gardien de leurs troupeaux; les seconds, par condescendance pour les usages reçus, croyoient pouvoir fléchir le genou, sans rougir, devant une statue, l'emblême de la Nature déifiée, digne en effet des hommages & sur-tout des études du Sage.

Les mœurs des habitans de Siphanto ne sont point décriées comme l'étoient celles des Insulaires de Siphnos. Les femmes mettent plus de pudeur dans leur costume; les Dames même, quand elles sont à la campagne, pour n'être pas connues, se couvrent le visage avec des bandes de linges qu'elles roulent si adroitement, qu'on ne voit

que

que leur bouche, leur nez & le blanc de leurs yeux. Certainement ce masque ne leur donne pas un air coquet; elles ressemblent plutôt à des momies ambulantes. Aussi sont-elles plus soigneuses d'éviter les étrangers que celles de Milo & de l'Argentiere n'ont d'empressement à les accueillir.

L'habillement des femmes de Siphanto (dit un Voyageur moderne que nous nous faisons un devoir de consulter, & de qui nous voudrions toujours pouvoir emprunter la plume élégante & facile) est moins désagréable que celui des femmes de l'Argentiere & de Milo. Il se rapproche même un peu du véritable habit grec. Les cheveux sont ordinairement nattés avec des bandes de laine, & forment des rouleaux qui se relèvent sur la tête. Les Siphantines sont en général grandes, jolies & d'une taille légère.

Les hamacs sont fort en usage pour les enfans à Siphanto, ainsi que dans plusieurs Isles de l'Archipel. Mais les lits ne sont nulle part aussi élevés, aussi vastes & aussi incommodes.

Fin de la Notice historique sur Siphanto.

femme des Isles d'Argentiere et de Milo.

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE
DE
L'ARGENTIERE.

..... Cretosaque rura Cimoli.

OVIDIUS. Metam. 7.

L'ISLE de l'Argentiere, ainsi nommée par les modernes à cause des mines (1) qu'elle renferme dans ses entrailles, étoit connue chez les anciens sous le nom de Cimolis, & célèbre parmi eux pour une espèce de craie

(1) En France, au Pays du Vivarais, la petite Ville d'Argentiere porte le même nom, par la même raison. Voyez son Histoire Naturelle, écrite avec intérêt par l'Abbé Giraud-Soulavie. 1784. 8°. Fig.

blanche qui, du temps de Pline, (comme encore aujourd'hui) servoit aux habitans à blanchir leur linge & leurs étoffes. On supposoit aussi à cet argile quelques vertus médicinales que le temps n'a pas confirmées.

Le site & le sol de l'Argentiere sont des plus tristes & des plus ingrats : & la domination Musulmane est loin d'en dédommager les Insulaires. La terre & les habitans offrent le spectacle le plus misérable. Cependant si l'œil n'y est récréé par la vue d'aucunes fleurs, on y rencontre parfois quelques jolies femmes. C'est sans doute ce qui motivoit jadis le choix que les Corsaires de l'Archipel faisoient de cette Isle pour leur quartier d'hyver. Ils y rançonnoient les hommes, & consacroient le prix de leurs brigandages à l'entretien des plus belles filles de l'Isle, qu'ils épousoient même pour le temps de leur séjour. Ce mariage dans les formes étoit du moins un hommage qu'ils rendoient à la vertu de leurs compagnes, & concilioient avec leurs plaisirs les devoirs de Chrétiens dont ils affichoient le titre.

Il est avec le Ciel des accommodemens,

MOLIERE, Tartuffe.

Ensorte que mariée de nouveau tous les hyvers, & veuve à chaque printemps, une femme de l'Argentiere avoit trouvé le moyen assez commode de changer d'état selon la saison & en toute sûreté de conscience. On dit que l'amour n'a jamais été si bien d'accord avec

ſon frère, que pendant cet arrangement tout-à-fait de ſon goût; & on ajoute que plus d'une jeune Inſulaire regrette tout bas cet uſage antique. Seroit-ce parce qu'il n'a plus lieu, que la population de l'Iſle ſe monte à peine à deux cents individus?

L'habillement des femmes de l'Argentiere peut à peine ſe concevoir par l'excès de ſon ridicule (dit un Voyageur très-moderne & Juge compétent en fait de goût). C'eſt une maſſe énorme de linge toujours fort ſale; leur jupon, qui n'eſt qu'une chemiſe très-courte & bordée de rouge, laiſſe voir toutes leurs jambes, dont l'extrême groſſeur fait à leurs yeux la plus grande beauté. Celles à qui la Nature a refuſé cet agrément, tâchent d'y ſuppléer par trois ou quatre paires de bas bien épais; & comme il faut qu'une jambe ſoit également groſſe dans toute ſa longueur, pour qu'il ne manque rien à ſa perfection, elles pouſſent la coquetterie juſqu'à mettre des demi-bas ou brodequins de velours piqués, ſouvent brodés & garnis de petits boutons d'argent.

Comment veut-on que les hommes s'accordent ſur leurs intérêts les plus chers, puiſque les femmes mêmes ont des idées ſi bizarres & ſi diſparates en fait de modes & de parure. Une Dame de Pékin & une femme de l'Argentiere riroient ſans doute au nez l'une de l'autre, ſi elles ſe rencontroient, & ſe ſurprenoient s'anatomiſant de la tête aux pieds. Cependant il ne ſeroit peut-être pas tout-à-fait déraiſonnable de dire qu'un

ſeul Code ſera reçu de tous les hommes, du moment qu'un Coſtume unique ſera adopté par toutes les femmes: car tant que le Beau eſt conventionnel, le Vrai doit être arbitraire.

Fin de la Notice hiſtorique ſur l'Argentiere.

Fille de l'Isle de Santorin.

BnF ARS

Fille de l'Isle de Santorin.

femme de l'Isle de Santorin.

BnF ARS

75

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE
DE THERA,
OU
SANTORIN.

CES deux noms que porte la même Isle pourroient servir à désigner les deux époques de son Histoire, & la révolution physique qui l'a rendue si dissemblable à elle-même. *Santorin* n'est plus cette *Thera* que Lacédémone envoit & enleva à la Phénicie ; & Sainte Irene, sa Patrone, ne lui a pas rendu le surnom de *Callisthe* (très-belle), qu'on lui donnoit du temps que Minerve étoit sa principale Divinité.

Si cette Isle n'est pas le produit d'un volcan, elle en est du moins le foyer. Depuis des milliers d'ans peut-être, couvé dans le fond de ses entrailles, il ne permit à la terre qui le receloit d'être fertile & riante, que jusqu'au moment de son explosion qui eut lieu à plu-

ſieurs repriſes, & qui y changea totalement la face des choſes. Avant cette terrible cataſtrophe, ſon port avoit un fonds, & offroit un aſyle ſûr au commerce maritime. Le ſol favoriſoit tellement la population, que les Inſulaires, dès la treizième génération, depuis l'arrivée de Theras leur ſecond Fondateur (1), furent en état de fonder à leur tour la Colonie de Cyrêne en Lybie. La Capitale, qui avoit le nom de l'Iſle, étoit une des plus belles Villes de l'Archipel & même du continent voiſin, comme l'atteſtent encore les reſtes déplorables du Temple d'Apollon; leſquels ſervent aujourd'hui à la conſtruction d'une Chapelle de Saint-Etienne; enſorte que c'eſt ſurtout ici le cas de dire que le Chriſtianiſme a été élevé ſur les ruines de l'idolâtre antiquité. Le Paganiſme paroît du moins excuſable, en cela que les Autels étoient un moyen qu'avoient trouvé les Peuples pour conſacrer leur reconnoiſſance envers leurs Bienfaiteurs; & c'eſt ainſi que les Théréens diviniſèrent Theras.

Telle qu'elle eſt, c'eſt-à-dire menacée au premier moment d'un renverſement total, l'Iſle de Santorin eſt encore peuplée de huit mille individus. L'abîme de feu qu'ils ont ſous leurs pas les occupe moins que la diverſité de Religion qui les met aux priſes les uns avec les autres; tant l'opinion a d'empire ſur l'eſprit de l'homme. Huit cents Catholiques mêlés à ſept mille Schiſmatiques forment un enſemble incohérent, qui n'eſt retenu que

(1) Cadmus avoit été le premier.

par le Juge Musulman ; lequel n'interpose jamais impunément son autorité. Les mœurs, du moins à l'extérieur, gagnent à cette lutte sourde & continuelle. Les deux Sectes, sur-tout le parti le moins nombreux, s'observent réciproquement & affichent à l'envi des vertus auxquelles on desireroit un motif plus noble que le respect humain & la jalousie. C'est ainsi qu'en France, les Protestans qui n'y sont pas les plus forts, s'y montrent beaucoup plus réguliers dans leur conduite morale & civile. Le Clergé grec est très-peu instruit, & par conséquent le Peuple qu'il dirige. Des jeûnes observés en toute rigueur, & sur-tout une haine bien cordiale contre les Latins, lui attirent & conservent la considération. L'Evêque n'est pas riche, & il n'en remplit que mieux ses fonctions. Il vit absolument en Apôtre ; & il ne manque à la gloire de ce Prélat, que d'avoir embrassé ce régime édifiant par goût & non par nécessité. Hélas! osons le dire, la plupart de nos vertus sont rarement à nous toutes entières. ; si on en ôtoit ce qui appartient aux circonstances de lieu & de temps, la part qui nous en resteroit seroit trop peu de chose pour nous en glorifier. C'est sans doute ces considérations que le sage législateur des Chrétiens avoit en vue, en recommandant l'humilité à ses Disciples.

Les Insulaires jouissent de peu d'aisance, mais les Santorines sauvent les apparences le plus qu'elles peuvent; leur pauvreté disparoît sous le faste & la coquetterie, héréditaires chez les femmes grecques; elles sem-

blent vouloir, par l'extérieur du luxe, se cacher à elles-mêmes la médiocrité de leur fortune. La vanité leur fait oublier les besoins les plus réels; ou plutôt elles n'en ont pas de plus grand que celui de la parure. Les maîtresses de maison apprêtent elles-mêmes le repas, & font ce qu'on appelle tout le ménage; & dans ces momens, elles mettent bas leurs beaux habits, qu'elles reprennent au plus vîte, pour n'être point surprises.

Tout le côté de l'Isle opposé à celui du volcan est assez fertile; & la terre, quoique couverte de pierres ponces, produit pourtant une grande quantité de vignes qui donnent d'excellent vin. On y recueille aussi beaucoup d'orge & de coton; mais peu de froment. La construction des maisons ne coûte pas beaucoup de soins. Ce sont plutôt des abris légers, la plupart sans couverture. En quelques endroits les Insulaires ont creusé les rochers, pour s'y former des logemens, sans doute espérant y être mieux garantis contre les tremblemens de terre qu'on y éprouve souvent.

Les Théréens, dit-on, ne pleuroient point ceux d'entr'eux qui mouroient avant sept ans ou après cinquante. L'existence des premiers n'étoit comptée pour rien, les seconds avoient assez vécu. Les Santorins, en se rappellant cet usage de leurs ancêtres, devroient le modifier, & pourroient, à l'imitation des Thraces, prendre le deuil le jour de la naissance de leurs enfans, & se réjouir à leur trépas. Tout, hélas! leur en fait une loi, en ce moment; les préjugés où ils sont plongés, & les

dangers dont ils ſont inveſtis; ils n'auroient que trop ſujet de s'appliquer ce paſſage du Poëte courtiſan :

Et incedis per ignes
Suppoſitos cineri doloſo.
Horatius, lib. II. Od. I.

La cendre où vous marchez couvre un feu ſouterrain.

L'Iſle de Thera étoit encore dans toute ſa ſplendeur ſous le règne des premiers Empereurs Romains. Car elle leur conſacra pluſieurs beaux monumens, dont il reſte à peine les Inſcriptions. Les Théréens érigèrent une ſtatue à Marc-Aurele, ainſi qu'à Antonin.

Pour donner une idée du ſtyle lapidaire des Anciens, dont les Modernes n'ont point fait une étude aſſez réfléchie, citons deux Inſcriptions courtes, mais touchantes par la ſimplicité du ſujet & de l'expreſſion.

I.

Aurelius Tychaſius
Pour ſon père,
Et Elpizouſa
Pour ſon cher mari Tychaſius,
Conſacrent
Les témoignages de leur tendreſſe.

I I.

Carpus
A conſacré par ce monument
Son amour
Pour ſa chère femme
Soeide,
Qui n'avoit point eu d'autre mari.

Cette dernière circonstance n'étoit pas indifférente aux Anciens. Dans les liens du cœur, ils mettoient au moins autant de délicatesse & plus de dignité que les Modernes.

L'Isle de Thera revendiquoit Aristippe. Il en étoit du moins originaire, ce Philosophe des gens du monde, qui, à peine sorti de l'école de Socrate, s'introduisit à la Cour de Denys-le-Tyran, y troqua le manteau du Sage contre la pourpre du Courtisan, & dont la morale commode savoit se plier aux circonstances & s'humaniser à propos. Tel fut Aristippe le Cyrenaïque. C'étoit à lui, plutôt qu'à Epicure, qu'il falloit reprocher l'abus de la Philosophie, dont il ne se servoit que pour aiguiser les passions qu'elle doit émousser. Il ne manqua pas de successeurs : mais l'Elève qui lui fit le plus d'honneur, & qui doit lui concilier ceux auxquels ses mœurs l'ont rendu suspect, c'est sa propre fille. Aretée avoit autant de vertu que de beauté, & son savoir égaloit l'une & l'autre. Elle rendit son fils capable de soutenir la gloire de l'école de son pére. C'est à ce même Aristippe que nous sommes redévables de cette belle idée dont nos Jurisconsultes criminalistes devroient faire leur profit :

« Le méchant est un mauvais calculateur qu'il est » moins à propos de punir que d'éclairer sur ses vrais » intérêts. »

Thera réclame encore Callimaque, le Santeuil des Anciens, dont les Hymnes, modèle de délicatesse & d'élégance, justifient presque le culte consacré aux personnages

ſonnages menſongers de la profane Mythologie. Ce Poëte (dit-on) dédia une lampe à Pallas, & l'offrande plut tellement à la Déeſſe, qu'elle en rendit l'huile inconſumable.

Santorin n'eſt pas en reſte avec Thera pour les événemens merveilleux arrivés dans cette Iſle. Le martyre d'Irène eſt bien capable de l'illuſtrer. Avant d'être condamnée au feu, on fit ſubir à cette ſainte femme une épreuve bien délicate pour ſon ſexe. Si le Dieu de la Pureté ne la ſauva pas du bûcher, il manifeſta bien mieux ſa providence, en faiſant ſortir Irène du lieu de débauche qu'on lui avoit aſſigné pour priſon, auſſi intacte qu'au moment qu'elle y entra. Irène y fut expoſée ſans voile; mais ſon Dieu en mit un ſur les yeux profanes qui oſèrent ſe lever ſur elle.

L'inſpection détaillée de la Figure ci-jointe ſuffira pour en bien ſaiſir le coſtume, qui a quelque choſe de galant & de noble tout à la fois. Malgré les révolutions du temps & la métamorphoſe des lieux, les Grecs modernes ont ſu conſerver dans le fond du caractère & dans les manières extérieures, un certain air de famille qui n'échappe point à l'Obſervateur exercé.

Fin de la Notice hiſtorique ſur Thera.

Desrais del. Mixelle sculp.

Femme de l'Jsle de Naxia.

BnF ARS

Desrais del.

Mixelle sculp

Homme de l'Isle de Naxia.

BNF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE
DE NAXIA.

LES Femmes ont retenu le nom de cette Isle; & l'exemple d'Ariane abandonnée à Naxos par Thésée, & consolée par Bacchus, frappe encore plus ou moins nos Beautés modernes, selon les circonstances où elles se trouvent. Ce trait de la Fable, qui n'est que trop vraisemblable, n'a pas seul rendu célèbre l'Isle de Naxos. Elle dut sa prééminence sur les autres Cyclades, à l'excellence de son vignoble : ce qui ne contribua pas peu à en faire l'un des principaux théâtres des fameuses fêtes bacchiques; ce qui autorisa aussi les habitans à se vanter d'avoir eu Bacchus pour compatriote.

Bacchatamque jugis Naxum.

Virgilius.

Une tradition portoit même que les femmes de Naxos avoient reçu du fils de Sémélé le privilège d'accoucher

au huitième mois de leur grossesse, époque de sa naissance. Il y a long-temps que les Naxiotes ressemblent à toutes les autres femmes.

On prétend que, dans l'origine, plusieurs habitans de la Carie, sous la conduite d'un Chef nommé Naxos, fils d'Endimion, quittèrent Lamia pour venir prendre possession de cette Isle. Cette petite Colonie grecque devint florissante au point de pouvoir se défendre pendant quelque temps avec avantage contre les Perses qui la ravagèrent, ne pouvant la soumettre. Elle suivit les destins de sa Métropole, quand celle-ci se courba sous le joug des Romains, & fut donnée aux Rhodiens. Depuis l'ère moderne, elle devint la propriété d'une famille noble de Venise, qui, après trois siècles, s'en laissa dépouiller par le Sultan Sélim III.

Si Naxia ou Nicsia a perdu la plupart de ses monumens antiques, elle a conservé toute sa fécondité. Le Temple de Bacchus a disparu; mais les côteaux continuent à donner le meilleur de tous les vins Grecs. Le sol, loin d'être épuisé, fournit au-delà des besoins les objets de première nécessité. Sa position, qui la rend inaccessible à tout vaisseau de guerre, devroit inspirer aux Insulaires le desir de se rendre libres. Si Rhodes, dans le temps de sa gloire, la première puissance maritime du globe, n'a pu retenir Naxos sous son trident; cette Isle ne pourroit-elle se soustraire au tribut pécuniaire auquel elle s'est obligée envers le Croissant? Mais

pour cela, il ne faudroit pas que dans un espace de soixante milles de circonférence, peuplé de six mille habitans, il y eut plus d'un culte, deux Archevêques, plusieurs Couvens de Filles, des Capucins, & naguère des Jésuites.

Le costume des Naxiotes est peut-être le plus ridicule de tout l'Archipel. Les femmes se forment une carrure factice garnie de deux aîles de velours noir; ce qui produit un ensemble monstrueux. Une simple gaze couvre le sein des Grecques de Smyrne; celles-ci, plus sévères, se défendent par un plastron de velours recouvert de broderie & de petites perles. Si on les regarde par derrière, on est encore plus choqué de voir tourner sur leurs reins une espèce de panier dont le dessin seul peut montrer tout le ridicule. Il a été fait d'après une des plus grandes Dames du pays. Elles ajoutent à cette parure tout ce que la coquetterie a de plus recherché. Elles mettent du rouge, se noircissent les sourcils & les paupières, & se couvrent le visage de mouches. Elles les font avec des feuilles d'un talc noir & brillant qui se trouve dans l'Isle; mais on ne les assujetit pas à la forme constante que nous leur voyons dans nos climats. Le goût seul décide de leurs figures toujours variées : tantôt c'est un triangle; tantôt une étoile. Un Croissant de cette matière, placé entre les deux yeux, leur paroît sur-tout ce qu'il y a de plus séduisant. Il est douteux qu'Ariane, sous cet accoutrement gothique, eût pu trouver grace aux yeux du vainqueur de l'Inde : & il est

vraisemblable qu'on est redevable de ce costume bizarre à la décadence totale du goût qui eut lieu lors du Bas-Empire, lequel donna des loix à Naxos pendant long-temps.

Fin de la Notice historique sur les Naxiotes.

Desrais del.

Mixelle sculp.

Femme de l'Isle de Pathmos.

BnF ARS

NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE PATINO,

OU

PATHMOS.

PATINO, désignée pendant quelque temps sous le nom de *Palmosa*, étoit jadis *Pathmos*, petite Isle presqu'inconnue aux anciens, mais fameuse chez les modernes, tant qu'on lira l'Apocalypse. Ce fut là que S. Jean son Auteur & le plus jeune des Apôtres de J. C. fut relégué à l'âge de quatre-vingts-neuf ans, condamné aux mines. Il n'y travailla pas toujours des mains. Pendant les momens de relâche que les hommes ordinaires donnent au sommeil . . . .
l'Evangéliste composa les XXII Chapitres du Livre canonique connu dans la Bible sous le nom de l'Apocalypse, & rempli de traits sublimes . . . .
. . . .

Ego sum alpha & omega, qui est, qui erat & qui venturus est... primus & novissimus... & habeo claves mortis... Hæc dicit

Une tradition ſacrée nous a conſervé un mot de Jean l'Evangéliſte encore plus beau que le Livre entier de ſes révélations. A la mort du tyran, ſon perſécuteur, il quitta Pathmos & revint à Ephèſe : pendant les dernières années de ſa vie, il ſe faiſoit tranſporter dans l'aſſemblée des Fidèles. N'ayant pas la force de leur prêcher de longues homélies, il leur répétoit ſans ceſſe d'une voix caſſée, mais qui venoit du cœur : *Mes enfans, aimez-vous les uns les autres. Aimez-vous, mes enfans.* Quelques-uns de ſes Diſciples ne craignirent pas de lui demander pourquoi il leur répétoit ſi ſouvent les mêmes paroles. « Mes enfans! (leur répondit le » reſpectable nonagénaire) je ne puis plus vous dire & » je n'ai beſoin de vous dire que ces deux mots : *Aimez-* » *vous!* C'eſt le ſeul commandement. *Aimez-vous ;* il » ſuffit. » — Il acheva de vivre à cent ans; & ſes dernières paroles furent : *Aimez-vous, mes enfans.*

Les Caloyers qui le remplacent dans l'Iſle de Pathmos ont effacé depuis long-temps de leur mémoire l'avis

---

ſanctus & verus... qui aperit & nemo claudit, claudit & nemo aperit.

La fin en eſt :

Si quis appoſuerit ad hæc, apponet Deus ſuper illum.... &c.

Jurieu & Newton auſſi, ont oſé braver cette menace, & ne s'en ſont pas tiré à leur honneur.

charitable de leur Fondateur. Ils ne répètent plus entre eux *aimons-nous !* L'abrutissement dans lequel ils végètent leur permettroit à peine de déchiffrer les caractères grecs des manuscrits de leur bibliothèque, qui renferment cet abrégé de toute la morale.

Souverains de l'Isle, moyennant un tribut pécuniaire qu'ils paient au Croissant, les habitans peu nombreux, que l'industrie seule fait vivre, sont rassemblés autour de leur Couvent & investis de Pirates avec lesquels les Caloyers entrent en accommodement. Le commerce que les Insulaires pour exister sont obligés de faire avec les étrangers, ne les a pas guerris de la superstition ; le revenu le plus certain de leurs maîtres est établi sur leur crédulité. Ce fonds n'a pas encore manqué à ces Chefs qui le cultivent, pour peu qu'ils soient adroits. Le nombre des Eglises schismatiques-grecques, à Pathmos, se monte à trois cents ; & il ne faut pas s'en étonner ; chaque Papas a sa chapelle, & se feroit un scrupule d'en desservir une autre. La femme chargée de pêtrir le pain destiné à leur consécration s'abstient de ce travail, si la nuit précédente elle a sacrifié à l'hymen.

Le Patron de l'Isle ne pouvoit être autre que S. Jean. Le jour de sa fête est ordinairement très-gai & fort bruyant. Toute la mousqueterie de l'endroit est mise en jeu. La belle jeunesse se rassemble ; & l'on sacrifie quelques pièces de monnoie qu'exigent les Officiers Turcs, pour avoir le droit de se divertir. Le Turban de Mahomet & le bonnet des Papas se mêlent quelquefois à ces jeux, à la faveur de la nuit. On fait bonne chair ; puis

l'on danſe. Le ſaint objet de cette orgie n'eſt pas tout-à-fait oublié; on lui chante des Cantiques dont voici quelques fragmens tranſlatés du grec vulgaire.

« Jean n'étoit qu'un ſimple Pêcheur; il n'avoit pour » bien qu'une barque & des filets.

» Il quitta tout pour ſuivre un maître plus pauvre » encore que lui. Mais le Verbe divin le retira de l'huile » bouillante à Rome pour lui donner le don de chaſſer à » Pathmos l'eſprit malin.

« Beniſſons Jean, & ſi nous ne pouvons, comme lui, » mourir vierge à cent ans; du moins, aimons-nous; » aimons-nous; car il nous a recommandé, en mourant, » de nous aimer tous bien. »

La veille de S. Jean, on obſerve un jeûne bien plus ſévère que parmi nous. On s'abſtient même de la chair de poiſſon, & on ne vit abſolument que de légumes. Mais le jour de la fête patronale, on ſe dédommage, en faiſant chère entière; on tient table long-temps. Pour un mariage, les feſtins durent deux mois. On ſe donne des repas pendant neuf jours, à l'occaſion d'un mort. C'eſt ſur-tout à leurs funérailles que les Grecs modernes peuvent nous donner une idée des mœurs antiques de leurs premiers ancêtres. On loue encore, comme à Athènes & à Rome, des femmes pour pleurer pendant la cérémonie, & pour chanter en vers élégiaques les louanges de la perſonne défunte. Nous en donnerons ici un échantillon, qu'un ſavant amateur a retenu en viſitant l'Iſle de Pathmos.

CHANSON FUNEBRE

Pour les filles de Pathmos.

« Le temps avide, le temps aveugle moissonne donc » sur son passage tout ce qu'il rencontre, la rose ainsi » que le chardon, le chardon comme la rose. Sa faulx » ne laisse rien à glaner après elle.

» O toi que nous pleurons; tu étois née pour devenir » à ton tour épouse & mère : & voilà que tu sors de la » vie, ainsi qu'on t'a vue y entrer, ne laissant de traces » de ta brève existence que dans nos cœurs brisés par » le désespoir.

» Du moins que tes mânes légères soient témoins » de nos vifs regrets. Nous ne t'oublierons jamais; » de ton côté, pense aux amies que tu laisses sur » la terre, & rappelles-nous à ceux qui t'ont pré- » cédé dans l'asyle des morts. Vas porter à nos parens » défunts ce baiser de paix que nous déposons (1) sur » tes lèvres pures encore; c'est la dernière de nos caresses. » Hélas! souviens-t'en. »

Mais une coutume bien louable qu'on ne pratiquoit pas à Athènes, & qu'on ne voit en usage dans aucune Ville de luxe, c'est l'obligation que les héritiers contractent à Pathmos & dans plusieurs Isles de l'Archipel, de donner chaque jour, pendant l'année du deuil, aux

(1) C'est un devoir indispensable de baiser à la bouche la personne morte.

pauvres de l'endroit, la quantité de nourriture que le mort consommoit dans sa journée, quand il vivoit.

Les maris vont au convoi de leurs femmes, & réciproquement. Les parens & les parentes se rendent tour-à-tour les derniers devoirs. La piété envers les morts, si froide par-tout ailleurs, est encore dans toute sa ferveur parmi les Grecs actuels. Mais il faut en convenir; la vanité y joue souvent le premier rôle. Une bonne amie, une voisine saisit cette occasion d'étaler la richesse de sa garde-robe. Car on n'est point obligé de porter aux enterremens des habits lugubres. On en est quitte pour accompagner l'élégance du costume par des larmes abondantes, mais qui, sans doute, ne sont pas toutes sincères; ce qui forme un contraste fort étrange. C'est dans ces circonstances, ainsi qu'aux jours de fête, qu'une Dame du bel air à Pathmos se couvre le visage d'une couche épaisse de fard; ensorte qu'avec une physionomie pour l'ordinaire assez agréable, on trouve le secret de se rendre ridicule & repoussant.

D'après la relation de ses prédécesseurs, un Voyageur très-moderne, peu accoutumé à un froid accueil, s'attendoit à une réception tout-à-fait satisfaisante de la part des femmes de Pathmos. Mais il faut que leur caractère soit bien changé; car elles parurent à la vue du Chevalier François, de l'abord le plus difficile & le plus farouche.

Il eut à peine le temps de faire dessiner leur costume. Leur habillement, ample & long, a plus de noblesse que d'élégance; & s'il dérobe aux yeux les formes heu-

reuses de la nature, du moins, il ne les altère point en les contraignant trop. Leur coëffure est tout-à-fait pittoresque, sans laisser beaucoup à faire à l'art de la toilette. C'est un long turban qui leur sert tout à la fois de cravate & de voile par derrière.

Fin de la Notice historique sur l'Isle de Pathmos.

Femme Grecque.

BnF ARS

Homme Grecque

BnF ARS

Dame de l'Isle de Tinne.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE DE TINE,

DANS L'ARCHIPEL.

L'AMI des hommes, qui ne voyage que pour les étudier, n'a pas souvent à se louer de la tâche qu'il s'impose. Parmi les Peuples qu'il passe en revue, il en est peu au milieu desquels il aimeroit à se fixer, s'il en avoit le choix. *Tine* peut-être mériteroit d'avoir part à sa prédilection.

Cette Isle, connue des anciens Grecs sous le nom de *Tenos*, & qui n'a qu'une étendue de douze lieues, nourrit dans l'aisance vingt mille habitans tous heureux & dignes de l'être. Les Tiniotes (1) ont un maître qui les gêne peu ; car éloigné d'eux, ils n'entendent plus parler de lui pendant un an, du moment qu'ils ont satisfait au tribut imposé par le Croissant qui les a enlevé naguère au Lion de Saint-Marc. Acquittés de leur dette, on leur abandonne le soin de

(1) Ou Teniens.

ſe gouverner eux-mêmes ; & doit-on regretter les ſacrifices pécuniaires qu'il peut en coûter pour exercer un droit auſſi précieux & devenu ſi rare ? Les Tiniotes n'obéiſſent donc qu'à des Magiſtrats élus par eux & parmi eux. Ils ne confèrent cette dignité qu'à ceux dont la prudence devançant les années, s'accorde parfaitement avec le titre de *Vieillards*, qu'on donne aux Juges dans ce pays, depuis un temps immémorial. S'il eſt une autorité que les hommes puiſſent reconnoître ſans rougir, c'eſt ſans doute celle des pères ſur leurs enfans, ou des vieillards ſur leurs inférieurs en âge. Cette ſouveraineté ſi légitime eſt indiquée par la nature. C'eſt la première de toutes ; c'eſt elle qui avoit lieu, lors du ſiècle d'or, jours d'innocence ! qui ne fûtes pas tout-à-fait une chimère, puiſque l'autorité paternelle exiſte encore. C'eſt elle qui, dans les temps primitifs, conſervoit les hommes tels qu'ils étoient nés, c'eſt-à-dire, ſages & bons. C'eſt elle que les différentes peuplades qui végètent ſur la terre devroient du moins prendre pour modèles dans leurs inſtitutions politiques. C'eſt elle qui fait le bonheur des Tiniotes & de tous ceux qui, à leur exemple, ne s'écartent pas trop de cette loi ſuprême à laquelle il eſt ſi doux d'obéir, & pour laquelle notre cœur ſe ſent porté comme par inſtinct.

La forme du Gouvernement, jointe à la richeſſe du ſol & à la beauté du climat, attachent à ſa patrie l'habitant de Tine, de telle ſorte que rien au monde ne ſauroit l'en dédommager. S'il en ſort, c'eſt dans l'eſpoir

d'y rentrer le plutôt possible pour y consumer en paix les fruits de son labeur. C'est un enfant qui n'est bien que sur le sein ou sous les yeux de sa nourrice. Les femmes partagent avec les hommes ce sentiment, dont la reconnoissance leur fait un devoir & leur bien être un besoin : celles qui s'expatrient (en trop grand nombre) pour servir dans tout le Levant, fidelles à leur caractère, se distinguent par leur intelligence autant que par leur costume, & ne perdent jamais de vue leur terre natale, après laquelle elles soupirent sans cesse.

Les femmes Tiniotes qui ne sortent point de leur Isle ne paroissent exister que pour se consacrer entièrement aux devoirs domestiques que leur sexe leur impose. Elles en font leurs plus chères occupations. Les plus riches comme les plus pauvres, avec un zèle égal, s'adonnent à tous les détails du ménage. Les habits des maris & des enfans sont presque toujours l'ouvrage de leurs femmes & de leurs mères. Les membres d'une même famille vivent toujours entr'eux, & ne se trouvent bien qu'ensemble. Les vieilles femmes le disputent aux jeunes filles pour la gaieté; ensorte que les jours de travail ressemblent à des fêtes. Soixante hameaux épars sur toute la surface de l'Isle, offrent par-tout le même spectacle, les mêmes scènes patriarchales. L'industrie qui y règne également par-tout y répartit l'abondance dans la même proportion presqu'en tous lieux. L'intérieur des maisons respire cet air de propriété & d'aisance qui

plaît tant aux yeux, & qui fait tant de plaisir à l'homme sensible, heureux du bonheur de ses semblables autant que du sien propre. Presque tous les Tiniotes s'occupent de la culture du mûrier, de l'éducation des vers à soie, & de l'exportation de cette précieuse branche de commerce; ce qui fait que l'inégalité de fortunes n'est guère plus connue à Tine que celle des conditions. Tant il est vrai que les mœurs privées & les vertus domestiques suffisent à la félicité d'une Nation. Il est sans doute plus facile à une peuplade de vingt mille individus de se conserver intacte, qu'à une masse de plusieurs millions d'hommes. Mais est-ce la faute de la Nature si ses enfans ont la manie de se presser les uns contre les autres sur quelques points du globe, & s'ils se corrompent par le contact?

Les femmes de l'Isle de Tine (dit un Voyageur moderne, dans son style toujours élégant) ont toutes, les plus belles proportions dans les formes, de la régularité dans les traits, & une physionomie piquante qui supplée souvent à la beauté & y ajoute toujours. L'habillement le plus voluptueux couvre leurs charmes sans les cacher.

Les Dames portent de longues robes bordées de poil. Pardessus est un corset ordinairement boutonné à moitié. Immédiatement au-dessous, on place une ceinture chargée d'ornement, & qui s'agraffe sur le devant; les agraffes sont marquées par deux ovales qui se touchent. La chaussure est une espèce de mule à talon plat. Une

étroite

étroite & longue draperie leur sert de coëffure ; roulée autour de leur tête en forme de turban, les bouts sont quelquefois noués au haut du front, ou servent comme de cravatte. La forme & les ornemens du mobilier sont du même style ; c'est-à-dire simples, mais élégans, nobles & propres extrêmement.

Les hommes observent le costume des Grecs modernes.

Fin de la Notice historique sur l'Isle de Tine, dans l'Archipel.

Desrais del.

Mixelle sculp.

Femme de l'Isle de Scio.

BnF ARS

Desrais del.　　　　Mixelle sculp.

Habitant de l'Isle de Scio.

BnF ARS

NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE DE SCIO.

L'*Hiſtoire comparée* eſt une étude toujours piquante, mais qui ſouvent afflige & cauſe des regrets. Le temps amène des changemens aux choſes anciennes qui ne ſont pas ſouventesfois à l'avantage & à la gloire des modernes. Les *Sciotes* du rit grec, qui ſe chamaillent ſans ceſſe avec ceux du rit latin, ne reſſemblent guère à ces Inſulaires de la *Libre-Chio*, qui faiſoient ſortir de leur Port cent vaiſſeaux armés contre Darius ; & ſur leſquels Memnon, à la tête d'une flotte de trois cents voiles Perſes, ne put obtenir la Victoire que par trahiſon. Cette Iſle, dont le ſecours fut néceſſaire même aux Romains, & qui mérita d'être comptée au nombre de leurs alliés, a ſubi dans la ſuite une deſtinée bien autre. Priſe par les Vénitiens ſur les Empereurs Grecs, elle devint la propriété d'un riche particulier qui l'acheta. Puis elle ſe laiſſa donner en préſent aux Génois, qui la cédèrent par un contrat de vente à l'une des maiſons nobles de leur République. Il ne manquoit plus à Scio que de tomber entre les mains des Sultans ; & c'eſt ce qui lui arriva en 1566. Enſorte que la Patrie prétendue d'Homère n'eſt plus aujourd'hui que l'*Iſle au maſtic*, & ne

ſert qu'à fournir aux femmes du Serrail une drogue propre à parfumer leur haleine, & à gâter leurs dents.

La diſette abſolue de grains a fait négliger la conquête de cette Iſle par les puiſſances de l'Europe; mais il eſt probable que ſi les Inſulaires étoient rendus à eux-mêmes, la terre ne refuſeroit rien à leurs mains devenues libres. Pour peu que les naturels vouluſſent fortifier leur Patrie, ils pourroient en faire une place imprenable. L'induſtrie ſupplée à la fécondité. L'amour du travail change les pierres en pain; & comme dit le proverbe, tant vaut l'homme, tant vaut la terre. L'Iſle eſt riche & peuplée, parce qu'elle n'eſt pas habitée ſeulement par les naturels du pays. On y rencontre quantité de familles Génoiſes & Turques. La langue grecque ne s'eſt conſervée que dans les campagnes; on parle Italien à la Ville. On compte deux Evêques, trois Couvens de Filles & huit d'Hommes. Les Religieuſes ne ſont pas cloîtrées, & n'en vivent pas plus mal. Les diſſenſions journalières qui règnent entre les Schiſmatiques & les Catholiques, ſont peut-être dues en grande partie à l'inégalité de fortune. Le Clergé grec eſt auſſi à ſon aiſe que l'eſt peu le Clergé latin; & les riches ſont en bien plus grand nombre que les pauvres. Il n'en faut pas tant pour détruire à jamais la paix entre les hommes. La Porte nomme un Cadi tous les ſept à huit mois, lequel eſt chargé de lever les impôts, & de juger en dernier reſſort les procès, dont il s'applique les amendes. Il a inſpection ſur des *Vicardi*, eſpèce de Baillis qui ne reſtent en place qu'un an, & qui ſont quelquefois les

Curés même des Villages. Les revenus publics proviennent des douanes, de la capitation & d'une petite taille sur les terres. Le Gouverneur retire quatre cents bourses (quarante mille livres sterling), & n'en paie que trois cents au Cadi. Malheur au Peuple quand ces deux Chefs s'entendent & se soutiennent. Le Cadi est toujours de l'avis du Gouverneur, avec qui il partage la dépouille des malheureux qui portent des plaintes vaines à l'un contre l'autre.

Les Sciotes sont d'une âpreté pour le gain proportionnée au faste qu'ils affichent. Le produit d'un mois de travail suffit à peine à la dépense d'un seul jour de fête. Ils connoissent si bien toutes les rubriques du commerce, qu'ils mettent en défaut l'astuce Juive. Aussi les Hébraïsans sont-ils rares parmi eux.

Les gens les moins aisés ont des jardins hors de la Ville, d'autant moins coûteux, d'autant plus pittoresques, que l'art y laisse tout faire à la nature. Les ciseaux de la symmétrie monotone n'en approchent jamais. Les arbres y croissent en liberté, sans être contraints de faire prendre à leur feuillage telle ou telle forme. On s'y promène à l'ombre parfumée des orangers & des citronniers; le grenadier y est dans toute sa beauté. Les légumes y ont un suc qu'on veut en vain leur faire prendre ailleurs. La chair du melon s'y trouve exquise. Les habitans de Scio ont peu de monumens qui puissent attester la perfection des arts, cultivés par leurs ancêtres; mais l'ami de la simplicité champêtre est plus satisfait en parcourant les jardins Sciots, qu'il ne

l'eût été à la vue de ces fameux jardins que Sémiramis, dit-on, entretenoit à grands frais sur le comble de ses Palais orgueilleux & des épaisses murailles de Babylone. Mais doit-on tout-à-fait savoir gré aux Insulaires de Scio de leur goût pour les beautés de la nature sans apprêt. L'agrément de leurs vergers, dû en partie au peu de soins qu'ils leur donnent, n'est peut-être que le résultat de leur esprit mercantile, qui entièrement livré aux spéculations lucratives, leur fait négliger les détails de la vie domestique. A quelque distance de Scio un grand rocher s'avance dans la mer, & sur son esplanade offre aux Voyageurs fatigués un banc de pierre circulaire. Il n'en a pas fallu davantage aux Insulaires pour appuyer leur prétention à compter Homère au nombre de leurs Compatriotes. Ils disent en conséquence aux étrangers bénévoles que sur ce rocher Homère prenoit des leçons de la Nature & en donnoit à ses Contemporains. Hélas! rien de moins vraisemblable que l'*école d'Homère*, dans tous les sens dont cette expression est susceptible. Dans les arts d'imitation, tels que la Peinture & la Statuaire, on rencontre par fois des copies que les connoisseurs les plus exercés ont pris pour leurs originaux. Mais Homère n'a point fait de disciples qui ait porté à son égard l'illusion à ce point. Homère n'a confié son cachet à personne. A Scio on montre aussi la vigne d'Homère, quartier de terre qui, dit-on, lui appartenoit. Il y a un siècle & demi, il existoit une famille appellée *Homéride*, qui se faisoit descendre d'Homère en ligne directe, mais qui n'avoit de commun avec lui que la ressemblance

du

du nom, quoiqu'à ſon exemple tous les parens de cette maiſon ſe fiſſent un devoir de cultiver les Muſes : aucun d'eux apparemment n'avoit hérité du génie du Père de la Poéſie épique; car ils n'ont rien pu ſauver de l'oubli.

R. Pockocke va nous aider à deſſiner le coſtume & les mœurs privées de Scio. L'habillement des hommes eſt le même que celui des Candiots. Les jeunes gens du bel air portent à la campagne des braies, des bas & des ſouliers; les femmes ont des jupes qui ne leur viennent qu'aux genoux ; elles ſont toutes habillées de blanc, ſans excepter leurs chauſſures; hormis pourtant le corſet qui eſt de damas, ou de quelqu'autre étoffe de couleur, mais ſans manche. Leur coëffure conſiſte en un mouchoir de mouſſeline empeſée, en forme de toque, qu'on appelle *capash*, & qui avance plus du côté droit que du gauche.

Scio (dit un autre Voyageur plus ancien) eſt la ſeule Iſle du Levant où l'on ne s'habille point *à la longue*. Les habitans ont conſervé la mode Franque, depuis qu'ils ſe donnèrent aux Turcs, & ils portent encore des cheveux longs, des chapeaux larges de bord, ſans être retrouſſés & ayant un peu la forme d'un pain de ſucre. Leurs pourpoints ſont à manches ouvertes & larges, mais ſerrées ſur le poignet. Leurs chauſſes, ouvertes par en - bas, laiſſent voir le caleçon de deſſous. Dans les campagnes on fait encore uſage de ſouliers pointus par le bout, & ayant de grandes oreilles ouvertes.

Les femmes portent une petite camiſole lacée par-

devant, & une autre pardeſſus qui ne tombe qu'à la moitié de la cuiſſe. Les manches, peu longues, ſe retrouſſent au-deſſous du pli du bras, & aſſez haut pour qu'elles puiſſent porter des gants de ſoie. Leur cotte ou jupe a plus de trente aunes d'étoffe; étant extrêmement pliſſée tout autour, excepté ſur le devant; ces plis ſont rangés & couſus avec une aiguille, de ſorte que l'un ne paſſe pas l'autre. Elle eſt ſi peu longue, qu'on leur voit aiſément toute la moitié de la jambe; auſſi ont-elles ſoin d'avoir toujours de beaux bas bien tirés. Depuis quelque temps les femmes Sciotes ont eu le bon eſprit d'alonger un peu leurs jupes; mais elles n'ont pas renoncé à une mode que Thevenot leur reproche avec quelque raiſon. Ce Voyageur remarque d'abord que les Sciotes ſont généralement parlant auſſi jolies que les Sciots ſont laids: mais il ne ſauroit ſouffrir, aimables comme elles ſont, qu'elles ſe laiſſent hâler la gorge par le peu de ſoin qu'elles en prennent. Elles étalent leur ſein, autant qu'on peut le faire, ſans renoncer entièrement à la pudeur, & cela, depuis le matin juſqu'au ſoir, en été comme en hyver, dans les rues comme à la maiſon. Un paſſage élégant tiré d'un Voyage très-moderne, achevera de deſſiner les femmes de Scio. Elles ſont gaies, vives & piquantes: à cet agrément elles joindroient l'avantage réel de la beauté, ſi elles ne ſe défiguroient pas par l'habillement le plus déraiſonnable & en même-temps le plus incommode. On eſt déſolé de voir cet acharnement à perdre tous les avantages que leur a donnés la Nature, tandis que les Grecques de

Smyrne & celles de quelques Isles de l'Archipel, plus éclairées sur leurs intérêts, savent encore ajouter à leurs charmes l'attrait de l'extérieur le plus voluptueux. Les habitantes de Scio sont toutes comme ces femmes auxquelles une toilette étudiée sied moins que leur simple négligé. Elles forment un spectacle charmant, lorsque assises en foule sur les portes de leurs maisons, elles travaillent en chantant. Leur gaieté naturelle & le desir de vendre leurs ouvrages, les rendent familières avec les étrangers qu'elles appellent à l'envi, comme nos Marchandes du Palais, & qu'elles viennent prendre par la main pour les forcer d'entrer chez elles. On pourroit les soupçonner d'abord de pousser peut-être un peu trop loin leur affabilité; mais on auroit tort. Nulle part les femmes ne sont si libres & si sages.

A côté de ce portrait aimable des Sciotes, on nous saura gré sans doute de placer celui que nous en a laissé le bon Plutarque, & qu'Amiot a rendu plus touchant encore par la simplicité de ses couleurs :

« La coutume étoit des filles de Cio, qu'elles alloient » ensemble ès Temples publiques, là où elles demeu- » roient tout le long du jour, & leurs amoureux qui » les poursuivoient en mariage, les regardoient jouer & » baller ensemble, & le soir elles alloient ès maisons les » unes des autres par ordre; là où elles servoient ès » pères & mères & aux frères les unes des autres, jus- » qu'à leur laver les pieds. Or advenoit-il que bien sou- » vent plusieurs des jeunes hommes aymoient une mesme » fille, mais leur amour étoit si bon, si honnête & si

» modeſte, que ſi-toſt qu'elle eſtoit fiancée à l'un, les
» autres ſe déportoient de luy faire l'amour : mais en
» ſomme, l'honneſteté de ces femmes ſe peut connoître
» en cela qu'en l'eſpace de ſept cents ans, il n'eſt point
» de mémoire que jamais il y ait eu femme mariée qui
» ait commis adultère, ne fille qui hors mariage ait été
» dépucelée. »

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Sciotes.

Femme de la Carie.

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA CARIE,
OU
L'AIDINELLI.

Hic Lelegas, Carasque sagittiferos.....
Finxerat...................

Virgil. Æneid. lib. VIII. v. 725. 26.

LE nom seul d'Artemise, Reine de Carie, est venu jusqu'à nous; le beau monument de sa piété conjugale n'a pas même laissé de vestiges; & les Voyageurs sages n'osent prendre sur eux d'en marquer la place dans leur itinéraire. La faulx du temps détruit à mesure que la main de l'homme édifie; & le passé n'est pas davantage en notre pouvoir que l'avenir; cependant nous nous en occupons plus que du présent. Les Cariens, du temps qu'ils étoient soumis au sceptre inflexible de Minos, semblent nous intéresser uniquement, & nous permettent à peine de faire attention à leurs successeurs, peuplade demi-féroce, qui mord le frein que les Agas lui imposent d'une main tremblante. Comment les habitans de l'Aidinelli, avec le même caractère que les habitans

de la Carie, n'ont-ils plus la même consistance politique? Ils pourroient encore porter le nom de *Leleges*, puisqu'ils ont conservé l'habitude de se mêler parmi leurs voisins, & de leur offrir à prix d'argent le secours de leurs armes. Mais, au lieu d'épuiser leurs forces au service de leurs despotes plus ou moins généreux, que ne réservent-ils, pour se rendre libres, le courage qu'ils prodiguent à d'autres en pure perte pour eux? Le vil salaire qu'ils exigent leur rendra-t-il l'éclat qu'ils avoient sous le règne de Mausole & de sa digne compagne? Alors Rhodes & Cos étoient leurs tributaires; alors aussi, ils naissoient parmi eux des Hérodote & des Denis. Ils seroient bien embarrassés pour répondre à l'étranger curieux qui leur demanderoit où se trouvoit jadis Halicarnasse, Capitale de la Carie, & le séjour de ses Rois. Le Méandre, qui depuis tant de siècles observe encore les mêmes sinuosités, pourroit donner quelques éclaircissemens sur l'état primitif de ces lieux aimés de la nature, & négligés si mal-à-propos par les hommes. Ce fleuve sépare la Carie de l'Ionie & de la Lydie, & baigne la plupart des Villes aussi célèbres dans l'Histoire ancienne, qu'elles le sont peu depuis plusieurs siècles, telles qu'Ephèse, Antioche, & Magnésie. Cette dernière a moins perdu que les autres; elle offre encore un séjour enchanteur, parsemé de ruines imposantes. Sur les débris d'un Temple de Diane, les Arméniens ont dressé un Autel, & les Juifs ont un cimetière là où jadis étoit un théâtre. On y fabrique beaucoup de toile de coton, & il s'y tient un grand marché d'échange entre l'Europe, l'Asie & l'Egypte.

C'eſt auſſi la réſidence du Pacha. Ce pays qu'arroſe le Méandre donne d'excellens pâturages. Non loin de là, R. Procope a découvert les reſtes de la Ville d'*Alabande*, appellée ainſi du nom de ſon Fondateur qu'elle déifia; car les anciens portoient la reconnoiſſance juſqu'à la ſuperſtition. Cette cité, devenue Province Romaine, conſacra auſſi un Temple à ſa Métropole. C'étoit un trait de politique. Les plus belles antiquités ſe trouvent aux environs de *Milleſs*, jadis *Mylaſe;* mais pour les obſerver, il faut s'expoſer à la piquure homicide des ſcorpions, & à tous les événemens funeſtes qui mettent continuellement le Voyageur en danger dans des vallées devenues le repaire des loups, des ours, des ſangliers, du tigre & du jackal. A Melaſſa, on voyoit encore naguère preſqu'en ſon entier un monument recommandable par ſon architecture; c'étoit un Temple dédié à Auguſte, que l'on qualifioit dans l'inſcription de *fils de Dieu.* Il faut convenir que nous ſommes plus ſobres dans les titres d'honneur que nous accordons aux Princes; mais ſi notre étiquette eſt moins exagérée, elle n'en eſt devenue auſſi que plus meſquine. On exporte de ce pays du beau coton, de la cire & de l'excellent tabac.

Près des ruines de Stratonicée ſubſiſtent encore quelques colonnes qui appartenoient à un Temple où les Cariens s'aſſembloient pour régler les affaires de leur Gouvernement. Dans ces temps reculés, la religion & la politique ſe donnoient la main; & l'une ne faiſoit rien ſans l'aſſiſtance de l'autre. Les délibérations civiles étoient comptées au nombre des actes ſacrés qui n'avoient de

valeur qu'autant qu'ils étoient passés pardevant les Dieux & revêtus de leurs sceaux. On ne donnoit point légérement sa voix, dans un lieu (1) saint où tout devoit prendre un caractère grave & solemnel. Aussi l'homme d'Etat qui, dans ces assemblées nationales, avoit fait des sacrifices à la liberté, partageoit, souvent dès son vivant, l'encens qu'on offroit à la Divinité du Temple dans lequel se tenoit le conseil, & où il avoit déployé son éloquence & son ame patriotique. Le Dieu *Alabandus*, dont nous avons parlé plus haut, n'étoit d'abord qu'un bon Citoyen.

Les habitans d'Eskihissar, jadis Stratonicée, presque tous Mahométans, ont de l'honnêteté pour les Voyageurs, & s'empressent de leur prodiguer les bons offices; mais ce n'est qu'à force de présens qu'on peut gagner la bienveillance de l'Aga & du Lieutenant du Gouverneur.

Non loin de là, au Village de *Lakena* (ci-devant peut-être *Lagenæ*), un Turc bienfaisant autant que riche, a bâti un Hospice où le premier venu trouve son couvert mis sur une table abondamment servie. Quelquefois les différentes sectes religieuses nous isolent au lieu de nous rapprocher, & nous rendent étrangers les uns aux autres; heureusement que le cœur de l'homme répare les injustes préventions de son esprit superstitieux; & voilà un bon Musulman qui devient le père nourri-

(1) A Genève, on tient des Assemblées dans le Temple de S. Pierre.

cier de ceux-là qu'il eût fait empaler peut-être sous le plus léger prétexte.

Dans cet endroit existent encore quelques traces d'un Temple dédié à Hécate, avec quelques grottes sépulcrales; les villageois complaisans s'empressent de servir de guides aux curieux amateurs de l'antiquité.

Un peu plus loin sont les ruines d'une ancienne Ville, *Alinde*, aujourd'hui *Arabihissar*, connue dans l'Histoire d'Alexandre par un trait de générosité de ce Prince, dont on obtenoit tout quand on ne lui refusoit rien. Ada, Reine de Carie, résidoit à Alinde, seule propriété que lui avoient laissé les Perses, plus forts qu'elle. Cette Princesse, habile politique, s'empressa d'aller en faire hommage au Vainqueur de Darius, en le priant de lui permettre de l'appeller son fils. Alexandre non-seulement lui remit la seule Ville qui lui restoit, mais encore lui rendit tous ses Etats.

Le Village de Sultan-Hissar occupe l'emplacement de l'ancienne Ville de Tralles, bâtie, dit-on, par les Thraces, conjointement avec les Argiens.

Les Turcs, à Nassali, jadis Nysa, ont fermé leur cimetière avec les pierres amoncelées du Temple de Pluton. Le bois sacré du Dieu des morts a fait place au petit Village d'*Acharaca*, nom défiguré de la caverne célèbre en ces lieux, & qu'on appelloit Charonium.

Nysa, ou Nissa, étoit une cité considérable de la Carie; il y avoit un gymnase où l'on faisoit de bonnes études; car c'est-là que le docte Strabon prit des leçons

de Menecrates (1), qui lui-même en avoit reçu d'Aristarque. C'étoit un parent de ce Menecrate qui enseignoit le matin la rhétorique & à midi la grammaire aux enfans du grand Pompée. La méthode inverse eût été peut-être mieux motivée. Appollonius, Philosophe stoïcien, natif aussi de Nissa, y étoit maître d'éloquence & exigeoit des honoraires; mais il congédioit de son école ceux de ses élèves qui lui paroissoient nés pour une autre vocation.

La Ville moderne de Nassali ou Nasli n'a plus rien de commun avec l'ancienne. C'est un lieu de commerce fréquenté par une poignée d'Arméniens & de Grecs. Le marché se tient loin des habitations. Les Orientaux jaloux n'exposent point leurs familles au milieu d'une troupe de Négocians suspects Ceux qui font le trafic séjournent dans les Caravanserais, espèce d'Hospices qui rappellent l'hospitalité des anciens, mais qui n'en dédommagent point tout-à-fait.

Sur la colline appellée *Janichere* sont les débris d'Antioche sur le Méandre, Ville de Carie qui n'a conservé de son premier état que la faculté de produire dans son

(1) Il ne faut pas confondre Menecrate le Carien avec Menecrate le Syracusain. Celui-ci étoit un Médecin habile & désintéressé, qui guérissoit les mala'es pour le seul plaisir de les soulager, n'exigeant d'eux que la complaisance de le saluer du nom de Jupiter, dont il se disoit l'égal. Ses Successeurs se rendent trop de justice pour se permettre sa manie.

territoire d'excellentes figues. Quelques milles plus loin, après avoir traversé *Carajesu*, gros bourg où habitent quelques Chrétiens, on arrive au Village de Geyra, jadis Aphrodisée, Ville considérable, dont le principal édifice étoit un Temple de Bacchus & de Vénus (1) Aphrodite, qui sert aujourd'hui d'Eglise. L'Histoire comparée offre à chaque page de semblables métamorphoses. Les Turcs qui demeurent dans ce Village font d'excellens vins blancs, qu'ils boivent sans beaucoup de scrupule, sur-tout quand ils le partagent avec les voyageurs qu'ils hébergent volontiers. Tout près de là est un autre Village qu'on nomme *Chiflic*. *Carura*, petit bourg, sert de confins à la Carie & à la Phrygie. De tout temps, cet endroit a été sujet à de violens tremblemens de terre.

Les habitans de la Carie étant presque tous soldats volontaires, presque tous portent sur eux un équipage militaire, un sabre, & un pistolet dans leur ceinture,

(1) *Vénus aphrodite*, c'est-à-dire, née de l'écume de la mer : ce trait trop peu gazé de la Mythologie n'est pas galant. Les anciens quelquefois peignoient les Grâces sans leur ceinture. Les fêtes aphrodisiennes qui avoient lieu en Grèce & dans la Carie, étoient encore plus étranges. Les Prêtresses qui représentoient Vénus recevoient pour elle le culte & l'offrande du premier amateur bénévole qui se présentoit une pièce d'argent à la main ; lequel s'en retournoit, après avoir reçu en échange un phallus & du sel. Pour plus grand éclaircissement, voyez la fin du tome VII in-4°. de nos antiquités d'Herculanum expliquées.

une gibecière & un fusil, & sur-tout une pipe : le reste de l'habillement appartient au costume des Orientaux. Ils ont un turban noir dont la forme & la couleur sont les marques distinctives de leur état.

Les femmes de Mylasa portent des espèces de chausses amples & qui leur tombent jusques sur les pieds ; puis deux robes, dont l'une très-longue est fermée tout-à-fait ; l'autre, semblable à un doliman, s'agraffe sur le devant ; elles passent pardessus, sur leurs reins, une ceinture nouée assez négligemment en forme d'écharpe ; elles se coëffent d'un turban élevé en forme de pain de sucre tronqué, & orné de plusieurs rangs de perles. Deux colliers couvrent leur gorge ; & leurs cheveux, tels que la nature les entretient, retombent sur leur dos. L'ensemble de ce costume peu recherché a de la noblesse & même de la grace.

Fin de la Notice historique sur la Carie.

Femme de l'Isle de Lemnos.

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LEMNOS.

. . . . . Jam summis *Vulcania* surgit,
Lemnos aquis.

Valerius Flaccus. Argonaut. Lib. II. v. 78.

Lemnos ou Vulcanie, au sein des eaux, s'élève.

LA Mythologie des Anciens avoit plus de corps qu'on ne seroit tenté de lui en accorder au premier coup-d'œil. Examinée avec quelqu'attention, elle suppose dans ses Auteurs une connoissance assez avancée de la Nature & de ses principaux phénomènes : & pour n'en citer qu'un exemple, n'étoit-il pas convenable de placer dans l'Isle de Lemnos, qui n'est qu'un produit volcanique, l'attelier de Vulcain (1) & de ses Cyclopes, les plus anciens Forgerons connus? En effet, la découverte de l'Art métallurgique a dû se faire sans doute dans le voisinage de quelque volcan. L'Inventeur d'une

(1) Pour sentir toute la justesse des Fables Mythologiques, il suffit de rapprocher ces deux mots, *Vulcain* & *volcan*, qui sans doute dans l'origine durent ne faire qu'un, & signifier la même chose.

Science aussi merveilleuse, & qui dut changer aussi-tôt la face des choses, méritoit & obtint de la reconnoissance des hommes les honneurs proportionnés à ce bienfait. On fit un Dieu de celui qui avoit trouvé le secret de maîtriser l'action du feu & d'amollir les métaux à sa flamme graduée. Mais hélas! le genre-humain perdit de son innocence en raison des lumières qu'il acquéroit. Des gens adonnés au rude métier de la Forge contractèrent bien vîte des mœurs dures & violentes. Aussi les habitans de Lemnos passoient-ils pour une Nation féroce & capable de tous les forfaits. Les femmes qui ne sacrifioient ni à Vénus ni aux Grâces, prirent tellement les habitudes grossières de leurs maris, qu'elles finirent par devenir pour eux des objets repoussans : de-là les excès auxquels se porta le sexe le plus foible, mais jaloux & vindicatif, contre celui qui l'accabloit de mépris.

Bacchus avoit un Temple à Lemnos; le vin en effet est la plus grande des jouissances pour des Forgerons toujours altérés.

Le terroir est encore très-propre à la vigne; il abonde en bled. On y trouve d'excellens pâturages, & on y fait commerce de beurre & de fromages de chèvres. Avec la soie & du coton, on y fabrique une espèce d'étoffe mêlée de lin & appellée *meles*, dont on fait des chemises & une espèce de gaze claire & transparente. Cette gaze que les femmes appellent branjuke, leur sert pour les vêtemens de dessous.

Leur costume n'est pas maniéré; sur leurs bas elles portent des espèces de chausses qui tombent au-dessus

de la cheville du pied & au-dessous de leurs jupes assez écourtées. Pardessus, on passe un corset dans lequel la taille n'est rien moins que gênée, & dont les amples manches couvrent le bras jusqu'au poignet. Leur coëffure est un très-grand mouchoir garni de frange, lequel enveloppant leur tête & assujetti sous leur menton, retombe jusqu'à la naissance des hanches. Le sein est couvert assez modestement d'un autre mouchoir.

Fin de la Notice historique sur Lemnos.

Courtiere Juive.

BnF ARS

Marchand Juif à Constantinople.

BnF ARS

Tchinguise ou Danseuse Turcque.

BnF ARS

Tchingui ou Danseur Turc.

BnF ARS

Turc amoureux.

BnF ARS

femme Turc allant par les rues.

BnF ARS

femme Turque fumant sur le Sopha.

BnF ARS

Turc en habit d'hiver.

BnF
ARS

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES TURCS.

L'EMPIRE Ottoman eſt l'un des plus vaſtes États du Monde connu; pourquoi faut-il ajouter, & l'un des plus deſpotiques. Comment ſe fait-il que plus les aſſociations d'Hommes ſont nombreuſes, moins elles ſe trouvent libres? L'inverſe, ce ſemble, devroit avoir lieu. La ſuperſtition, il eſt vrai, eſt le principal nœud qui lie tant bien que mal, toutes les parties du coloſſe politique ſoumis au Croiſſant. Le Coran a tout fait dans le principe, & maintient tout encore. Mais le fanatiſme religieux qui, dans les mains de Mahomet, fut l'inſtrument de la ſervitude, n'auroit-il pas pu devenir tout auſſi bien l'inſtrument de la Liberté? Et ſi le Légiſlateur des Arabes en avoit le choix, il eſt digne de toute l'exécration attachée à ſon nom, pour n'avoir pas ſaiſi l'occaſion que lui offroit ſon génie, de rendre aux Hommes leur dignité première.

Mais pour nous renfermer dans les bornes que nous preſcrit la nature de cet Ouvrage, contentons-nous de quelques tableaux iſolés, choiſis parmi la multiplicité d'objets que nous aurions à traiter. Comment en effet, décrire avec méthode un édifice immenſe qui n'a point

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES TURCS.

L'EMPIRE Ottoman eſt l'un des plus vaſtes Etats du Monde connu ; pourquoi faut-il ajouter, & l'un des plus deſpotiques. Comment ſe fait-il que plus les aſſociations d'Hommes ſont nombreuſes, moins elles ſe trouvent libres ? L'inverſe, ce ſemble, devroit avoir lieu. La ſuperſtition, il eſt vrai, eſt le principal nœud qui lie tant bien que mal, toutes les parties du coloſſe politique ſoumis au Croiſſant. Le Coran a tout fait dans le principe, & maintient tout encore. Mais le fanatiſme religieux qui, dans les mains de Mahomet, fut l'inſtrument de la ſervitude, n'auroit-il pas pu devenir tout auſſi bien l'inſtrument de la Liberté ? Et ſi le Légiſlateur des Arabes en avoit le choix, il eſt digne de toute l'exécration attachée à ſon nom, pour n'avoir pas ſaiſi l'occaſion que lui offroit ſon génie, de rendre aux Hommes leur dignité première.

Mais pour nous renfermer dans les bornes que nous preſcrit la nature de cet Ouvrage, contentons-nous de quelques tableaux iſolés, choiſis parmi la multiplicité d'objets que nous aurions à traiter. Comment en effet, décrire avec méthode un édifice immenſe qui n'a point

de plan, & qui se soutient à peine sur ses bases vicieuses ?

On remarquera en premier lieu, que les Turcs paroissent avoir perdu de vue l'étymologie du nom qu'ils portent, *Turcæ*; lequel signifie, au sentiment des anciens Lexicographes, *Agriculteurs par excellence.* En général, les terres de la domination des Ottomans sont naturellement fertiles. Mais le sol est mal cultivé là où le droit de propriété reçoit des atteintes journalières.

Les Langues peignent les Nations qui s'en servent. Le genre féminin sembloit en effet, devoir être exclu d'un idiome parlé par un Peuple qui regarde les Femmes si au-dessous des Hommes.

Et en effet, les Femmes dans ce pays, sont élevées en conséquence. On en prend soin comme d'un fragile instrument de plaisir ; & si la société civile consiste en un échange continuel d'égards & de bons procédés entre les deux Sexes, il n'existe point de société en Turquie. On s'y marie sans se voir, on jouit sans s'aimer ; les sens sont épuisés déjà, & l'on ne sait pas encore si l'on a un cœur.

Les rangs inférieurs sont plus heureux, en ce que l'observation de l'Etiquette Orientale, contrariée par la nécessité, les laisse davantage à la Nature. Guidé par les yeux, le véritable amour du moins peut faire un choix ; & les frais qu'entraîne l'entretien d'un Harem interdisant ce luxe aux individus d'entre le Peuple, les Femmes de cette classe ne partagent pas avec plusieurs rivales, la tendresse de leurs maris, &

jouissent de toutes les douceurs d'un ménage paisible. D'où l'on pourroit conclure que presque par-tout, en lui supposant un peu moins de misère, un peu plus d'éducation, le sort du Peuple est encore de beaucoup préférable aux destins brillans de ceux qui l'oppriment, qui le dédaignent, & pourtant ne peuvent s'empêcher de lui porter envie.

Il y a en Turquie, plusieurs sortes de Mariages : ceux que l'on fait à vie, sauf le droit de répudiation ; & ceux qui n'ont lieu que pour un temps, limité par l'acte civil qu'on en dresse. D'où l'on voit que les Hommes, égoïstes ici plus encore qu'ailleurs, n'ont eu égard qu'à eux seuls, & se sont ménagés une porte ouverte, pour quitter la partie aussi-tôt que l'ennui s'empareroit d'eux. La destinée des Femmes y est donc absolument passive & précaire : & telles sont les mœurs que nécessite le despotisme. De rang en rang, & d'un sexe à l'autre, on se dédommage de la tyrannie qu'on souffre d'un côté, en faisant soi-même le tyran d'un autre côté ; c'est un cercle vicieux dont le climat provoque encore les révolutions aussi funestes qu'avilissantes pour l'espèce humaine.

La Guerre vient mettre le comble à ces désordres, & leur sert d'aliment. Le foible devenu la propriété du fort, l'intérêt spécule sur la débauche ; & la jeunesse Circassienne ne cesse d'être prisonnière des Tartares, que pour se voir esclave chez les Turcs. Et comment les droits d'homme à homme, seroient-ils respectés dans une contrée où le père vend ceux que la Nature

lui a donné pour ses enfans, dans un pays où l'amour maternel ne tient pas contre de l'or ?

Les Femmes esclaves & même les autres, reçoivent une éducation conforme au rôle qu'on leur destine. La musique, & sur-tout la danse, sont les deux talens qu'elles possèdent par excellence. Les Maîtres, à l'usage desquels elles sont consacrées, ont encore plus besoin de désirer que de jouir. Il faut des liqueurs fortes à un palais blasé. Le sel du plaisir devient bientôt fade pour qui a le sentiment émoussé. Deux amans délicats sont heureux long-temps avant, long-temps après le moment du bonheur. Un Musulman dans son Harem, n'a peut-être jamais connu l'amour & ses ressources. Semblables au Géant Antée, il faut qu'il touche la terre pour reprendre de nouvelles forces. Il faut que les autres sens concourent à lui faire retrouver celui du plaisir. Les tableaux lascifs qui font fuir la chaste volupté, peuvent seuls allumer le flambeau du désir dans les yeux de la débauche.

Ce qui achéve de dégrader le sexe en Turquie ; c'est l'existence habituelle qu'il mène dans les Harems. Les Femmes réduites à leur société seule, se corrompent vite. C'est une loi de la Nature ; les deux Sexes ne valent que par leur mélange. Ils ne sont distincts l'un de l'autre que pour se rapprocher : malheur à eux, s'ils s'obstinent à demeurer étrangers l'un à l'autre ; l'ambition, la rivalité, la jalousie, l'ennui, l'inaction physique & toutes ses suites, sont autant de germes impurs ;

qui portent la corruption dans l'enceinte étroite où végète un groupe de jeunes beautés nées sous un climat ardent ; victimes réduites à se consumer lentement au feu des passions qui leur ont été données pour les vivifier.

Le despotisme a lieu de s'applaudir : il a su plier à son joug le plus tyrannique de tous les sentimens du cœur. L'Amour qui se vante de n'avoir point de maître, n'est qu'un vil esclave, en Turquie, sur l'un des points de la terre où il devroit avoir le plus d'ascendant & les plus douces influences.

La Liberté ne voit pas non plus sans soupirer, la position de Constantinople. C'est là, de préférence, qu'elle eût désiré pouvoir déployer son étendard, qui serviroit comme de ralliment à l'Asie & à l'Europe. L'aspect de la Capitale de l'Empire du Croissant, donne une idée du caractère de ceux qui l'habitent. L'abord de cette Ville a quelque chose d'imposant & de noble. Mais quand on vient à parcourir l'intérieur, le retrécissement des rues qui obstruent la lumière du Ciel, indique déjà la demeure de la servitude. La famine, la peste & les incendies ravagent assez souvent Constantinople, mais sans beaucoup décourager les Habitans; les coups d'autorité arbitraire leur ont appris qu'il est des fléaux plus à redouter & plus difficiles encore à réparer que le feu, les épidémies & la disette.

Une Nation esclave & trop foible pour secouer sa chaîne, doit chercher à s'étourdir sur ses peines, & à se dédom-

mager des maux réels, par des plaisirs imaginaires. L'Opium procure aux Turcs cette ressource dernière. La douce ivresse qu'il leur cause pour le moment, les aveugle sur les suites déplorables de ce poison lent, qui leur rendroit un plus grand service, s'il pouvoit abréger leurs jours. Les Moines Musulmans ont fait à ce sujet, une sage réforme, en donnant au vin la préférence sur l'opium.

S'il est vrai qu'on ne puisse se préserver d'un excès que par un autre excès, le Voyageur désireroit que les Santons & les Derviches fussent toujours ivres. Du moins alors, ils n'auroient pas la force d'exiger des passans sur une route écartée, des contributions arbitraires, sous le titre d'aumone, & au nom du Prophête.

Ces insectes de la superstition, qui pullulent dans la poussière de l'ignorance, disparoîtroient sans doute, aux premiers rayons de l'instruction publique, dirigée par le Gouvernement. Mais l'aurore de la raison présageroit le déclin & l'extinction du pouvoir absolu ; & ce n'est pas pendant la léthargie de la servitude, qu'on peut espérer une telle révolution.

Il ne faut pas croire pourtant, que la Loi serve de texte à la tyrannie. Elle la condamne formellement ; & les fauteurs du despotisme, dans certaines occasions d'éclat, affectent de lui rendre hommage. C'est un sacrifice qu'ils font à l'opinion publique. Mais le Peuple paye cher ce sacrifice. D'ailleurs, le Coran, par exemple, est tout à la fois le Code Religieux, Politique & Civil des Turcs. Quelle vaste carrière il donne aux

Commentaires des Muphti & des Docteurs qui l'expliquent ſous les yeux du Prince. Peut-on s'étonner trop que des Nations entières regardent comme deſcendues du Ciel, de pareilles rapſodies, telles que celles du Coran ? Que contient en effet, le 114 Chapitre que Mahomet fit écrire pour les Arabes ? Ce Livre qui ſert de Code univerſel à une multitude d'Hommes, n'a ni plan, ni liaiſon, ni but déterminé. Malgré l'élégance de la traduction (1) moderne, le Coran eſt très-fatiguant à lire. On n'y trouve pas l'intérêt & la variété de la Bible qu'il copie en tant d'endroits. On y rencontre de temps à autre, quelques grands traits. L'original Arabe peut avoir le mérite du ſtyle & de l'expreſſion. Le Coran peut bien être un Livre claſſique pour les Orientaux. Mais un être raiſonnable, qui s'attache plus aux choſes qu'aux mots, peut-il avouer ſans rougir, un ramas de préceptes incohérens, lieux-communs de morale. L'Hiſtoire de l'Auteur reconcilie un peu avec lui & ſon Livre. Il ne ſe montra pas un ſeul inſtant au-deſſous du rôle qu'il entreprit de jouer. Le cours de ſa vie eſt pleine d'actions vigoureuſes, de réſolutions, de génie, & la fin y répondit parfaitement. Il vécut & mourut en Héros.

L'un des plus beaux Chapitres du Coran eſt le 31^{e}. Il ſemble que l'Auteur ait voulu juſtifier ſon titre, & lutter avecle ſage Lockman, dont il porte le nom. Mais qu'il lui

(1) Elle eſt de M. Savary.

lui est inférieur ! Cependant Lokman, avec ses belles paraboles (1), ne fit pas même Secte ; & Mahomet fonda un Culte & un Empire. Quel dommage qu'il n'ait pas réparé sur la fin de sa mission guerrière, les fourberies & les actes de violence qui en soutinrent l'éclat ! une fois maître des esprits, quel dommage qu'il n'ait pas fait taire en lui l'ambition, pour écouter l'humanité & l'amour de l'ordre ! Quel dommage, qu'il n'ait usé de son ascendant vainqueur, que pour substituer le fanatisme & l'esclavage à l'idolâtrie ! Il eût pu ramener l'Asie & l'Afrique à la simplicité des Mœurs pastorales. Il se disoit le représentant d'Abraham dans le Temple de la Mecque : que ne faisoit-il revivre le siècle Patriarchal ! Mais l'esprit de Mahomet n'étoit qu'entreprenant & guerrier. Plus pacifique, il n'eût rien fait. Tout son talent étoit dans la force. Que conclure de cette digression ? Le bonheur des Hommes ne dépend pas

(1) On entend parler ici des Apologues ou Contes Indiens de Lokman, que les Grecs s'approprièrent, sous le titre de *Fables d'Esope*. Un Molla ou Homme de Loi, traduisit Lokman, du Persan en Turc, sous le règne du Sultan Seuleiman, Prince contemporain de François premier. Il aimoit les Lettres, & il dédommagea le Traducteur du mauvais accueil qu'il avoit reçu à ce sujet, de la part du Grand-Visir, ennemi de la vérité. Ce Livre, dit M. Cardonne, depuis environ l'an 1540, est regardé par les Sçavans de l'Empire Ottoman, comme le modèle de la plus parfaite éloquence dont la Langue Turque puisse être susceptible.

V. la Vie de Lokman, par M. Prévot d'Exmes.

du

du génie d'un ſeul d'entr'eux. L'inſtruction publique doit être le moyen lent, mais ſûr, de faire révolution, c'eſt-à dire, de les ramener à la Loi primitive. Périſſent donc tous ces grands Hommes, fléau des autres Hommes qui les admirent. Béni ſoit le ſage ſenſible & pacifique, qui ne profite de la connoiſſance qu'il a du cœur humain & des loix de la Nature, que pour éclairer ſes frères par ſes écrits, & les guider par ſes exemples. Un tel ſage ne marche point à pas de Géant, dans le chemin du crime & de la Renommée; il ne brille pas comme un météore ſanglant. C'eſt un génie bienfaiſant, qui attend tout du temps & de l'éducation. Nous nous ſommes un peu appeſantis ſur le Coran, parce que c'eſt, à bien dire, le ſeul Livre des Turcs. Toutes leurs études ſe bornent là. Quand ils ont lu ce Livre, & qu'ils peuvent en réciter à propos quelques verſets, ils ſe croient aſſez ſçavans, & mépriſent toute autre ſcience. La Bibliothèque, fondée n'aguères à Conſtantinople, reſte par conſéquent déſerte, & l'Imprimerie, oiſive. En effet, ces deux Etabliſſemens ſeront parfaitement inutiles chez cette Nation, tant qu'elle s'obſtinera à ne lire que dans un ſeul Livre. Une copie de ce Livre ſuffit à toute une famille. D'ailleurs, l'Imprimerie qui ſubſiſte encore, eſt dans le Palais du Souverain, & entretenue à ſes frais; & cette circonſtance raſſure le Gouvernement ſur les ſuites bonnes ou mauvaiſes, de la liberté de la preſſe.

Les Ecoles publiques, qui ſervent d'acceſſoires aux Moſquées, que chaque Sultan ſe fait un devoir de

bâtir, pourroient répandre l'instruction, si on y apprenoit autre chose que les prières d'usage.

Les bons Musulmans devenus riches sans l'aveu de leur conscience, pour se laver des souillures que fait contracter le maniment de beaucoup d'or, construisent sur les grands chemins, des Fontaines publiques, consacrées par une légende tirée du Coran. Le Voyageur sensible, s'y désaltère à regret; l'eau qu'il boit a peut-être coûté du sang.

Les Turcs passent pour être hospitaliers envers les animaux. Mais on n'a pu leur en faire honneur que d'après des exemples particuliers, qui ne prouvent rien. Il se trouve ailleurs aussi de vieux fols des deux sexes, qui prodiguent à des chiens & à des chats, les soins les plus assidus, les vivres les plus abondans, refusés à l'indigent infirme, doublement malheureux à la vue de cette odieuse prédilection. Dans les hautes classes de la société, le singe qui amuse, la perruche babillarde, l'épagneul capricieux, l'angola au long poil sont choyés par une Maîtresse de maison, & s'emparent tellement de toute sa sensibilité, qu'il ne lui en reste plus pour l'humanité souffrante. Les Turcs sont à-peu-près de même. Le Ramazan ou leur Carême, les excite cependant à être charitables; mais ce temps de jeûne & d'expiation, quand il est expiré, semble leur donner le droit de ne se rien refuser, & d'oser tout sur le plus foible. Et c'est ainsi qu'un excès d'abstinence & de dévotion motive chez eux & justifie un excès d'ivresse & d'intempérance en tout genre.

Pour terminer cette esquisse rapide, & sans doute trop incomplette, nous rapporterons quelques Proverbes Turcs, bien propres à caractériser cette Nation.

Avec la patience, le verjus devient confiture. Un despote a beau jeu sur un Peuple qui pense ainsi. Si l'on demandoit comment il peut se faire qu'un seul homme soit le maître absolu de plusieurs millions de ses semblables; si la tyrannie étoit une énigme; ce Proverbe en donneroit le mot : en effet, le despotisme d'un Prince a pour base & pour mesure, la patience de ses Sujets.

Mais voici le revers de la Médaille dans cet autre Proverbe.

Les tyrans ne font pas longue vie.

Il n'y a point de feu en enfer.

Dit-on encore populairement en Turquie :

Chacun porte son feu avec soi dès ce monde.

Un Proverbe Turc, qui mériteroit d'être retenu & mis en pratique chez toutes les Nations, est celui-ci :

Donne plutôt la tête que ton secret.

Copions le Costume Turc, d'après plusieurs dessins pris sur les lieux :

Les Femmes en Turquie sont vêtues presque comme les Hommes, à la réserve de la tête, sur laquelle elles portent diverses coeffures, suivant la diversité des pays soumis au Croissant. Mais les Hommes ont par-tout le Turban; ou bien le *Callac*, bonnet fourré de peau, rebordé tout-au-tour, & fendu par devant.

Le juste-au-corps des Femmes est le même que celui

des Hommes, ainſi que la veſte de deſſous, fendue de haut en bas, comme une ſoutane; ainſi qu'une chemiſe par-deſſus le caleçon qui deſcend juſque ſur les talons. Les deux Sexes portent auſſi la même eſpèce de chauſſure; enſorte qu'il n'y a que la tête qui les diſtingue, ſans parler des colliers & de bracelets.

Il n'y a preſque point de différence non plus, entre l'habit des riches & celui des gens du commun. Les premiers ne ſe diſtinguent que par leurs bagues & autres bijoux.

Le même habit peut aller à toutes tailles : auſſi ne prend-on pas ordinairement la meſure. Si le haut-de-chauſſe eſt trop long & qu'il aille juſqu'à terre, on le relève par en bas, en redoublant l'extrêmité d'autant qu'il eſt néceſſaire. S'il eſt trop large, on le reſſerre avec une aiguillette qui paſſe dans la ceinture de ce haut-de-chauſſes, & on le fait ainſi refroncer tout au tour & autant que l'on veut, comme on feroit une bourſe. S'il eſt trop étroit, on y pratique des fentes par derrière & aux côtés qui, à meſure qu'elles s'ouvrent, forment la figure d'une *S*. Il en va de même du juſte-au-corps. Il n'y a que la robe ou ſoutane qui doit être plus ou moins courte, ſelon la grandeur ou la petiteſſe du corps. Si bien que le métier de Tailleur, en Turquie, pourroit s'apprendre dans l'eſpace de deux mois.

Les Turcs ne portent ſous leur grande ſoutane, que de la toile, c'eſt-à-dire, une camiſole, un caleçon, & la chemiſe, qui ſouvent ſert de veſte & de chemiſe

tout ensemble, tant aux Hommes qu'aux Femmes, puisqu'ils la passent par-dessus les caleçons. Les Femmes élégantes, & qui donnent le ton, brodent sur cette chemise, quantité de jolis dessins ou des fleurs d'or & de soie.

Les Femmes vont nuds pieds dans les maisons ; ce qui ne leur est pas bien difficile, d'autant qu'elles ne marchent que sur des tapis ou des nattes, les pauvres comme les plus opulentes. Quand elles sortent de leurs appartemens, elles chaussent des socques de bois, plus hautes que celles de nos Religieux Franciscains, fideles à leur Règle. Ce n'est que quand elles vont dehors, en visites ou pour affaires, qu'elles se revêtent de bas ou chausses, pour l'ordinaire de velours ou de drap rouge, & mettent à leurs pieds, des sandales jaunes, montées sur deux traverses de bois, élevées de 5 à 6 pouces. Les pantoufles des Hommes sont de maroquin jaune.

Le Costume, en Turquie, n'est poinr sujet aux caprices des modes ; si l'on s'y permet quelques variations, elles sont si peu considérables, qu'à peine s'en apperçoit-on. Point de plumes, point de rubans. Aucun de ces petits accessoires, de ces agrémens légers qu'imagine le goût, & que le luxe paye si cher.

Ils ne font point usage de gants. Ils se servent néanmoins quelquefois dans les Caravannes, durant les froids, de mitaines de peau d'agneau, fort grossièrement travaillées, ou bien de laine tissue à l'aiguille.

Les Femmes ne font point paroître leurs habits dans les rues, d'autant qu'elles se passent par-dessus, une

grande juppe de toile blanche, comme une soutane, qui les couvre de la tête aux pieds. Les Femmes Juives & Chrétiennes, ont un grand voile qui leur descend un peu plus bas que les genoux; ensorte que leurs beaux habits de couleur & de brocard, se laissent voir par le bas; ce qui ne cause pas peu de jalousie & de dépit aux Musulmanes entièrement couvertes.

Les Turcs ne permettent pas aux Chrétiens & aux Juifs, de porter le Turban blanc; & ceux-ci n'oseroient le faire, sans exposer leur foi ou leur vie. On leur permet encore moins de porter la couleur verte, livrée caractéristique qui distingue les Musulmans des autres Nations.

Le *Chal* est une étoffe de laine fine, fabriquée en Perse & aux Indes. Les Turcs s'en servent pour s'envelopper la tête, lorsqu'ils sortent, soit pour se préserver du froid (1), ou pour n'être point reconnus; ils ont aussi des manteaux qui les en garantissent. Leurs habits de dessous sont toujours croisés & fixés par une ceinture qui retient tout ce qu'ils placent sous ces revers, entre la doublure desquels il y a des poches ménagées pour les montres, l'argent & autres effets qu'ils soignent plus particulièrement.

Les Turcs ne connoissent point les habits de deuil.

Les Femmes *comme il faut*, se servent à leur toilette de deux drogues dont elles font grand cas, & connues sous les noms de *surmé* & *sulimé*.

(1) Voyez la Figure.

Le Surmé, connu dans toute l'Asie, est une poudre noire impalpable, & tellement volatile, qu'elle s'attache, en forme de *velouté*, sur un fil de laiton fixé au bouchon du flacon qui la contient. L'art de s'en servir consiste à tirer ce fil de laiton, auquel le bouchon sert de manche, sans qu'il touche les bords du flacon, ce qui le dégarniroit de la poudre noire dont il s'agit. On applique l'extrêmité de cette aiguille dans le coin intérieur de l'œil, en y appuyant les deux paupières, & ensuite on la retire doucement vers la tempe, afin de laisser en dedans des cils, deux raies noires; ce qui, aux regards des Turcs, embellit deux beaux yeux.

Qui le croiroit; les Hommes & même les vieillards, disputent aux Femmes cette coquetterie. L'usage du surmé est presque général. Il est moins commun parmi le peuple que dans la classe opulente; mais le peuple porte aussi sa livrée, & se distingue par un genre de parure tout particulier. Il se couvre les bras & les jambes, quelquefois la poitrine, de signes dessinés par des piqûres, lesquels frottés avant d'être cicatrisés avec quelque couleur, retiennent celle qu'on y fait pénétrer. La couleur bleue qui resulte de la poudre à canon, est la plus ordinaire. La galanterie a aussi sa part dans ce genre de parure. Les Turcs amoureux, après s'être déchiqueté la peau du (1) bras en présence de leurs Maîtresses, soit pour les attendrir, soit pour leur prouver

(1) Voyez la Figure.

la violence de leur amour, finissent par s'imprimer sur plusieurs parties de leur corps, le chiffre de leurs Amantes, enlacé avec le leur.

Le *sulimé* est une espèce de fard, qui blanchit la peau, & la rend luisante. On s'en sert beaucoup dans le bain. Les Femmes Turques n'y sont jamais exactement nues. La pudeur s'y est réservée un morceau d'étoffe soie & coton, connu sous le nom de *pestemal*.

Les Turcs ont plusieurs sortes d'aulnes, qu'ils appellent du nom générique *pic*. Notre aune marchande équivaut à un pic trois quarts de pic, d'usage pour les draps. L'*indasé* est une autre sorte de pic qui mesure d'autres étoffes.

L'étendard de Mahomet, bannière sainte qui sert d'oriflame aux Turcs, est un drapeau d'étoffe de soie verte.

Les jeunes gens portent la moustache, & ne laissent croître leur barbe que pour prendre un état.

Mustapha III, successeur du Sultan Osman, à son avènement au Trône du Croissant, voulant réformer les abus dans les dépenses de son Harem, y fixa l'entretien de ses Femmes. L'article de l'habillement fut porté dans le tarif, à la somme d'environ 250 liv. de notre monnoie, par an. On s'attendroit à un plus grand luxe.

On remarquera que les lits à la Turque, les robes & toutes les nouveautés auxquelles on donne ce nom, ne sont pas plus connus en Turquie que la race des chiens que nous nommons chiens Turcs.

Il

Il y a beaucoup de Juifs épars dans toute l'étendue de l'Empire Ottoman. Ils y sont ce qu'ils sont par-tout ailleurs ; patiens & à l'épreuve de tout, l'amour du gain est leur seule passion. Leurs Compagnes font le métier de Courtière. (1) Elles portent aux jeunes Femmes enfermées dans les Harems, des marchandises en pierreries, étoffes, cosmetiques, &c. ; mais elles sont bien & duement visitées par les Eunuques, qui ne leur font aucune grace. Il faut qu'elles soient bien connues, pour être admises en la présence des Princesses du sang Ottoman. En un mot, ces Femmes Juives ressemblent assez à nos Revendeuses à la Toilette ; elles en connoissent toutes les allures, &c.

(1) Voyez la Figure.

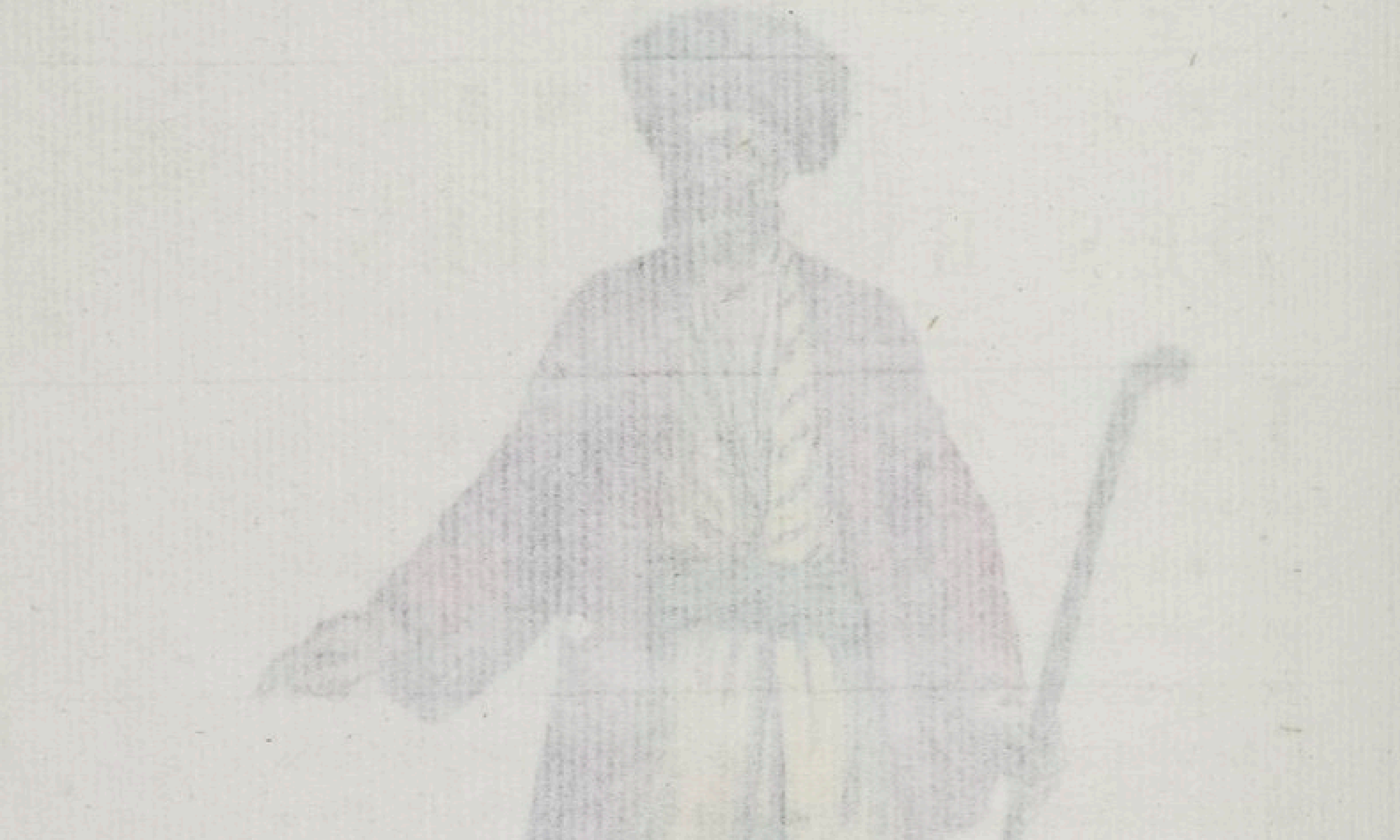
Fin de la Notice historique sur les Turcs.

Fille de Bulgarie

BnF ARS

Bulgare

BnF ARS



Bulgare

MŒURS
ET COUTUMES
DES BULGARES.

Le nom de *Bulgare*, altéré par l'usage & l'esprit de parti, servit pendant quelque temps d'injure grossière, pour désigner une Secte Religieuse qui eut la Bulgarie pour berceau. Pourquoi ne s'en est-on pas tenu là? Pourquoi brûler des gens qu'il ne falloit qu'éclairer?

Leurs erreurs, il est vrai, étoient capitales. Ils ne pouvoient concilier à la fois le bien & le mal, sous un seul Dieu. Les SS. Canons de l'Eglise ne leur sembloient que de sçavans hors-d'œuvres; ils trouvoient toute la Religion dans le texte nud de l'Evangile. Ils ne pouvoient se résoudre à croire aux effets de la consécration faite par un Prêtre sans Mœurs. Ils osoient refuser leurs respects aux Evêques, qui ne respectoient pas eux-mêmes les premiers la Discipline Apostolique. Ils doutoient de la nécessité du Baptême administré aux nouveaux nés, sans connoissance de cause. Selon eux, un honnête Homme ne devoit jamais s'abaisser jusqu'au serment: son témoignage seul ou sa simple promesse, suffisoit.

L'encre & le fiel, le fer & la flamme vinrent à bout de purger la Bulgarie de cette Doctrine hétérodoxe & scandaleuse: si bien qu'aujourd'hui les Habitans de

cette Province Turque, ſont tous bons Chrétiens, mais tous ignorans. Leurs Prêtres ne s'entendent qu'à faire le ſigne de la Croix. Ce geſte ſacré qui ſanctifie le Baptême, le Mariage & la Mort de leurs Ouailles, leur vaut des honoraires qui ſuffiſent à leur entretien. L'Evêque partage avec les Paſteurs, qui, pour éviter les embarras d'une ſolde de compte, s'engagent à une redevance annuelle, prix moyen, proportionné à leur recette journalière. La Liturgie s'y prononce en Langue Grecque.

Les Bulgares parlent un dialecte du Sclavon. Tout annonce la pauvreté dans l'intérieur de leurs maiſons, conſtruites de bois, revêtues de boue. Ils marchent preſque toujours nuds pieds. La plus riche parûre des Femmes conſiſte en pièces de monnoie Turque, qu'elles attachent à leur coëffe, dont elles ſe font des colliers, & qu'elles parſement dans leur chevelure flottante ſur les épaules. Les Filles des premières maiſons du pays mettent un peu plus de recherche, & annoncent du goût. Elles multiplient les nœuds de rubans tout le long de leur habillement, qui a beaucoup d'analogie avec le Coſtume Levantin : elles portent ſur-tout une riche ceinture. Leur bonnet a la forme d'une couronne fermée. La plûpart des Femmes vont pêcher dans le Danube, toutes habillées. Cependant elles tiennent leurs ménages aſſez propres.

Les Hommes ont les Mœurs honnêtes & douces. L'Agriculture, le Bétail & le Commerce les occupent & les font vivre. Le ſol de leur ancienne patrie ſur les

bords

bords du Volga ne valoit pas celui de la Bulgarie, contrée inégale, mais abondante en pâturages, en bled & en vin. Que faudroit-il de plus pour y jouir d'une existence complette? un peu plus d'instruction de la part du Clergé : un peu moins de despotisme de la part du Croissant.

Le sommet des montagnes est peuplé d'aigles de la grande espèce, dont les plumes garnissent les flèches du Soldat Ottoman.

Sosson, jadis Capitale, est la Ville principale ou plutôt le Chef-lieu de toute la contrée. C'est un assemblage non muré d'une grande quantité de maisons, dont chacune a son jardin particuliers; ce qui produit un aspect très-pittoresque. Mais la salubrité de l'air ne répond pas aux charmes du paysage.

Sur les bords d'un Golphe de la Mer Noire, dans le Sangiacat de Drysta, est une Bourgade, jadis Capitale de la petite Scythie, sous le nom de Tomos, aujourd'hui Tomiswar. On y montre au Voyageur crédule, les restes de la Maison d'exil, où le galant Ovide passa peniblement les dernières années de sa vie, les yeux sans cesse tournés vers Rome : avis aux Poëtes courtisans!

Vers les bouches du Danube, au nord du Mont-Hemus, habite dans une vaste plaine, une Peuplade, Turque d'origine, & hospitalière de profession. Du plus loin que les Sitaki apperçoivent un étranger, ils vont au-devant de lui, au son des instrumens. Arrivé à la Bourgade, une foule de personnes l'environne, & se

dispute l'avantage de l'emmener chacun de son côté. Venez, disent-ils, chez nous, vous asseoir à notre table. Venez y prendre votre part des mets simples que la Providence nous envoye. Du miel, des œufs, du pain cuit sous la cendre, composent en effet tout le comestible de ces bonnes gens. Mais ce miel est si doux! ces œufs sont si frais! ce pain est si blanc! & ceux qui offrent tout cela ont si bon cœur, que le palais le plus blasé se retrouve de l'apetit.

On peut ainsi passer trois jours, sans bourse délier, excepté dans le cas où l'on auroit une suite de plus de trois chevaux. Dans chaque habitation, il y a une pièce qui ne sert que d'hospice. Les lits de repos y sont tout dressés. S'il fait froid, le fumier de leur bétail, desséché, n'attend plus que la flamme. Car le bois manque absolument dans ce canton. D'ailleurs, l'*appartement du Voyageur* est bien clos. Les pierres entassées qui forment le mur des maisons, n'ont point de ciment qui les lie; mais le chaume qui en remplit tous les vuides, ne laisse aucune entrée à l'air extérieur.

Les *Sitaki* sont Musulmans; mais ils ne s'informent de la Religion de l'hôte qu'ils hébergent, que quand il leur dit adieu. Quoique fidèles Sectateurs de Mahomet, ils ont adopté un personnage du Martyrologe Romain. Pour obtenir une bonne année, ils réclament l'assistance de St. Phocas; & ce choix peint leur caractère. Rien de plus attendrissant que l'Histoire de ce Martyr.

Habitant d'un Fauxbourg de Synope, Ville de Pont, il vivoit du produit d'un petit jardin cultivé de ses

mains. Tout ce qu'il récoltoit au-delà de son nécessaire le plus strict, il le consacroit à l'hospitalité. Sa maison étoit le rendez-vous de tous les Voyageurs pauvres : sa Religion étant devenue un crime d'Etat, sous Diocletien on lui détacha deux Satellites pour le faire mourir. Ils entrent chez lui sans le connoître, & en reçoivent l'accueil accoutumé. Phocas gagne tellement leur confiance, qu'ils lui font part de l'objet de leurs courses, & le prient de leur indiquer la demeure de l'Homme qu'ils ont ordre de martyriser. Phocas le leur promet pour le lendemain. Cependant il les fait reposer le plus convenablement qu'il peut ; & pendant leur sommeil, il prépare sa sépulture. Puis se présentant à eux dès le lendemain matin, il leur dit : je vous amène ce Phocas que vous cherchez. C'est moi-même. . . . . Les deux Satellites furent obligés de remplir leur barbare mission ; mais Phocas ne fut pas celui des trois qui souffrit le plus.

Les Sitaki célèbrent la Fête de leur digne Patron, le 26 de Février, jour apparemment de son martyr.

Fin des Mœurs & Coutumes des Bulgares.

Dame Walaque.

BnF ARS

Walaque

BnF
ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES VALAQUES,

LA patrie actuelle des Valaques faisoit partie des l'Empire des Daces, de ces Daces dont la défaite mérita un surnom à Trajan, & un monument public dans Rome. Le Vainqueur envoya quelques années après, une Colonie dans l'une des Provinces qu'il avoit conquises, & devint comme le Fondateur des Valaques. Les usages, l'idiome & le *Costume* (1) que cette petite Nation conserve encore, attestent son origine. Quelques restes des vaincus vinrent s'établir auprès de la *Colonie-Trajane;* en sorte que dans la suite, il se fit un mêlange de Mœurs qui tint au caractère des Daces & des Romains. Le Christianisme ne put tellement en effacer les traces, qu'on n'en trouve encore dans quelques-unes de leurs habitudes domestiques. Une tradition Valaque a fait passer même jusqu'à nous, quelques-uns des Hymnes que les Daces adressoient à leurs Dieux. Le Peuple de la Valachie les répète encore de nos jours, à leurs nôces & à leurs funérailles. On remarquera à ce sujet, que les Daces tenoient

(1) Voyez les deux Figures ci-jointes.

leurs Divinités & leurs Cantiques sacrés des Grecs, dont ils descendoient primitivement. Voici un échantillon de ces Cantiques :

CHANT DES NOCES.

REFRAIN.

Amour-Hymen !
Il en est temps, unissez-vous.
Hymen-Amour !
Pour le bonheur de ces Epoux.

Jeunes Filles, qui pourchassez l'Amour ; voulez-vous aller aussi vîte que lui ? attachez-vous les aîles de l'Hymenée.

Pour marcher droit avec l'Amour-aux-yeux-bandés, prenez en main le flambeau de l'Hymenée.

Imitez, imitez l'aimable Epousée que voici : à son exemple, unissez l'arc à la flêche ; que feriez-vous de l'un sans l'autre ?

Et vous, tendres Epoux ! heureux couple ! buvez à longs traits dans la coupe du plaisir : désaltérez-vous ; mais ne vous enivrez jamais, & laissez quelque chose à faire au lendemain.

Amour-Hymen !
Il en est temps, unissez-vous,
Hymen-Amour !
Pour le bonheur de ces Epoux.

La Valaquie est une belle contrée qui mériteroit d'autres maîtres que les Turcs ; & ses Habitans pour-

roient profiter avec d'autres Prêtres que des Eccléfiaftiques du rit Grec. Ceux-ci font auffi indifférens aux lumières, que les Turcs fe montrent avides d'impofitions. Il y a pourtant une efpèce d'Académie à Buchareft; mais le Hofpadar, qui réfide dans cette Ville, capitale de la Valachie, s'occupe, de préférence à tout, du tribut annuel qu'il doit au Croiffant, pour être confervé daus fa place.

Les Valaques préférent la vie paftorale à l'Agriculture. Ils ont d'excellens pâturages; & les troupeaux qui en fortent, font de la plus forte efpèce. Ils fe reffouviennent encore d'avoir été courageux : mais depuis qu'ils obéiffent à des Maîtres qui ne font pas de leur choix, ils ont contracté la plûpart des vices qui caractérifent un Peuple efclave; ils font trompeurs & inconftans, jaloux de leurs Femmes, & adonnés à la forcellerie : ils charment les ennuis du préfent par l'efpoir d'un avenir plus heureux, & ils ne font pas les feuls dans ce cas.

Fin de la Notice Hiftorique fur les Valaques.

Femme de cracovie

BnF ARS

Polonnois.

BnF ARS

NOTICE SUR LA POLOGNE.

Il n'eſt peut-être pas de pays ſur la Terre, où l'on ſe ſoit mis plus en garde contre le Deſpotiſme, que la Pologne ; & il n'eſt peut-être pas de pays où il y ait plus de ſerfs. La dixième partie des Polonois eſt libre ; tout le reſte eſt eſclave né. D'après le ſyſtême politique de cette vaſte partie de l'Europe, la Nobleſſe, à proprement parler, forme à elle ſeule, toute la Nation ; le Bourgeois & le Payſan y ſont traités, comme les Ilotes à Sparte.

Qu'un tel Gouvernement ait pu ſe ſoutenir ainſi pendant pluſieurs ſiécles, ce n'eſt pas tant ce qui devroit étonner, que de le voir toujours le même, inacceſſible à une réforme, depuis 15 années, c'eſt-à-dire, depuis les conſeils (1) que le plus éloquent des Philoſophes de

(1) *Conſidérations ſur le Gouvernement de Pologne & ſur ſa réformation projettée par J. J. Rouſſeau, en Avril 1772.* Ouvrage récommendable, appliquable encore à d'autres Etats qu'à la Pologne. On y trouve l'éloquence de la raiſon échauffée par l'amour de la liberté. Les *Loix* & la *République* de Platon n'ont pas plus de ſubſtance ; & il leur manque la clarté & la ſimplicité qu'on trouve ici. On pourroit dire au ſujet de ce Traité : les vrais Légiſlateurs en ſi petit nombre, ne manquent point aux hommes ; ce ſont les hommes quoiqu'en ſi grand nombre, qui manquent aux Légiſlateurs.

notre âge, a rédigé pour cet Empire, avec toute la ſupériorité que donnent le génie & la ſageſſe.

Contentons-nous donc de gémir ſur le ſort de la pauvre eſpèce humaine, & parcourons avec rapidité les principaux endroits d'une région où il ſeroit par trop affligeant de ſéjourner.

Vers l'an 550, un nid d'aigle trouvé à Gneſne, parut déterminer Leck, le premier Légiſlateur des Polonois ou Sarmates, à fixer en ce lieu ſa réſidence & le berceau de ſon nouvel établiſſement. Cracus, à Cracovie, continua l'ébauche de ſon prédéceſſeur. Mais les Loix ſerviles que ces deux grands Hommes ſe crurent obligés de donner à une Peuplade nombreuſe & ſans moralité, ne doivent plus convenir tout-à-fait à une Nation, devenue avec le temps, plus éclairée & ſuſceptible d'un tout autre régime D'ailleurs, les Polonais ont ſubi toutes les révolutions qui précèdent ordinairement un état fixe & raiſonnable. Ils ont eu, comme tous leurs voiſins, parmi quelques bons Rois ou Ducs, une foule de Princes inhabiles ou mal-intentionnés.

D'un autre côté, la Nature ne s'eſt point laſſée de leur fournir en abondance les productions (1) de première néceſſité, qu'elle refuſe quelquefois à d'autres Peuples plus laborieux. Enſorte que ſi les Polonois ne ſont point ce qu'ils devroient être ; ils le pourroient,

(1) On prétend que la Pologne peut exporter annuellement, la charge de 4000 Vaiſſeaux.

Ce Royaume a fourni à ſes voiſins juſqu'à 90 mille Bœufs.

du moins, & n'ont de reproches à faire qu'à eux-mêmes.

Nous ne discuterons point ici à combien se monte la population en Pologne. Ceux qui ont intérêt à ce qu'il y ait beaucoup d'esclaves, peuvent seuls prendre plaisir à les compter.

Communément on divise la Pologne en grande & en petite, sans oublier la Lithuanie. Cinq Palatinats forment la grande ou basse Pologne. Posen en est la Ville principale.

On fait un grand Commerce de laine & de bêtes à cornes, à Sanstadt, petite Ville du Palatinat de Posnanie, & Chef-lieu d'une *Starostie*, petit ou Gouvernement.

C'est à Lissa qu'est né Stanislas Leczinski, qui fut peut-être plus bienfaisant & plus heureux dans les Duchés de Lorraine & de Bar, qu'il ne l'eût été sur le Trône de Pologne. La Nature avoit formé ce Prince plutôt pour être aimé que pour être obéi.

Les Habitans de Ravitz, près de la Silésie, fabriquent & commercent en draperie.

Kruswick, dans le Palatinat de Brseskie, fut en 842, le théâtre d'une scène assez bizarre, mais qui caractérise bien l'inconséquence des Hommes en société. On tenoit la Diète pour l'élection d'un Duc de Pologne & de Silésie; & l'on étoit loin d'être d'accord, quand quelqu'un dans l'Assemblée Nationale, se rappelle qu'un certain Fermier de Kruswick, avoit un jour donné au Prince défunt, un repas excellent. Pour

terminer de plus longs débats, on convint de nommer cet Homme. Et c'eſt ainſi que Piaſt dut une Couronne au talent de donner bien à manger, & mourut avec l'eſpoir bien fondé que ſon Sceptre paſſeroit dans les mains de ſes Enfans.

Varſovie eſt la Capitale du Duché de Maſovie, & la réſidence du Roi. Mais pour lui rappeller ſans ceſſe qu'il n'eſt, pour ainſi dire, que le premier Sénateur de la République; on le loge dans le Palais même où ſe tiennent les Diètes.

Le Collége des Nobles eſt l'un des plus beaux Etabliſſemens de Varſowie. Mais peut-être gagneroit-il à être dirigé par d'autres que des Religieux. Des gens qui font profeſſion de renoncer au monde, doivent être peu propres à élever des Citoyens nés pour y jouer un rôle brillant.

Le Monument le plus remarquable de cette Ville, eſt la Statue de Sigiſmond III, repréſenté tenant d'une main, un Sabre, & de l'autre, une Croix, par alluſion ſans doute, au zèle un peu trop vif que ce Prince montra en faveur de la Religion, aſſez forte pour ſe défendre avec ſes propres armes.

C'eſt près de Wola, Hameau diſtant d'une lieue de Varſowie, que la Nobleſſe Polonoiſe s'aſſemble au milieu d'une plaine, pour ſe donner en toute liberté, un Chef, ſur la nomination duquel influent trop ſouvent des Agens étrangers.

Cracovie, dans la petite ou baſſe Pologne, eſt la Capitale de tout le Royaume. C'eſt une Ville conſidé-

rable, mais qui n'eſt pas toutefois ce qu'elle pourroit être. A deux lieues d'elle, ſe trouvent les fameuſes Mines de Sel, dignes de toute l'attention des Voyageurs.

Wilna, Capitale de tout le Duché de Lithuanie, eſt une Ville conſidérable. Si les Habitans, ainſi que ceux du reſte de cette grande Province, ne jouiſſent point de la liberté civile, ils ont au moins celle de leur conſcience. Tous les Cultes y ſont également bien reçus: ce qui ne nuit pas au Commerce; mais le Commerce y fait beaucoup de tort aux Mœurs.

Dans le Palatinat de Troki, près de la Ville de Kouwno, 300 Payſans ſont les ſerfs, pour ne pas dire les eſclaves, de 24 pauvres Hermites, pour l'établiſſement deſquels leur Fondateur dépenſa, en 1674, huit tonnes d'or. Le jour du repos du Seigneur eſt le ſeul que ces 300 Payſans aient pu obtenir pour travailler pour leur propre compte. Cependant ces malheureux, s'ils avoient le choix du joug qu'ils portent, préféreroient encore le ſervice des Moines à celui des Nobles. Ils ſont moins expoſés aux révolutions avec les premiers qu'avec les derniers.

Les Juifs, qui ne ſont nulle part ſi bien venus qu'en Pologne, ont leur principale Synagogue à Brſeſtz, dans la Poleſie.

C'eſt à Pinsk, Ville du même Palatinat, qu'on prépare le meilleur cuir de Rouſſi & le plus recherché dans toute la République.

Dans la Samogiſtie, les Mères n'ont pas trouvé de meilleur moyen pour être informées de toutes les allées

& venues de leurs Filles nubiles, que d'attacher une ſonnette à leur ceinture, & de leur faire porter ſans ceſſe à la main un flambeau pendant la nuit. On prétend que toutes ces ſages précautions ne réuſſiſſent pas mieux en ce pays, que les verroux, les grilles & les cadenas dans d'autres contrées.

Les Polonois ſont fiers & prodigues; ils mettent beaucoup de pompe dans leurs cérémonies Politiques & Religieuſes. La magnificence des Nobles ſe remarque ſur-tout ſur leurs habits, dans leur ſuite & à leurs feſtins. Leurs vêtemens ſont fort riches d'ordinaire. Ils portent pour la plûpart, des bottines couleur de ſoufre, dont le talon eſt ferré; un bonnet & des veſtes fourrées de zibelines, qui ne leur vont que juſqu'à mi-jambes. Il y a de ces fourrures qui valent juſqu'à mille écus. Ils n'ont pour tout linge, que des chemiſes & des caleçons. Ils portent leurs cheveux crêpés juſqu'au-deſſus des oreilles. Ils ſe raſent la barbe, à la réſerve des mouſtaches, qu'ils laiſſent croître. Ils marchent gravement, toujours un ſabre au côté, qu'ils ne quittent que pour ſe coucher. Ce ſabre eſt ſoutenu par une courroie de cuir, où ils portent leur mouchoir pendu, avec un couteau dans une gaîne, & une pierre pour l'éguiſer tous les matins.

Les perſonnes qui ne ſont pas de l'ordre de la Nobleſſe, ſont habillées de la même façon que les Nobles, ſi ce n'eſt que leurs veſtes ſont moins magnifiques, & que leurs bottines ſont rouges ou bleues; car il n'y a que les Gentilshommes qui aient droit d'en

porter de couleur de soufre. Ce qui rappelle les talons rouges de France.

Les Dames sont simples en leurs Mœurs, & pompeuses en leurs habits. Elles portent une juppe assez courte, d'une riche étoffe, avec une espèce de juste-au-corps de même, fourré de zibelines, qui descend fort bas, & sur cela un nombre infini de pierreries, tant en nœuds d'or émaillé qu'en chaînes & autres façons. Elles ont aussi la tête parée de diamans, & un bonnet par-dessus. Celles qui sont habillées à la Françoise, & c'est le plus grand nombre, ne sont pas moins richement vêtues. Elles se servent pour porter la queue de leurs robes, de Nains & de Naines.

Dans les repas, on ne fournit point de serviettes; pour en tenir lieu, on attache autour de la table, une large & grande bande de toile empesée. Quand on danse, on étend sur le parquet un grand tapis de drap rouge. Le drap mortuaire est de velours noir, avec une croix de satin rouge au milieu. Le deuil consiste, pour les Femmes, en une étoffe noire, fort grossière. Si le défunt n'a point été marié, les parens accomgnent le corps, vêtus d'étoffes rouges. A la tête du Convoi, marche un Domestique, sous les plus beaux habits de son maître: il semble qu'on veuille narguer la mort, & lui donner un démenti. Les défunts ne pouvant rien emporter avec eux, veulent du moins avoir la satisfaction de se faire suivre de ce qu'ils ont de plus précieux, & couvrent de leurs riches dépouilles, la tombe dans laquelle ils entrent nuds.

Les Juifs portent de méchans habits noirs, de longs manteaux à manches; & à leur col, une espèce de fraise toujours fort sale.

Les Lithuaniens, qui jadis n'étoient vêtus que de toile, portent aujourd'hui des habits de drap gris; & sur leur tête, des bonnets de peaux blanches. Les Femmes font usage de robes de lin, avec un cercle de cuivre ou de laiton au col.

Ce pays abonde en laine assez fine, en lin, en chanvre, cuivre, &c. L'Etranger y apporte des draps de laine, des étoffes de soie, des tapis, des peaux de martes, zibelines, &c.

Fin de la Notice sur la Pologne.

Prussienne de Silésie.

BnF ARS

Prussien de Silésie.

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA SILESIE PRUSSIENNE.

LA Silesie est devenue Province Prussienne par droit de conquête. (1) Ce titre est le premier & le meilleur de tous ; puisqu'il exclut ou annulle tous les autres. On a raison, quand on peut avoir tort impunément. Cet axiome en politique, pourroit bien n'être pas tout-à-fait avoué par la saine morale. . . . .
. . . . Trop heureux encore, quand il ne perd rien au changement de ses Maîtres : la Silésie s'est trouvée dans ce cas ; & elle en est redevable en grande partie, au systême de tolérantisme adopté par son nouveau Souverain, & mis en pratique avec succès dans tous ses Etats. Aujourd'hui, Catholiques & Protestans, Calvinistes & Grecs, Moraves & Juifs, même les Déistes, tous les individus jouissent en Silesie, de la liberté de leur conscience. S'il peut y avoir des

(1) Consultez à ce sujet, un petit Ouvrage, portant pour titre : *Chronique de Frédéric, Roi de Prusse, touchant la Guerre qu'il a faite contre Thérèse, Reine de Hongrie, aux pays de Silesie. . . . traduit de l'Allemand de Kemuel Saddi, Juif de la Cour de Manheim. A Dusseldorp*, 1745, in-8°. 70 *pag.* Cette Chronique est écrite dans le style des anciens Historiens Hébreux.

lieux qui se trouvent mal de cette diversité de Communions, ce n'est pas le pays soumis au *Code-Fréderic*. La Population, l'Agriculture, le Commerce & l'abondance se sont accrus d'une manière sensible. Les Hommes ne sont pas assez forts pour porter deux jougs à la fois; & ils se disent fortunés, quand, privés du droit de se gouverner eux-mêmes, on leur laisse du moins le choix de leur culte. Il est peut être des exceptions. Mais nous n'entendons parler ici que des Silesiens.

Leurs premiers ancêtres, connus dans l'Histoire sous le nom de *Quades* & de *Ligiens*, Peuples demi-Barbares, qui se nourrissoient par goût, de la chair de cheval & de renard, furent subjugués par les Polonois, & conséquemment convertis au Christianisme. Puis ils passèrent sous la dépendance des Rois de Bohême & de Hongrie.

Le sol y est bon par lui-même, & n'attend que des bras pour produire presque de tout. On y a peut-être trop multiplié les Manufactures. Les plus utiles & les plus étendues sont celles des fils & des toiles unies ou damassées. On y fabrique des toiles peintes à l'eau & à l'huile, des basins, des futaines, du linon rayé, uni ou à fleurs, des dentelles, & des étoffes de laine, de coton & de fil, des draps durables & assez fins, qui portent le nom de la contrée qui s'en occupe, des bas, des chapeaux de laine, des serges, raz, droguets, bouracans, panne sur laine, &c. ce pays entretient aussi de belles courroyeries.

La Silesie Prussienne se divise en Haute & Basse.

Breslau en est la Capitale. Elle est grande & belle : entr'autres Foires, il s'en tient deux destinées au Commerce de laine ; on y vend beaucoup de toiles fines faites dans le pays.

A Dyhrenfurt, Bourg sur l'Oder, les Juifs ont une belle Imprimerie. Il n'en sort pas des chefs-d'œuvre.

On fabrique de beaux draps fins à *Brieg*, Chef-lieu du cercle de ce nom, & l'une des plus grandes Villes de la Silesie.

L'infortuné Jean Hus qui eut, dit-on, les opinions d'un fou, & qui mourut comme un sage, donna son nom à Hussinetz, Village de la Principauté de Brieg, bâti par de pauvres Hussites Bohemiens, qui en achetèrent le sol des deniers qu'ils avoient ramassés en mendiant. Eux seuls ont le droit d'habiter ce petit Bourg ; ils y vivent tranquilles, & ont des Mœurs, en mémoire de leur Chef, qui en montra beaucoup dans tout le cours de sa vie pratique. Si sa théorie fut irrégulière, que ne se bornoit-on à brûler ses Livres ! Consumé par les flammes, hors des murs de la Ville de Constance, pendant la tenue du Concile, les cendres de Jean furent toutes jettées dans les eaux du Rhin, pour empêcher les Sectateurs de cette victime de l'intolérance religieuse, d'en faire des reliques. Cette précaution fut vaine. Les Hussites se mirent à racler la terre noircie par le feu du bûcher, l'emportèrent à Prague, où ils la vénèrent encore. Les Protestans d'Hussinetz en possèdent quelque peu, & montrent

leur trésor sacré d'une manière touchante, aux Voyageurs de confiance.

Près du Mont des Géans, dans la Principauté de Jauer, aux portes de Hirschberg, les Poëtes de cette petite Ville ont élevé un Parnasse qui n'est guère plus célèbre que l'Imprimerie Juive de Dyhrenfurt. On parle davantage, & on tire plus de profit des Manufactures en lin, en soie & demi-soie, établies dans les montagnes voisines.

Les arcades qui règnent sous chaque maison à Jauer, rendent cette petite Capitale commode pour ceux qui la fréquentent. On y voyage du moins à l'abri. Nos grandes Cités, siège du luxe, n'ont pas cet avantage.

A Primkenau, dans la Principauté de Glogau, on forge du fer, & l'on fabrique du papier, deux matières qui ont rendu bien de bons & de mauvais services à la société civile.

A Neysse, Ville forte & la première de la Principauté de ce nom, est un Chapitre de Rose-Croix, dont le Chef a titre de Prince.

Dans la Principauté de Munsterberg, à Henricheu, est une Abbaye de Cîteaux, dont l'Abbé porte la Mitre, & prend le titre de Prince : un Secrétaire du Duc Henri le Barbu, a fait cette Fondation en 1222. Il n'y a qu'en Allemagne qu'on trouve de ces sortes d'établissemens. Que fera donc un Souverain, si ses Serviteurs ou Officiers ont le droit de créer des Princes ?

Wartha est une petite Ville non murée ; mais elle est ceinte de hautes montagnes, où l'on vient fréquem-

ment en pélerinage. Les lieux élevés ont toujours inspiré quelques sentimens religieux.

A Skodny, Village de la Haute Silesie, sur la petite riviere de Malpana, se fondent beaucoup de bombes; on y fabrique aussi des socs de charrue. Les métaux innocens se prêtent à tout ce que la main de l'Homme en veut faire, & deviennent à son gré, utiles ou nuisibles.

Ratibor, petite Ville sur l'Oder, renferme un Monastère de Filles consacrées au St. Esprit, & qui font vœu d'humilité. L'Abbesse prend le titre de Princesse.

A Glatz, Ville principale du Comté de ce nom, sur la Neysse, le Peuple vit dans l'aisance : seroit-ce parce qu'il ne dépend que de ses Magistrats élus par lui ?

Reinerz ne regrette pas le Château de Hummel, qui a donné le nom que porte le district où se trouve cette petite Ville : elle en est bien dédommagée par ses Manufactures où se fabriquent de la panne très-estimée, & de beaux draps.

Une Image miraculeuse, motif d'un pélerinage célèbre, dispense du travail les Habitans d'Albendorf, Village situé sur la montagne de Heuscheum. La superstition est toujours d'un assez bon rapport, pour négliger toute autre branche d'industrie.

Quant au Costume du pays, voyez les deux Planches ci-jointes.

Fin de la Notice Historique sur la Silésie Prussienne.

5

Esthonienne.

MŒURS ET COUTUMES DES LETTONIENS, DES ESTONNIENS ET DES LIEWES.

CES trois Peuplades habitent la Livonie ; mais elles ont diverſe origine. Au troiſième ſiècle les Lettoniens, placés à l'embouchure de la Viſtule, commencèrent à être comptés pour une Nation. C'eſt alors que les Finnois, qui n'étoient que Paſteurs, leur permirent de cultiver des terres parmi eux, & peu-à-peu leur cédèrent la place. Leur induſtrie & l'amour du travail les rendoient heureux; ils étoient idolâtres, mais libres. Les Chevaliers de l'Ordre Teutonique parurent, armés de la Croix & du Glaive. Les Lettoniens furent Chrétiens, mais en même-temps ſerfs. En échange des lumières qu'on leur porta, la propriété de leurs biens leur fut enlevée. Du moment qu'ils purent prétendre à une place dans le Ciel, ils perdirent celle qu'ils avoient ſur la terre ; & le ſalut de leur ame leur couta le bonheur en cette vie. Il paroît qu'on tient moins à la liberté qu'à la Religion de ſes pères. Convertis, ou plutôt conquis au Catholiciſme Romain, devenus Luthériens au milieu du ſeizième ſiècle, la Tradition de leur culte primitif ne s'eſt pas encore effacée parmi eux.

Encore aujourd'hui, les Lettoniens pratiquent quantité de superstitions Payennes. Ils n'ont pas tout-à-fait oublié *Thor* ou leur Etre suprême, ni sur-tout *Wels*, ou le Diable qu'ils ont retrouvé dans leur nouvelle croyance. Jadis leur souverain temporel exerçoit aussi les fonctions du principal Sacrificateur. Leurs nouveaux Maîtres leur offrirent ce double caractère, mais d'une manière plus prononcée; les Lettoniens ne s'en ressentent que trop. La servitude les marque de sa flétrissure; ils sont devenus flegmatiques & paresseux. Une apathie universelle s'est emparée d'eux. Ils s'enivrent pour oublier leurs peines & pour se soustraire à eux-mêmes. Degradés à leurs propres yeux, ils daignent à peine se soigner. Leur indigence les exempte d'impôts que remplacent des corvées humiliantes & pénibles. Ils n'entreprennent rien pour leur compte; puisqu'on les a réduits à la condition du bétail, ils sentent qu'il faut bien qu'on les nourrisse, si on veut les conserver. Cependant ceux qui appartiennent à quelques Seigneurs plus humains, rappellent l'ancienne capacité de cette peuplade infortunée, & font quelques profits. Mais l'argent qu'ils gagnent est perdu pour eux-mêmes; ils le confient à la terre, par un esprit de méfiance. Les Lettoniens, en un mot, ne paroissent tenir encore à la vie que par l'amour. Les femmes, moins sensibles à la perte de la liberté, ont moins dégénérées que les hommes; elles sont même, pour la plupart, assez belles, mais vaines à proportion. Elles filent & s'occupent de quelques autres ouvrages, qu'elles sont obligées de porter à la terre Seigneuriale.

L'habillement des Lettoniennes est très-joli & approche beaucoup de celui des Esclavonnes. Elles usent de bas, de souliers ou pantouffles, de chemises blanches à manches larges par le haut & serrées au poignet. Elles mettent des

robes ordinaires de femmes, des tabliers longs, & une eſpèce de corſet, qui ne deſcend que juſqu'à la juppe. Le tout eſt garni, brodé & chamarré de pluſieurs couleurs : attachée au-deſſus des hanches, leur ceinture eſt travaillée avec recherche. Un collier de perles de verre à pluſieurs cordons leur voile le ſein & leur tient lieu de *modeſte* ou de fichu. La coëffure ſeule diſtingue les filles à marier des femmes mariées. Celles-ci ſe couvrent la tête d'un petit bonnet, enrichi d'une dentelle d'or ou d'argent, & orné par derrière d'une cocarde de rubans & de cordons, dont les extrémités flottent ſur leurs épaules. Les filles portent des bonnets ſans calotte ; ou plutôt des bandeaux roides qui débordent le front, & couverts de galons ; ils ſont élevés par-devant & noués derrière avec des cocardes, dont les bouts, longs de ſix pouces, retombent ſur le dos avec leurs cheveux déliés & épars.

Le Coſtume des hommes eſt le même que celui des payſans Finnois, à l'exception qu'ils ne portent pas tous la barbe.

Les Eſtonniens ont moins d'affinité avec les Finnois que les Lettoniens. Les Liewes ou Lïſes, ainſi que les habitans de l'Iſle d'Oeſel, ſont une branche Finnoiſe ſans aucun mélange.

Ces trois Nations ſont ordinairement déſignées ſous la ſeule dénomination *Undeutſche* ; c'eſt-à-dire, *non-Allemands*, ou *non-Germains*.

Fin des Mœurs & Coutumes des Lettoniens, des Eſtonniens & des Liewes.

MŒURS

Ingrienne.

BnF ARS

MŒURS ET COUTUMES *DES HABITANS* DE L'INGRIE.

PIERRE-LE-GRAND, qui ne se montra que trop le fidèle élève du Cardinal de Richelieu, dont il embrassa la statue (1) à Paris, enleva l'Ingrie à la Suede. Ce fut l'une de ses premières conquêtes ; & les Ingriens s'en apperçurent. Il les dépouilla aussi-tôt de leurs anciens privilèges, & les distribua en présent aux Seigneurs Russes, qui, à son exemple, les firent gémir sous le pouvoir arbitraire. Pour en venir mieux à bout, on les fit passer du Luthéranisme au Rit Grec. Ils se seroient rendus Musulmans avec la même docilité. Des hommes serfs n'ont point de volonté, ni de sentiment à eux ; ils sont tout ce que leurs maîtres veulent qu'ils soient, sur-tout quand on leur montre le bâton ; mais la violence ne mène point à la conviction. Chrétiens à l'extérieur, ils sont encore

(1) On le conduisit en Sorbonne, & on lui montra le tombeau du Restaurateur de cette Maison ; il s'écria, en se penchant sur le marbre : » Grand Ministre, que n'es-tu en vie, je te donnerois la moitié de mon » Empire, pour m'apprendre à gouverner l'autre ».

Payens dans l'âme. Ils ont cru retrouver leurs idoles dans les images des Saints, auxquels ils rendent un culte superstitieux au fond de leurs forêts. Les Eglises ne les ont point fait renoncer aux endroits consacrés où ils se rassemblent pour y passer la nuit à chanter. A la S. Jean, ils y font un grand feu, & immolent dans les flammes un coq blanc. Ce cérémonial est accompagné de gestes & de grimaces analogues.

Rien de plus aisé que de se marier dans ce pays. Il suffit d'acheter sa femme, qu'on mène au Prêtre, quand le marché est conclu, pour en recevoir la bénédiction nuptiale. Pendant le chemin deux femmes voilées accompagnent la mariée en chantant des Cantiques dont on peut se former une idée d'après les mœurs de la Nation. La nôce finie, le mari traite sa compagne comme une bête de somme, dont il a fait emplette, & dont il a droit de disposer sans ménagement. La pauvre malheureuse l'est encore davantage, quand elle devient mère ; car alors elle paye pour les fautes de ses enfans, en même-temps que pour les siennes propres.

Un Prêtre préside bien à l'enterrement des morts ; mais les Ingriens ne s'en tiennent pas-là. Ils retournent vîte à la fosse, pendant la nuit, pour enterrer des alimens à côté du nouveau décédé. Ce cérémonial est la suite de leur opinion, que l'on continue de vivre dans le monde souterrain, comme on faisoit à la surface. Aussi redoutent-ils les morts auxquels ils adressent la parole comme s'ils étoient encore vivans. Une veuve de quinze jours s'étoit remariée ; pour appaiser son mari défunt, on la vit se rendre à son tombeau, s'y coucher tout de son long, pour s'en faire mieux entendre, & lui dire, au milieu de ses lamentations. « Hélas! » hélas ! puisque tu es mort; j'ai cru pouvoir épouser ce » garçon plus jeune que toi. Ne m'en veux pas. Je n'en » aurai pas moins soin de ton fils, de ton petit blondin que

» tu aimois tant ». On remarquera que cette scène se passoit dans un village aux environs de S. Petersbourg, Capitale de l'Ingrie. Ils font ordinairement leurs fosses si peu profondes, & ils les recouvrent de si peu de terre, que les chiens trouvent sans peine la nourriture préparée pour les morts, & la mangent ; ce qui fait honneur à l'appétit des défunts.

Les Ingriens font la nuance entre les Russes & les Finnois; ils sont Agriculteurs & habitent de petits hameaux, composés de 5 à 10 fermes. Leurs cabanes, petites & mal-propres, annoncent le séjour de la misère ; & ne sont que trop souvent infectées de la débauche la plus grossiere. Ne pouvant rien posséder en propre, ils imitent les Bohémiens, & se répandent sur les grands chemins pour y exercer le pillage. Le gouvernement Russe les a souvent punis de cette conduite illégale, mais inséparable de leur existence précaire. On n'est point difficile, ni délicat sur les moyens de vivre, quand on ne vit pas pour soi. C'est aux maîtres à répondre de leurs serfs. Les hommes libres répondent pour eux-mêmes.

L'habillement des Ingriens est absolument le même que celui des Paysans Finnois.

Les Ingriennes affichent, dans leur Costume, une recherche peu compatible avec leur genre de vie. Leur chemise qui descend jusqu'au dessous des genoux, ont des cols & des poignets justes, mais piqués & brodés, ainsi que les manches qui sont fort larges. Le corps de la chemise est lui-même très-ample & tout bouffi de plis. La façon d'un pareil vêtement exige un mois de travail. En place de jupe, elles attachent de chaque côté un tablier de drap sans plis. Par derrière l'un croise sur l'autre ; mais par-devant, ils laissent une ouverture, que l'on ferme par un autre petit

tablier enrichi de coquilles & de perles de verre ; plusieurs colliers & ces mêmes bijoux leur couvrent la gorge. Elles en portent aussi de petites chaînes aux oreilles, ainsi qu'une grande quantité d'autres pendeloques dans le même genre. Elles se chaussent à la manière des Paysannes Finnoises ; & se coëffent aussi dans le même goût. Les filles tressent leurs cheveux & ne les couvrent point. Quand une Ingrienne s'habille pour aller en ville, elle met un bonnet à la Russe, nommé *Kakoschnik.* Fourré en-dedans, & quelquefois galonné, il est garni d'une pièce pointue, qui avance au-dessus du front. Elle porte une espèce de mante ou de robe longue (Kaftan) par-dessus la chemise. Cette mante de gros drap ou d'étoffe grossière s'attache sur le sein avec quelques boutons.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de l'Ingrie.

Femme de valday

BnF
ARS

Russienne

BnF ARS

Russien

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA RUSSIE.

La Russie est l'Empire le plus vaste & l'un des moins peuplés du Globe. Rome, au plus haut point de sa gloire, ne comptoit pas autant de Provinces. Alexandre ne parcourut jamais une étendue de pays aussi immense. Un tiers de l'Asie est tributaire du Cabinet de Pétersbourg.

Si la liste nombreuse des Peuples inscrits sur les Registres de la Chancellerie Russe, est imposante; elle ne soutient pas son importance, après un examen réfléchi. Plus des trois quarts de ces possessions ne sont que des Déserts, où de chétives Peuplades errent en liberté, & n'entendent parler qu'une fois l'an d'un Maître; à peine en sçavent elles le nom; & elles changeroient de Souverain, sans s'en appercevoir.

Heureuses de n'être point nées plus près du Trône qui les range parmi ses Sujets; elles subiroient la destinée des Paysans Russes, lesquels attachés à la glèbe où ils n'ont pas demandé à naître, vivent Serfs d'un Suzerain; la mort seule peut les affranchir. Semblables aux troupeaux qu'ils engraissent, on les donne en présent, en échange; on se les passe de main en main, comme les

fruits du sol : leur existence est toute passive. Et ce n'est pas dans les Forêts voisines de la Chine, qu'un tel régime politique se soutient depuis des siécles ; l'Europe éclairée offre encore aujourd'hui ce spectacle révoltant, cet humiliant tableau, dans toute sa partie Septentrionale.

Une telle Constitution n'avoit pas lieu chez les premiers Russes. Scythes d'origine, ils conservèrent assez long-temps le caractère indépendant de cette Race antique. Ils élisoient eux-mêmes leurs Chefs. Quelquefois ils allèrent en chercher un chez leurs voisins. C'est ainsi que Durick, Suédois de Nation, fut élu leur Prince au 9e siécle. Au 11e, notre Roi Henri I prit pour Femme, la Fille d'un Souverain Russe. Au 13e siécle, la Russie fut imposée par un descendant du Tartare Gengis, & paya ce tribut pendant 200 ans. Elle secoua le joug à la fin du 15e siécle, & devint une Puissance formidable sous Iwan IV, dit *le Sévère*, pour ne pas dire l'*Inhumain*. Mais en dégageant l'Empire, des entraves étrangeres, le *Souverain Maître* (1) ou *Conservateur*, réduisit en servitude ses propres Sujets, lesquels ne s'en ressentent encore que trop de nos jours. Enfin, Pierre I ne voulant pas régner sur une Peuplade barbare, métamorphosa les Russes ; il n'en fit pas des hommes ; mais il eut à cœur de polir leurs fers, & de leur donner un certain éclat. Il eût peut-être donné plus de consistance à son Trône

(1) Significations du mot *Tzar*, qu'on donne à Iwan IV.

& à sa Nation, si, au lieu d'étendre une domination déjà beaucoup trop vaste, il eût sçu se prescrire lui-même des limites. Quant à l'état actuel de la Russie, les Contemporains discrets en laisseront porter un jugement à leurs Neveux.

Le Dénombrement complet des Habitans de toutes les Russies, se monte à peine à vingt millions d'Hommes; & à peine en compteroit-on un million dignes de figurer parmi les Peuples policés de l'Europe. Les autres végètent, comme autrefois nos dévanciers dans les Gaules, du temps des Druides.

Le Catholicisme Grec est la Religion dominante. Ce rit est chargé de toutes les pratiques superstitieuses, compagnes inséparables d'une croyance sur parole, & d'une ignorance native & passée en Loi. A travers leurs pieux usages, plus ou moins éloignés de l'esprit de l'Evangile, il en est un qui porte avec lui sa récommandation; ils pensent que la voix humaine est le seul instrument digne de glorifier Dieu.

Les Prêtres portent la barbe, les cheveux & les habits longs. Ils se couvrent la tête d'un bonnet noir: le haut s'élève en pointe, le bas descend sur le dos. Le Clergé Russe jouit du travail de près d'un million de paysans attachés à son service. Ces paysans ne se rasent point la barbe.

Jadis, les Russes n'étoient qu'agricoles, chasseurs ou pâtres. Aujourd'hui ils sont devenus d'assez habiles Fabricans d'étoffes. Ils sçavent mettre en œuvre la soie & la laine, & la toile de tapisseries. Ils font d'assez beaux

velours. Ils tirent leurs ſoies, principalement de la Chine, de la Perſe & de l'Italie ; leurs laines, de la Turquie & de quelques Provinces de l'Empire. On y teint la première de ces productions ; une trentaine de Manufactures les emploient, & occupent près de 3000 Oouvriers. La laine ne ſert qu'à des draps groſſiers pour les Domeſtiques & les Soldats.

Les Ruſſes exportent diverſes pelleteries recherchées, des cuirs rouges & noirs, connus ſous le nom de *rouſſi*, qu'ils apprêtent mieux qu'aucune Nation d'Europe, ſur-tout à Pleskow, à Jaroſlow & à Caſtrom. On leur paſſe en échange des étoffes de laine, de ſoie, des indiennes & toiles de coton, toiles fines, &c. Le Commerce intérieur eſt aſſez conſidérable : on traite avec la Chine, par Caravanes. On lui porte des peaux ; elle donne des peaux de tigres & de panthères, des toiles de coton, des étoffes de ſoie, &c. La Perſe envoie de la ſoie crue ou travaillée. La Bukarie fournit des peaux d'agneaux friſées, des étoffes de coton du pays, des Indes. Preſque tous les Peuples d'Aſie, tributaires du Sceptre Impérial, s'acquittent avec leurs pelleteries. Le Commerce des toiles rapporte des ſommes conſidérables.

La Ruſſie eſt diviſée en Gouvernemens, dont le nombre n'eſt pas encore bien déterminé. La Livonie & l'Eſtonie ſont deux principales Provinces de l'Empire. Elles produiſent du lin & du chanvre ; mais le ſol ſeroit ſuſceptible d'un bien plus grand rapport. Le deſpotiſme Seigneurial y rend l'induſtrie ſtagnante. On n'eſt pas

ménager de ses peines, quand on est certain d'en recueillir les fruits. Mais on n'ensemence pas volontiers un champ, qu'un autre a le droit de récolter. La Noblesse en ce pays, est tout, & ne fait rien. Tout le poids de la vie retombe sur les Vassaux. Ceux-ci n'ayant point de propriété, pas même celle de leur personne, ne travaillent qu'autant qu'il faut pour subvenir à leur existence précaire. Rendus à eux-mêmes, ce seroit toute autre chose.

Riga, Ville principale de cette contrée, est presque le seul endroit où il y ait quelqu'activité & quelqu'aisance. Reval fait aussi du Commerce. La Ville de Narwa a beaucoup perdu.

On auroit une haute idée de l'Empire de Russie, si on en jugeoit d'après S. Pétersbourg, sa Capitale, située dans l'Ingrie. Cette belle Ville doit sa fondation à Pierre I. Le luxe qui y règne annonce une civilisation de plusieurs siécles; & au commencement de celui-ci, on ne voyoit encore que quelques cabanes de Pêcheurs dans l'Isle de Bazile. On fabrique à Pétersbourg, des tapisseries, des bas de soie, des chapeaux, &c. Son Commerce est très-étendu. Ses environs sont ornés de plusieurs Châteaux. Le Palais de Pétersbourg est si magnifique, qu'on ne craint pas de le mettre en parallèle avec Versailles.

Nowogorod est le Chef-lieu d'une Province de ce nom. Cette Ville, très-ancienne, a joui pendant quatre siécles consécutifs, du privilège, (devroit-ce en être un?) du privilége si naturel, & devenu si précieux,

de se gouverner elle-même, d'après ses propres Loix. Les Citoyens assemblés se nommoient un Magistrat Suprême, & se réservoient le droit de revenir sur leur choix, quand & tant qu'ils le jugeoient à propos. Nowogorod ne fut florissante qu'alors qu'elle fut libre. Cette Constitution indépendante lui avoit procuré une consistance telle, qu'elle donna lieu à ce proverbe : *Qui pourroit résister à Dieu & à la Ville de Nowogorod* Hélas! la grande Nowogorod ne résista cependant pas aux armes d'un Souverain Russe, jaloux de sa splendeur, qu'elle ne devoit qu'à elle seule. Elle n'a conservé de son état primitif, que sa vaste enceinte, devenue déserte.

Dans cette Province, on ne trouve rien d'un peu remarquable, que la petite Ville de Walday (1), voisine du Lac Waldaeskoe, & d'une Isle, où existe encore un Couvent bâti par le Patriarche Nicon, Prêtre intolérant, qui fut condamné dans un Synode de Prélats, assemblés en 1668. Le Lac de Walday communique avec la Msta. Le Bourg est peuplé de prisonniers Polonois & Finlandois.

La Province de Pleskow a donné son nom à sa Ville principale, qui étoit encore une Republique au commencement du 16^e^ siécle. Elle est beaucoup déchue, en perdant sa liberté. On y fait encore un assez bon Commerce de cuirs de Russie, de chanvre & de lin. Depuis que Pétersbourg est quelque chose, Archangel

(1) Voyez la Figure ci-jointe.

n'est

n'est presque plus rien. On y trouve du moins la tolérance religieuse, établie & passée en Loi, quoique cette Ville doive son nom & peut-être son existence à un Monastère consacré à l'Ange Michel. Son divin Patron n'a rien fait pour elle.

Wologda est plus considérable. On y fait un plus grand Commerce. Cette Ville envoie des cuirs de Roussi, des toiles de lin teintes ou glacées, à Pétersbourg; des soies de cochons, à Archangel. Elle transporte aux frontières de la Chine, des toiles, des cuirs du Wadmel, du petit-gris, des galons d'or & d'argent, des peaux de chiens marins, &c. des peaux de castors du Canada], du velours, des étoffes de laine, de soie, &c. Les Chinois donnent en échange, du damas, des satins, de la soie torse, &c.

La Ville de Moscow l'emporte sur toutes les autres Places de Commerce de la Russie, peut-être sans en excepter Pétersbourg, qui lui a enlevé le titre de Capitale.

En 1759, il y avoit dans la Ville dite Jaroslaw, plus de cinquante Manufactures de cuirs de Roussi, trois de soyeries, chacune de cent métiers, une de draps de 900 métiers. La grande Fabrique de Zatrapesnow, établie par Pierre I, est dans son voisinage. On y compte 200 métiers & 600 Ouvriers. On y met en œuvre la laine, la soie, le chanvre, le lin, le papier, &c. On y teint aussi les étoffes.

Les François, plus que tout autre Peuple de l'Europe, ont influé sur la civilisation rapide de la

Russie. C'est la France qui inspira aux Russes, le goût des Lettres & des Arts. Jamais aussi nos Ecrivains célèbres n'ont reçu plus d'accueil que de Catherine II. Cette Souveraine a été, pour ainsi dire, audevant des Voltaire, Diderot, d'Alembert, &c. MM. de Buffon, Marmontel, &c. Qu'on nous permette, à ce sujet, de terminer cette Notice un peu sèche, par une petite anecdote très-peu connue, & que nous n'avons encore publiée que dans notre Essai d'un Eloge historique de Voltaire, formant la onzième livraison de la Galerie (1) Universelle des Hommes qui se sont illustrés dans les Lettres.

En même temps que Voltaire recevoit l'encens grossier, mais pur, des Villageois du Mont-Jura, une Impératrice, célèbre par son amour pour les Lettres & les Arts, lui rendoit hommage avec toute la munificence de son rang. Des fourrures, des pierreries, le Portrait de Catherine IIe, avec une lettre écrite de sa main, & un vase d'ivoire, ouvrage de ses doigts industrieux, sont envoyés de Pétersbourg au vieillard de Ferney ; mais ce qui dut le flatter plus encore, la Législatrice de ses Peuples nombreux, soumettoit le Code nouveau qu'elle leur préparoit, à l'examen du Philosophe....... La boëte d'ivoire, tournée par l'Impératrice elle-même, & qui se trouva parmi les

(1) Cet Ouvrage *in*-4°., avec approbation & privilége du Roi, & orné de Portraits, a pour *Editeur* le sieur la Platiere.

magnifiques présens qu'elle fit passer à Ferney, donna à Voltaire l'idée d'une plaisanterie. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de la raconter avec toute la naïveté du sujet. Après avoir pris quelques leçons de Madame Denis sa nièce, Voltaire envoya à Catherine, en retour de son cadeau, le commencement d'une paire de bas de soie blancs, tricotés de sa main, & accompagnés d'une agréable Epitre, en vers galans, dans laquelle le Poëte mandoit à l'Impératrice, qu'ayant reçu d'elle un ouvrage d'Homme, travaillé par une Femme, il prioit S. M. d'accepter un ouvrage de Femme, sorti des mains d'un Homme.

Nous tenons ce menu-fait d'un Artiste qui, séjournant dans le Château de Ferney, à cette époque, eut le plaisir de contempler *Voltaire tricotant.*

Fin de la Notice historique sur la Russie.

J. G. de S. Sauveur inv. Mixelle sculp.

femme de Kaluga.

BnF ARS

J. G. de S. Sauveur inv.

Mixelle sculp.

Habitant de Kaluga.

BnF ARS

DESCRIPTION
DU COSTUME
DES HABITANS
DE KALUGA.

KALUGA est éloigné de Moscou de trente-six mille. Nous nous abstiendrons de traiter ici des mœurs & coutumes de ce canton de la Russie, pour ne point faire un double emploi; devant en parler plus au long, quand nous en serons à l'ancienne Capitale de l'Empire Russe. Pour le présent, nous nous bornerons à la description du costume.

Celui des hommes est fort simple. Un Marchand de Kaluga est coëffé d'un bonnet qui a la forme des anciens bonnets de velours dont on fait encore usage en France. Celui-ci en diffère par la matière. Il est composé d'une coëffe ou d'un fond de drap bleu ou autre ; les rebords sont ordinairement de la fourrure. S'ils ne se terminoient pas en pointe sur le devant & derrière la tête, ils ressembleroient beaucoup aux bonnets des Arméniens On porte la barbe & les cheveux tels que la nature semble l'exiger.

Sur la chemiſe, on endoſſe une veſte boutonnée à l'ordinaire ; & par deſſus un habit fort large dont les manches retombent juſque ſur le poignet. Ce vêtement n'a point de boutons, à l'exception d'une eſpèce d'olive placée au haut pour faire joindre les devants. On double ordinairement cet habit d'une couleur différente de celle du deſſus. Des hauts-de-chauſſes qui ne ſont rien moins que juſtes ſe renferment dans des botines noires.

Le coſtume des femmes a quelque choſe de pompeux & d'extraordinaire. Elles font une belle natte de leurs cheveux, renfermés ſous un bonet fort étrange. Ce bonnet eſt composé par le bas d'un bandeau de pluſieurs rangs de perles ajuſtés ſur le front. Le reſte de la coëffure reſſemble aſſez à un éventail déployé & recourbé, garni de broderies & de fleurs deſſinées avec des perles de verre. Aux boucles d'oreilles s'attache l'extrêmité d'un collier de perles qui fait pluſieurs fois le tour du col. La chemiſe eſt fermée ſur le devant & aſſez haut, par un nœud de perles de diverſes couleurs. Les manches bouffantes ſont liées ſur le poignet. Une longue robe qui laiſſe à peine voir le bout des pantoufles, eſt recouverte d'une eſpèce de corſet qui ne ſerre point la taille, & qu'on laiſſe entrouvert ſur le devant par le bas. Ce corſet eſt plus ou moins riche, & bordé d'une broderie plus ou moins large ; échancré quarrément, il laiſſe voir le haut de la chemiſe, & fait ſentir les formes heureuſes qu'elle renferme. Un cordon en forme de ceinture laiſſe pendre avec grace ſes extrémités garnies d'un gland paſſé dans un petit anneau. Une

fille de Kaluga, ainſi coſtumée, a un maintien qui doit en impoſer. Avec quelques modifications, ſur-tout dans la coëffure, cette manière de ſe mettre, entre les mains d'une femme de goût, pourroit mériter de faire mode.

Fin du Coſtume des Habitans de Kaluga.

Femme Tartare

BnF ARS

Tartare de Crimée.

BnF ARS

MŒURS
ET COUTUMES
DES TARTARES DE LA CRIMÉE.

LES contrées, devenues Provinces du Croissant, n'ont pas toutes perdu dans cette révolution politique. Si la Grèce n'est plus rien de ce qu'elle étoit, les Tartares de la Crimée méritent assurément davantage le nom d'Hommes que les sauvages habitans de la (1) Tauride. Les Mosquées de Mahomet remplacent, il est vrai, dans cette presqu'île le Temple de Diane. Mais les Voyageurs échoués sur ces côtes, exposés tout au plus à être pillés, n'appréhendent pas aujourd'hui, comme autrefois, de tomber entre les mains d'un (2) Thoas ; une Iphigénie (3) n'y lève point le bras armé d'un couteau sacré pour immoler des victimes humaines à sa Divinité jalouse.

(1) Ou la Chersonese Taurique, aujourd'hui la Krimée. Consultez pour l'Histoire ancienne de cette région, une Dissertation très-érudite du Jésuite Souciet, sur la Chronologie des Rois du Bosphore Cimmerien, in-4°. Paris, 1736, 40 pages d'impression.

(2) Roi de la Tauride.

(3) Voyez l'Iphigénie en Tauride, Tragédie de Guimond de la Touche, & sur-tout celle de Gluck.

Le sol de la Crimée sembleroit devoir inspirer de plus douces habitudes à ceux qui le foulent : à l'abri des grands fléaux qui déchirent le sein de la terre presque par-tout ailleurs, il jouit d'une température salubre & d'une forte végétation. L'abondance ne s'y trouve pas en proportion du travail ; la nature désintéressée n'y exige presque point d'avances. La multiplicité & la beauté des fleurs le disputent à la quantité & à la qualité des fruits. Mais les Tartares ne sçavent pas encore tirer parti de toutes ces richesses, & semblent les dédaigner. Il faut avouer que jusqu'à présent les circonstances n'ont pas été favorables à l'agriculture. Le peuplier, qui s'est naturalisé si bien en Crimée, rappelle le joug que Gênes leur a imposé trop long-temps. Une Peuplade entière instruite à combattre sous Gengis-Kan (1), devint l'esclave d'une poignée de Marchands d'Italie. Tant il est vrai que les lumières de l'esprit viennent aisément à bout des forces du corps, & même de la valeur. Les Gênois, à leur tour, se virent enlever cette belle Province, par les Turcs, sous Mahoment II. Cette autre révolution porte aussi avec elle sa moralité. La tyrannie d'un vainqueur n'est pas le plus sûr moyen de conserver sa conquête. L'espoir d'être mieux, conseille aux vaincus de changer de maître. Et les Tartares y gagnèrent en effet quelque chose d'abord. Mais le défaut d'instruction & l'excès du pouvoir sont deux

(1) L'Alexandre de l'Histoire moderne, plus Héros peut-être que le Fils de Philippe.

obstacles à la félicité d'une Nation. Peut-être devroit-on désirer de voir la Crimée passer sous le Sceptre de quelque Puissance civilisée.

Dans le courant des années 1687, 88 & 89, la Russie tenta deux expéditions en Crimée ; mais la superstition & les intrigues de Cour les firent échouer. L'Armée consentit à perdre 15 jours dans l'attente d'une Image de la Vierge, sans laquelle les Soldats ne vouloient pas marcher. Puis la mauvaise nourriture, seule permise pendant le Carême, acheva de consumer leurs forces, & de rendre vains leurs effots déjà assez mal concertés d'ailleurs : ensorte que les Troupes Moscovites furent licenciées même avant d'avoir pu se mesurer avec l'ennemi.

Depuis cette époque, la Crimée n'a point été vue d'un œil indifférent par ses voisins, & a servi de théâtre à quantite d'évènemens plus ou moins (1) importans, que nous ne nous sommes pas proposé de détailler ici. Mais l'état de cette Péninsule, toujours précaire, dépend encore de la situation de l'Empire Ottoman, dont elle relève.

Les Missionnaires à leur tour, y ont essayé des conquêtes plus pacifiques ; elles n'en ont pas été plus fructueuses aux uns & aux autres. La Religion, trop

(1) Sahim Gueray, Kan de la Crimée en 1781, ayant désiré un titre au service de l'Empereur, Joseph II le nomma le 12 Octobre, même année, au grade de Capitaine de la Garde Probrazienne.

ſouvent obligée de ſuivre le train des choſes humaines, y eſt à la merci de la politique, comme dans beaucoup d'autres endroits. Les Jéſuites, en 1712, y ébauchèrent quelques établiſſemens, qui eurent peu de ſuite. Dans une contrée ſoumiſe encore au Gouvernement féodal, les ſerfs s'en tiennent ordinairement au culte de leurs Seigneurs ſuſerains. La morale du Coran y aura long-temps encore la préférence ſur celle de l'Evangile. Le Chriſtianiſme eſt par trop auſtère pour des gens accoutumés à la licence, depuis qu'ils ne ſont plus indépendans; il leur faut des promeſſes analogues à leurs ſens groſſiers; & la métaphyſique la plus ſublime, ne ſçauroit les perſuader auſſi vîte qu'un matérialiſme ſacré qui flate leurs paſſions.

Deux circonſtances favoriſent la Population dans la Crimée : 1°. l'éloignement de la Capitale de l'Empire du Croiſſant, & par ſuite, l'affoibliſſement du pouvoir abſolu; 2°. les Mœurs ruſtiques qui règnent encore dans cette preſqu'île, moins cependant que parmi les Noguais voiſins. La Cour du Kan, qui ſe croit obligé de repréſenter le Grand-Seigneur qui l'a nommé, répand au loin les influences du luxe & de tous les excès dont il eſt la cauſe. La claſſe des Mirzas, c'eſt-à-dire, des Nobles & des Ennoblis, donne auſſi de mauvais exemples, & hâtent la corruption. Qui croiroit que le Chef d'un Peuple Paſteur, entretient dans le lieu de ſa réſidence, un Théâtre & un Orcheſtre, des Virtuoſes & des Danſeuſes? Qui croiroit que le *Tartuffe* de Moliére, traduit dans l'idiome Tartaro-Turc, penſa

être joué à Kaoucham, devant les Seigneurs du Pays, qui sçavent à peine écrire leur langue.

Si le superflu abonde à la Cour du Sultan ou du Kan, & chez les principaux Mirzas, le nécessaire manque souvent au reste de la Nation : entourés de mers, les Tartares n'ont pas toujours du poisson pour suppléer à la disette des autres denrées, faute d'industrie & de prévoyance. Le sol offre de beaux pâturages ; & il seroit difficile de trouver du beurre. Les légumes y sont rares aussi. On se contente d'un pain très-médiocre, pour ne pas dire mauvais; ou bien le riz en tient lieu. La chair du mouton y est d'une grande ressource. On ne sçait ce que c'est que d'engraisser de la volaille.

Il peut y avoir eu en Crimée, des Villes considérables, sur-tout bien fortifiées, puisqu'on rencontre quelques restes d'édifices imposans ; mais les endroits qu'on honore aujourd'hui de ce nom, sont à peine des Bourgs fort ordinaires. Les Tartares sont dispersés dans quantité de petits Villages ; ils logent dans des maisons de bois, construites avec économie, mais solides & commodes. Que n'en sont-ils encore aux tentes des Noguais leurs voisins, & que n'ont-ils conservé leur liberté ? La dépendance dans laquelle ils végètent, éteint en eux toute émulation, & leur a fait contracter la triste habitude d'une vie dure & grossière.

Ils sont amis de la guerre ou plutôt du butin qu'elle procure. « Ce que l'on comprendroit à peine, en le » voyant, ce sont les soins, la patience & l'extrême » agilité que les Tartares mettent à conserver ce qu'ils

» ont pris. Cinq à ſix eſclaves de tout âge, 60 moutons,
» & 20 bœufs, la capture d'un ſeul homme, ne
» l'embarraſſent pas. Les Enfans, la tête hors d'un ſac
» ſuſpendu au pommeau de la ſelle; une jeune Fille
» aſſiſe ſur le devant, ſoutenue par le bras gauche;
» la Mère en croupe; le Père ſur un des chevaux de
» main; le Fils ſur un autre; moutons & bœufs en avant,
» & rien ne s'égare ſous l'œil vigilant du Berger de ce
» troupeau. Le raſſembler, le conduire, pourvoir à ſa
» ſubſiſtance, aller à pied lui-même pour ſoulager ſes
» eſclaves; rien ne lui coute (1).....

On appelloit Tartares-Précops les Habitans de l'intérieur de la Crimée, pour les diſtinguer des Circaſſes & Noguais, Peuples errans dans les déſerts immenſes des Tartaries Européenne & Aſiatique; la Péninſule a 80 lieues de longueur au plus, ſur 50 de large. L'Iſthme n'a guère qu'un bon quart de lieue en largeur. Cette preſqu'île doit ſon nom à une ancienne Ville de Krim, dont il reſte à peine quelques ruines. Elle étoit ſituée à 8 mille de *Kaffa*, jadis Théodoſie, qui appartint juſqu'en 1475, aux Gênois, qui l'avoient priſe ſur les Grecs ſous leurs derniers Empereurs.

Les Tartares de Crimée, devenus plus ſociables depuis leurs démêlés avec les étrangers, ont la taille médiocre, mais aſſez bien priſe: d'ailleurs, ils ont conſervé une conſtitution robuſte, due à leur ſobriété.

---

(1) Voyez le fond de l'une des deux Eſtampes jointes à cet Article.

Il eſt étonnant qu'avec de la ſanté & peu de beſoins, ils n'ayent pas encore recouvré leur liberté. Le Pays qu'ils habitent convient parfaitement, ce ſemble, à des hommes indépendans. Les eaux de la Mer leur ſervent de boulevards naturels. Il eſt petit, par conſéquent plus aiſé à défendre. Il eſt fertile aſſez pour nourrir ſes cultivateurs. Les propriétaires de cette contrée n'ont rien à demander au reſte de la terre ; & ſans ſortir de chez eux, trouvent le néceſſaire, l'utile & même le ſuperflu. Une telle poſition ſeroit bien précieuſe aux yeux d'une Peuplade éclairée & jalouſe des droits de l'Homme. Des ruiſſeaux, des montagnes, point de Volcans, la Mer & un beau Ciel, que faut-il de plus pour vivre heureux, c'eſt-à-dire, libre ? Que pourroit contre la Crimée jouiſſant de ſes avantages, l'aſtuce Italienne & le deſpotiſme Ottoman ? Puiſqu'ils n'ont rien à craindre du dehors, la paix & le bien-être de l'intérieur dépend d'eux. Ils n'ont plus qu'un pas à faire pour toucher au bonheur. Qu'ils ne reconnoiſſent pour *Mirzas* ou pour Seigneurs ſuzerains, que l'ancien de chaque famille ; & les voilà parvenus tout-à-fait à ces Mœurs primitives, dont il reſte encore quelques traces parmi eux, dans le goût qu'ils ont conſervé pour la vie agricole & paſtorale.

Quant à leur Coſtume, l'examen détaillé des deux Figures ci-jointes, nous diſpenſe d'une explication. Nous dirons ſeulement que le luxe des habits n'étant pas à la portée du gros de la Nation, qui eſt tout-à-la-fois ſerve, pauvre & intéreſſé, il n'y a que les gens

en dignité qui étalent sur leurs vêtemens quelque chose de la pompe Asiatique. Le Kam, les Breis & les Mirzas, se revêtent d'une belle pelisse de gorge de loup blanc de Laponie, doublée de petit-gris. Leur chemise de nuit est ordinairement magnifiquement brodée. Et chez eux, ils se mettent à l'aise, dans un deshabillé magnifique, &c. &c. &c.

Fin des Mœurs & Coutumes des Tartares de la Crimée.

J. G. de S. Sauveur inv.

femme Tattare d'Astragan.

6

BnF TPS

MŒURS ET COUTUMES

DES TATARS NOGAIS D'ASTRAGHAN.

PARMI les différentes Hordes Tatares, celle des Nogaïs s'est maintenue le plus long-tems libre, sous plusieurs noms, & répandue sur une assez vaste étendue de pays. Depuis cinq à six siècles, elle fréquente les *Steppes* ou déserts qui bordent la mer Caspienne & la mer noire; elle faisoit aussi des courses au nord du Mont-Caucase, & jusques sur les rives inférieures du Wolga. Ayouk & Pierre le Grand, en resserrant les Nogaïs, les soumirent aux Kalmouks. Partagés entre la Russie & la Porte, ces Nomades sont dispersés aux environs de la mer d'Azow, entre le Tanaïs & le Kouban. On évalue leur population à 70000 arcs. C'est ainsi qu'ils se désignent.

Ceux d'entr'eux qui paroissent plus attachés à la couronne Russe sont les Tatars d'Astraghan; ils habitent la ville de ce nom & les villages circonvoisins. Nous nous arrêterons à ceuxci, dont le nombre ne passe pas deux mille *marmites;* ils appellent ainsi les familles qui les composent, & que nous désignons sous le nom de *feux*. Au reste, il est difficile de compter les individus d'une peuplade inconstante & toujours en course.

Les Tatars-Citoyens-d'Astraghan ressemblent beau-

coup, pour les mœurs, aux Tatars Citoyens-de-Kasan, & ne diffèrent pas moins de ceux de leur Horde qui ne se sont point assujettis aux usages de la vie civile. Néanmoins, les Nogaïs d'Astraghan ont conservé plus de traces, qu'aucune autre peuplade, de la constitution Tatare primitive. Ils reconnoissent parmi eux une Noblesse très-nombreuse. Leurs Princes, qu'ils appellent *Mourses*, jadis très-puissans, ont perdu beaucoup de leur autorité, pour s'être montrés trop durs, & se sont vus abandonnés de leurs sujets, pour avoir oublié qu'ils n'étoient que *primi inter pares*. Les Nogaïs d'Astraghan, qui vivent sous des tentes aux environs de cette ville, & qu'on désigne sous le nom de Tatars-campés, n'ont que de misérables écoles, & sont moins policés que les autres; mais soumis à la seule protection de l'Empire Russe, ils se gouvernent selon leurs loix propres, & jouissent d'une liberté complette; ils en sont quittes pour donner quelques *Amati* ou Otages, précaution qu'on a cru devoir prendre contre leur caractère turbulent. Quelques corvées est le seul tribut qu'ils paient. Qu'exiger de plus d'une peuplade qui n'a pour toute propriété que des marmites, des vases de bois, des outres de peau, des flacons de courges, quelques nattes de jonc, & des charrettes à deux roues pour transporter eux & leur leger bagage? Leurs bestiaux font leur seule opulence; & ils seroient plus heureux que les plus riches Hollandois, s'ils vivoient en paix les uns avec les autres; & s'ils fournissoient des contributions moins fortes à leur noblesse dont ils pourroient si bien se passer. Nous ferons remarquer à ce sujet que la

manie des distinctions est connue des peuples sauvages & ignorans, ainsi que des Nations polies & éclairées. Les Nogaïs des Hordes ambulantes sont ordinairement sérieux, & on ne sauroit être plus hospitalier. Tout est commun entre le voyageur & son hôte; la table, les habits, les ustensiles de ménage, le lit & jusqu'aux femmes.

Il est reçu parmi eux qu'un père achète des petites filles de cinq à six ans pour les faire un jour épouser à ses enfans. La nôce dure plusieurs jours, pendant lesquels, excepté le premier, les jeunes mariés ne quittent point la cabane où on leur porte de quoi vivre. Ils provoquent l'accouchement en secouant la femme enceinte suspendue par une ceinture passée sous les aisselles.

Par une suite de leurs préjugés religieux, ils bouchent hermétiquement, avec du coton, toutes les ouvertures du cadavre, aussi-tôt après qu'on a rendu le dernier soupir; pour ne point se souiller des écoulemens du mort, qui les rendroient impurs.

Les Tatares qui résident à Astraghan font le commerce; ils ont des manufactures de maroquin, de toile de coton, de camelot, même d'étoffes de soie qu'ils trafiquent avec les Arméniens, les Persans, les Boughares. Les femmes filent du coton avec beaucoup de soin. L'agriculture des Tartares villageois se borne presque au jardinage.

Les Nogaïs d'Astraghan sont Mahométans; ils ont quinze mosquées; un Grand-Prêtre préside à leur Clergé. Ils se vantent de posséder parmi eux un descen-

dant du Prophête, lequel ſe diſtingué par un Turban verd; il affiche auſſi plus de dévotion qu'aucun autre.

L'habillement des Tatars d'Aſtraghan, à peu de choſe près, eſt le même que celui des Kaſaniens.

Le coſtume des femmes approche de celui des Arméniennes. Elles ſe ſerrent la taille avec une ceinture enrichie de différens deſſins d'argent, de cuivre, &c. en relief. Elles portent les cheveux en treſſes, auxquelles les filles attachent de longs rubans & des houppes, eſpèce de glands. Quand elles le peuvent, on les voit coëffées de bonnets applatis & garnis de marthe-zibeline. Hors de chez elles, elles ſe couvrent d'un voile. Un ornement chargé de perles de verre leur deſcend ſur le dos, à la manière des Tſcheremiſſes & des Kaſaniennes. Elles ne ſe contentent pas de porter des bagues & des boucles d'oreilles; pluſieurs d'entr'elles ſe paſſent dans le cartilage du nez un anneau d'or ſi grand qu'il touche les levres; cet uſage, aſſez bizarre, eſt de mode même dans la ville. Quelquefois elles portent cet anneau à l'une des narines. Les femmes du commun ſont, comme par-tout ailleurs, aſſez négligées dans leur habillement; outre que dans ce pays, elles ſont traitées aſſez durement par leurs maris. Preſque par-tout, la misère fait les mauvais ménages du peuple.

Fin des mœurs & coutumes des Nogais.

Cosaque.

BnF
Ars

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES COSAQUES.

Au Nord de l'Europe, coule un grand fleuve, connu des Anciens, sous le nom de Borysthène, & que nous appellons le Dnieper. L'embouchure de ses eaux, qui se précipitent dans la Mer noire, après avoir donné le spectacle imposant de treize cataractes, forme un Lac immense, au sein duquel s'élèvent 70 Isles. C'est sur cet Archipel que se refugièrent quantité de familles Russes, pour y défendre leur indépendance contre les attaques des Tartares & des Polonois, vainqueurs despotes en Kiovie. Ces généreux émigrans, ayant recouvré leur liberté parmi les roches du Dnieper, toujours sur la défensive, s'y donnèrent des Loix analogues à leur situation précaire, & devinrent bientôt un corps de Nation redoutable à leurs anciens Maîtres, sous le nom de *Cosaque*.

Cette révolution politique eut lieu vers la fin du 14^{e} siècle & au commencement du 15^{e}.

Les Cosaques ne tardèrent pas à se voir recherchés par leurs voisins, pour servir de remparts contre d'autres voisins. On leur céda de grandes étendues de terrein, comme à des amis utiles. On s'attira l'attachement de

leurs Chefs en leur proposant des marques d'honneur. Enfin, ils vinrent à un tel dégré de considération, qu'ils donnèrent de l'ombrage à quelques autres Souverains, mauvais politiques.

On voulut les dépouiller de leurs privilèges, & attenter à leurs droits. Harcelés sans cesse, & mal menés par Pierre-le-Grand, ils consentirent à s'incorporer de nouveau à la Nation Moscovite dont ils étoient originaires.

Devenus Province de l'Empire, ils ont perdu leur caractère républicain & national, & ne conservent plus que le nom de Cosaques. Jadis ils pouvoient compter entr'eux cent cinquante mille Cavaliers.

A peine pourroit-on en passer aujourd'hui en revue 24 mille; & leur service se borne maintenant à charroyer des vivres & à garder les bagages.

Cependant on croit devoir prendre les précautions les plus étroites à leur égard. Leur Koschowoy ou Général, aux gages de la Cour Russe, ne peut avoir qu'un secrétaire; lequel est chargé de la correspondance de toute la Nation. Aucun individu n'a le droit de recevoir des Lettres particulières.] Toutes les missives sont lues en public; en sorte que l'épée & la plume sont deux armes dont ils ne se servent plus que sous le bon plaisir du Gouvernement. On ne leur a permis que ceux de leurs usages, qui ne peuvent tirer à conséquence.

On retrouve encore chez eux des restes de leurs anciennes Mœurs. Dans leur Société, le Mariage est un

un titre d'exclusion; si l'on y souffre des Epoux, ce n'est que sous la condition que leurs Femmes feront résidence hors des limites du territoire national. Les plaisirs de l'hymen sont de contrebande. On ne peut s'y livrer que furtivement. On refuse même l'entrée à l'épouse d'un étranger, qui ne séjourne parmi eux qu'en passant. Une telle Loi, motivée dans les premiers temps par la nécessité des choses, n'étoit pourtant pas contraire à la population. La cohabitation journalière au sein d'une compagne, eût amolli des Républicains Guerriers, dont l'existence & la liberté entourées d'Ennemis puissans, demandoient une resistance à toute épreuve; les visites à la dérobée, qu'ils rendoient à leurs Femmes conquises à la pointe de l'épée, donnoient du ressort à leurs passions, & tournoient au profit de l'hymenée. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les Cosaques ne doivent plus être aussi jaloux qu'autrefois, d'une postérité nombreuse; ils n'ont plus de franchises à transmettre à leurs Enfans, pour héritage.

Ils se sont divisés en petites Associations, où ils mangent en commun, & auxquelles on peut renoncer, quand on veut. Mais une fois engagé, il faut en observer strictement les Statuts. Jadis la Nation élisoit un Chef qu'on nommoit Hottmann. Ils choisissent encore aujourd'hui leur Général parmi eux; mais il n'a de pouvoir sur eux, que du moment qu'il se voit confirmé par la Régence Impériale. La Cour de Russie lui fait un présent en espèces monnoyées; & outre cela, lui paye une pension en temps de Guerre. Les Cosaques

en ſont venus au point de dépoſer ſouvent eux-mêmes, par la violence, ce Chef, uniquement pour partager de nouveau avec le ſucceſſeur, les ſept mille roubles attachées à chaque mutation de cette Charge.

Il eſt vrai que les Coſaques ont ſi peu d'aiſance, qu'ils ſont obligés de ſe procurer par le brigandage, ce qui manque à leur ſubſiſtance, faute d'induſtrie. Mais le vol, qu'ils regardent comme une eſpèce de repréſailles envers l'étranger plus riche, qu'ils dépouillent ſur les grands chemins, paſſe pour un crime capital, quand quelqu'un d'entr'eux ſe permet cette odieuſe reſſource ſur ſes compatriotes. La ſévérité de la punition qu'ils infligent en pareil cas, fait l'éloge de leurs principes en fait d'économie politique. Le voleur eſt attaché à une poteau dans le lieu le plus fréquenté de leurs habitations. Il y demeure pluſieurs jours & pluſieurs nuits de ſuite, expoſé à recevoir autant de coups que le jugent à propos, les paſſans, armés de gros bâtons placés aux pieds du patient. Un pain & un flacon de brandevin dépoſés à ſes côtés, ſervent à lui donner des forces pour ſoutenir ſon ſupplice; car après l'avoir maltraité ſelon leur juſtice diſtributive, les mêmes paſſans ne le quittent pas ſans lui offrir quelques morceaux de nourriture & quelques gouttes de boiſſon. S'il ſupporte cette rude exécution, il peut rentrer dans ſa Tribu, qui alors lui rend tous ſes droits à l'aſſociation.

Les Coſaques qui cultivent les bords du Don, mènent une vie mieux ordonnée. Amis du travail qui les

nourrit, ils offrent une Peuplade intéressante & heureuse. Ci-devant Serfs sous des Seigneurs Russiens, ils en ont secoué le joug trop pesant. Leur émigration ne fut point traitée de révolte ; le Gouvernement paroît les considérer beaucoup, & les laisse jouir tranquillement d'une sorte d'indépendance.

Les bords du Borysthène ne sont pas plus stériles que les rivages du grand & du petit Tanaïs. Les plaines de l'Ukraine fourniroient plus que le nécessaire à leurs Habitans, plus laborieux, s'ils perdoient la mémoire de ce qu'ils ont été ; si à leurs corporations d'Hommes, ils substituoient les devoirs du ménage ; s'ils rappelloient leurs Femmes éparses dans les Isles, pour former des familles sédentaires. Car c'est toujours là qu'il faut en venir. La Liberté même est un fruit amer, s'il n'est point assaisonné des plaisirs domestiques. . . . .

Kiow est la principale Ville de l'Ukraine, & pourroit passer pour la Capitale de tous les Cosaques. Cette ancienne Cité, bâtie par des Empereurs de Constantinople, a servi long-temps de résidence aux Souverains Moscovites. Elle n'est plus ce qu'elle pourroit être encore. Il est difficile qu'un Gouvernement aussi vaste que celui de toutes les Russies, puisse porter ses regards avec une attention égale & soutenue, sur toutes les parties qui le composent. Les districts éloignés doivent souffrir, en raison de leur distance au centre des opérations Ministérielles. Il est des points sur le Globe, inaccessibles aux rayons du Soleil lui-même.

L'œil du Maître de quantité d'Etats, peut encore moins ſans doute, ſe flatter de tout voir, de tout embraſſer à-la-fois. L'eſprit humain ne ſçauroit comporter une adminiſtration étendue & compliquée. Les Hommes ne ſeront jamais auſſi heureux, auſſi ſages qu'ils doivent & peuvent l'être, tant qu'ils ſe raſſembleront en trop grand nombre ſous un même Sceptre. Un ſeul Berger, ſi longue qu'on ſuppoſe ſa houlette, eſt inſuffiſant pour ſurveiller tous les individus d'un troupeau de pluſieurs milliers de têtes.

Il eſt difficile de voir des habits plus ſimples que ceux des Coſaques actuels, en temps de paix. Ainſi que ceux des payſans de Ruſſie, ils ſont faits de groſſe toile ; ils avoiſinent un peu le Coſtume des anciens Grecs.

Leurs chemiſes ſont larges & courtes, ſans plis vers le collet, & doublées d'une pièce de toile triangulaire, depuis les épaules juſqu'aux reins. Les hauts-de-chauſſe ſont larges & pliſſés vers la ceinture ; de ſorte qu'on peut les élargir ou les ſerrer, comme on fait les caleçons. Ils ont pour chauſſure dans leurs voyages, des bottines pointues vers le bout du pied. Elles ſont de cuir de Ruſſie. Chez eux, ils portent des ſouliers d'écorce d'arbre, qu'ils ſçavent nouer & entrelacer avec adreſſe.

Ils ſont aſſez généralement d'une taille haute & robuſte. Ils ont le regard fier. Les Femmes qu'ils fréquentent ne ſont point dépourvues de beauté. Elles ſont aſſez bien faites ; mais elles ont peu de graces.

L'habillement de celles-ci a quelque choſe d'appro-

chant de celui des Hommes. Elles se couvrent d'une espèce de hongreline, qu'elles ont le soin de fermer avec de gros boutons. Les manches de leurs chemises ont deux ou trois aulnes de long; elles les rangent en plusieurs plis sous le bras. Leur tête est couverte de grands bonnets, plus ou moins ornés & riches. Les Femmes mariées cachent leurs cheveux; mais les Filles en font de tresses, qu'elles laissent retomber sur le dos. On coupe les cheveux aux Enfans, au-dessous de leur dixième année; mais on leur en laisse deux touffes sur leur tempes. Comme ceux des deux sexes sont vêtus de la même manière jusqu'à cet âge, on ne distingue les Filles d'avec les Garçons, que par les anneaux qu'elles portent aux oreilles.

Les Cosaques sont superstitieux & l'ont toujours été. Avant qu'ils eussent embrassé la Religion Chrétienne du rit Grec, ils adoroient un certain *Dieu du feu*; la figure grossière qui le représentoit, tenoit la foudre entre ses mains. Presque par-tout

.... **La crainte fit les Dieux.**

Si les rayons du Soleil levant reçurent le premier encens des Orientaux, les éclats du tonnerre durent à plus forte raison, faire une impression profonde sur l'esprit des Hommes ignorans, & crédules en raison de leur ignorance. Eh! comment se défendre d'une stupeur religieuse, au bruit majestueux de la foudre? Quoi de plus propre à nous donner l'idée d'un Etre surnaturel, que les effets admirables & terribles de ce

feu électrique, si au-dessus de la foible intelligence des Hommes ! Le premier d'entr'eux qui assista à l'embrâsement subit d'un chêne seculaire au seul contact d'un sillon de lumière aussi rapide que l'éclair qui le précède, dut tomber à deux genoux devant les cendres fumantes encore de l'arbre consumé. La superstition, fille de l'inexpérience, naquit de ces cendres. Avec quel soin, le témoin extasié de ce phénomène, dut recueillir les étincelles de l'embrâsement, en confier la garde à des mains pures. Le lieu de l'incendie, devenu sacré, fut bientôt métamorphosé en un Temple. Pour le desservir, il fallut instituer des Prêtres : & dans peu, l'on vit, pour en revenir à notre sujet, les premiers ancêtres des Cosaques punir de mort les Gardiens infidèles ou négligens du Feu sacré, éteint par leur faute, sur l'Autel du Dieu *Perun*.

Fin de la Notice historique sur les Cosaques.

femme Tscheremisse.

BnF ARS

Homme Tscheremisse.

BnF AfrS

MŒURS
ET COUTUMES
DES TSCHÉRÉMISSES.

JADIS soumis aux Tatares, les Tschérémisses occupoient un terrein assez vaste entre le Tanaïs & le Volga. Alors, moins resserrés qu'à présent, ils menoient une vie pastorale, à l'imitation de leurs premiers ancêtres les Finnois. Aujourd'hui ils s'adonnent au labourage, à l'exemple des Russes leur nouveaux Maîtres. Ils n'ont pas encore de Langue écrite; celle qu'ils parlent leur est particulière, quoiqu'on y reconnoisse l'idiome de leur Mère-Patrie. Pendant long-temps aussi, ils ont eu leurs Kans, ou Chefs, & ils reconnoissoient parmi eux quelques familles nobles, & destinées au commandement. Il n'en reste plus de traces depuis qu'ils se sont soumis à une Capitation imposée sur la tête des mâles, & à un tribut qu'on lève en recrues, en chevaux de relais, & en peaux de martres. Cependant ils choisissent eux-mêmes, & parmi eux un Maire préposé à chaque village, composé de trente maisons ou fermes. Ce peuple n'est pas encore assez civilisé, & n'a pas encore assez de consistance pour avoir des villes. Les habitations sont construites en bois & ordinairement quarrées. En place de vitres, on étend des vessies ou un linge.

L'été ils ſont Agriculteurs ; l'hyver ils vont à la chaſſe ou à la pêche : excepté la chair de porc qu'ils abhorrent, par un préjugé religieux, ils mangent indiſtinctement de preſque tous les animaux qu'ils ont tués. Ils s'entendent aſſez bien à la culture des abeilles ; mais c'eſt-là que ſe borne leur induſtrie ; les femmes filent, font de la toile, & la brodent avec de la laine. Auſſi les Tſchérémiſſes ſont pauvres ; le plus riche d'entr'eux poſſède à peine trente chevaux, autant de bêtes à cornes & environ quarante brebis.

Les femmes, pour accoucher, ſe rendent dans la chambre au bain. Le premier homme qui rend viſite à l'accouchée donne ſon nom au nouveau-né, ſi c'eſt un garçon.

Dans ce pays, la mode eſt d'acheter ſa femme. Le prix courant d'une fille à marier eſt depuis trente juſqu'à cinquante roubles (1). Il y en a qui montent juſqu'à quatre vingt & même cent roubles. La cérémonie nuptiale eſt bientôt faite. Un Prêtre récite en préſence des deux conjoints une prière aux Dieux Lares, petites Idoles domeſtiques poſées ſur une table. Puis vient le repas, auquel ſuccèdent quelques divertiſſemens. Ce ſont des Cantiques groſſiers & des danſes analogues, exécutés au ſon d'une harpe Ruſſe, d'une muſette & d'une guimbarde. Après ce concert & ce bal, les nouveaux mariés paſſent dans la chambre à coucher. La mariée, en quittant ſon voile de vierge, pour prendre le bonnet de femme, pleure beaucoup comme de coutume. Il eſt auſſi d'uſage qu'elle faſſe une belle & longue réſiſtance. Mais on n'en eſt pas dupe. Car le lendemain matin le parrein de la nouvelle

---

(1) Un Rouble vaut à-peu près 6 liv. de France. Ainſi le prix le plus haut d'une femme, chez les Tſchérémiſſes, ne paſſe pas deux cens écus, ou 600 liv.

épouſe, ſuivie de pluſieurs femmes, entre & va droit au lit nuptial, un fouet à la main; alors on procède à une perquiſition dans les formes. Malheur à l'épouſée, ſi l'on ne rencontre pas des preuves non équivoques qui atteſtent ſon changement d'état; les verges font leur office & enſanglantent la couche qu'on auroit dû trouver maculée. Les maris puniſſent de la même manière la légereté & les écarts de leurs femmes. Ils vont plus loin encore; par un ſurcroît de rigueur, ils condamnent en outre la coupable à une abſtinence proportionnée à ſa faute.

Ces uſages ſont communs aux Tſchérémiſſes idolâtres & Chrétiens. Ceux qu'on a converti au rit Grec n'ont pas renoncé pour cela à leur ancien culte; enſorte qu'ils profeſſent deux Religions au-lieu d'une; & ils n'en ſont pas plus heureux. On ne peut leur faire entendre que la vie à venir n'a rien de commun avec la vie préſente; ils s'obſtinent à croire que l'une n'eſt que la prolongation ou la continuation de l'autre. En conſéquence les vivans s'appauvriſſent pour enrichir les morts. On enterre avec le cadavre des pièces de monnoie, des morceaux de gâteaux, des habits, des meubles, quelques uſtenſiles. Ils ſont même ſi perſuadés de cette exiſtence ſoûterraine, qu'ils exhortent les défunts à vivre enſemble en bonne intelligence.

Leurs Prêtres ſont en même-temps des diſeurs de bonne aventures; mais on a le bon eſprit, pour ne point faire un double emploi, de regarder comme tel l'homme ſage & d'un âge mûr, que la Communauté a élu pour ſon chef. *Youma* eſt le nom de Dieu dans la langue des Tſchérémiſſes; *Kojou-jouma* veut dire l'Etre Suprême. Ils lui donnent une femme, *Awa*, qui eſt en même-temps la mère des Dieux ſubalternes, mâles & femelles; & ils appellent *Youmon Schouktſcha*,

la famille entière de Dieu. Les hommes s'adressent aux Dieux mâles ; les femmes aux Déesses. Après Awa, la Divinité femelle qu'ils révèrent le plus, c'est la mère du soleil. On ne manque pas non plus de se rendre propice un Dieu mâle qu'on dit présider aux tempêtes. Ils croyent aux démons ; cela va de suite. Son véritable nom chez eux est *Schaïtan*; mais ils n'osent jamais le prononcer ; ils se contentent de l'appeller *Yo.* Selon eux, il fait sa résidence dans l'eau ; & c'est sur-tout à midi qu'il est à craindre. Dans un coin de chaque maison, au fond d'une boîte d'écorce de bouleau, est la figure d'une poupée en habits d'homme ; c'est-là le Dieu du tonnerre ; pour l'appaiser, on met devant lui des petits gâteaux. Ils n'ont point de Temples ; mais ils choisissent, dans leurs forêts, des places qu'ils consacrent sous le nom de *Kérémet*; c'est-là qu'ils s'assemblent pour procéder, en plein air, à leurs sacrifices & à leurs invocations. Le Vendredi est leur Dimanche ; ils s'abstiennent ce jour de tout travail. Les femmes n'approchent jamais de ces *Kérémet*, & les hommes n'y sont admis qu'après s'être baignés & habillés proprement. On remarquera que les gâteaux & les boissons qu'on offre aux Idoles & aux morts ne peuvent être apprêtés que par les mains d'une vierge. Les animaux qu'on sacrifie ordinairement sont les chevaux, les bœufs, le gros gibier, les cignes, les oyes, &c. On donne la préférence aux victimes blanches. Et pourquoi ne pas s'en tenir à la farine pêtrie avec du miel, à la bierre, à l'eau-de-vie & à l'hydromel ? Comme chez les autres anciens peuples, ces objets furent les premières offrandes de cette peuplade : l'homme seroit peut-être encore frugivore sans la Religion ; c'est elle qui a conseillé aux Payens de faire ruisseller sur les Autels le sang des animaux les plus utiles, ou les plus innocens : & du moment que les

yeux

yeux s'accoutumèrent à cet appareil de cruauté, on cessa d'avoir de la répugnance à se nourrir de la chair du bœuf ou de l'oiseau qu'on avoit eu le courage d'égorger. Aussi le sexe le plus sensible assistoit aux premiers sacrifices, qui ne consistoient qu'en offrandes des prémices de la terre & en libations ; l'approche des Autels lui fut interdit, du moment que les Prêtres carnivores les ensanglantèrent.

Les Tschérémisses, convertis au Christianisme, ont retrouvé dans la Fête dite de tous les Saints, leur principale solemnité, consacrée en l'honneur de toute la famille de leur Dieu. En sorte que la *Toussaint* leur rappella l'*Youmon Bayran*. Ils célèbrent cette grande Fête en Automne, & tous les trois ans, quand leurs facultés le permettent. Car ce jour-là est célèbre par le sacrifice des animaux choisis. Youmon ou l'Etre Suprême a pour sa part un cheval entier. Awa, ou la femme de Dieu, a pour la sienne une vache. Les Divinités subalternes se contentent du menu bétail. Le tout est accompagné de cérémonies & d'observations superstitieuses que leurs Prêtres ont eu grand soin de multiplier. La tête, le cœur, les poumons & le foie, sont les parties de la victime qu'on réserve aux Dieux. La peau est le revenant-bon des Sacrificateurs ; la chair, partagée en morceaux, est distribuée au peuple, qui s'en nourrit : on observera que les premières parts sont pour les Prêtres.

Ils ont une Fête annuelle, qui a lieu au Printemps, & & qui est bien plus agréable, & bien plus sensée; les femmes & leurs filles y sont admises. On la désigne sous le nom *Anga Soaren*. Au temps des premiers labours, on se rassemble dans les champs. Chacun porte sa petite oblation, c'est-à-dire, quelque nourriture & quelques boissons, que l'on consacre aux Dieux avec des prières; puis on mange le tout en com-

mun ; après quoi chaque père de famille commence un sillon sur ses terres ; on se sépare gaiment pour rentrer chez soi. A la fin de l'Eté, ils pratiquent une autre solemnité, qui est comme une suite de celle-ci & qu'ils désignent sous les mots : *Outkinde-Bayran ;* mais qu'on pourroit appeller la Fête de la Reconnoissance. Chaque père de famille la célèbre séparément avec ses enfans, dans sa maison. La moisson finie, on se lave, on pose sur une table du bled de la nouvelle récolte, des gâteaux faits avec de la farine de ce même bled, & force boissons de toutes sortes. Le père de famille prend une partie de toutes ces prémices sur un plat, il sort dans sa cour, élève ce plat & en fait comme un hommags au soleil, en remerciant ce Dieu de la Nature & de la Fécondité, des bénédictions qu'il a daigné répandre sur les productions de la terre. Cet acte de piété rempli, on se rassemble autour de la table & on se livre à la joye. Cette fête Payenne, qui a encore lieu en cachette, ne rappelle-t-elle pas les beaux jours de l'âge Patriarchal ? Le Clergé, au-lieu de punir les nouveaux Chrétiens qui vont trouver leurs frères Payens pour chommer avec eux à la dérobée cette fête antique & respectable, n'auroit-il pas dû plutôt la consacrer par une Religion qui se glorifie de remonter jusqu'au temps des Patriarches ? Quel inconvénient peut entraîner une telle cérémonie, qui a sa source dans le cœur reconnoissant de l'homme. En tolérant des pratiques aussi innocentes, on eût gagné à la Religion un plus grand nombre de prosélites, sans avoir à se reprocher aucun acte de violence. Dans le Gouvernement de Kasan seul, depuis 1723 jusqu'en 1774, on compte 6580 mâles, & 5951 femmes Tschérémisses soumis au Rit Grec ; mais à la manière dont ils professent leur nouveau culte & au goût qu'ils conservent pour l'ancien, il est

facile de s'appercevoir qu'ils sont convertis, mais non convaincus. . . . .
. . . .

Le Costume des hommes Tschérémisses approche de celui des Paysans Russes. Le col, les poignets & les fentes de la chemise sont brodés en laine coloriée. Leur juste-au-corps, fait à la mode Russe d'un gros drap de laine noire, est surmonté d'un large collet, rabattu sur le dos, comme en portent les Anglois; les pans de cet habit ont, par en bas, une fente de chaque côté. Ils coupent leurs cheveux en rond & fort près de la tête. L'habillement des femmes mariées, mieux travaillé que celui des filles à marier, est le même pour la forme. Les unes & les autres font usage de haut-de-chausses. Leurs bas consistent en haillons ou linges qui se croisent autour du pied. Les souliers sont d'écorce d'arbre entrelacée. En été elles vont en chemise, laquelle n'est point renfermée dans les haut-de-chausses; elle ferme sur le col & descend jusqu'aux genoux, en dessinant la taille. Toutes les coutures & ouvertures sont brodées de laine. Une large boucle en ferme la fente sur le sein; & une ceinture l'applique au corps. Quand elles se parent, elles passent par-dessus une espèce de robe-de-chambre, de différents draps, & bordée en peaux de castor. Leurs bonnets en forme de cône très-élevé, sont d'écorce de bouleau recouverts de peau ou de toile, & enrichis de perles de verre, de petites coquilles blanches & de monnoyes d'argent. De ce bonnet un bandeau large de trois pouces & garni de même, descend sur le dos. Quelques-unes placent une pareille bandelette sur le front. D'autres ont coutume de suspendre à leur ceinture quantité de houppes, des dés à coudre, & toutes sortes d'autres pende-

loques en clincaillerie ; ces pompons, quand elles marchent, font un bruit désagréable, & aussi ridicule que celui des pendeloques dont nos élégans Petits-Maîtres chargent les cordons de leur montre.

Fin des Mœurs & Coutumes des Tschérémisses.

Desrais del. Mixelle sculp.

femme Mokschane.

BnF ARS

Desrais del.

Mixelle sculp.

femme Mordwine.

BnF ARS

Desrais del.

Mixelle sculp

homme Mordwine.

BnF

MŒURS

ET COUTUMES

DES MORDWINES,

MOKSCHANES

ET ERSANES.

LES Mordwines, Nation considérable & d'origine Finnoise, fréquentent les rives du Wolga. Long-temps soumis aux Tatars, ils le sont aujourd'hui à l'Empire Russe. Jadis ils avoient des Kans particuliers & une noblesse. Distribués en deux races principales qu'ils avoient grand soin de ne pas croiser, ils commencent à présent à les confondre, & bientôt ils ne différeront plus que de noms; les *Mokschi* ou *Mokschanes*, & les *Ersad* ou *Ersanes*. Mais en général les mœurs des *Mordwi* ou *Mordwines* s'approchent de jour en jour davantage de celles de leurs nouveaux Maîtres qu'ils copient le plus qu'ils peuvent. Ils tiennent cependant beaucoup encore aux pratiques habituelles des Tschouwaches & des Tschérémisses, pour la nourriture & l'économie domestique. Depuis l'époque du nouveau

joug qu'ils ont ſubi, ils ſont devenus agriculteurs. Soit inſtinct, ſoit crainte d'une ſervitude plus étroite, on n'a pu leur perſuader de ſe réunir ſous les murs d'une Ville. Ils aiment bien mieux former de petits hameaux à l'ombre des forêts. Ils pratiquent ordinairement de petits potagers contigus à leurs maiſons, pour fournir aux beſoins journaliers. Ils font aſſez peu de cas de la chaſſe. Les Mokſchanes cultivent des abeilles ſauvages, & pluſieurs d'entr'eux en comptent depuis cent juſqu'à deux cents ruches.

Les jolies femmes ſont bien rares dans ce pays, & la Nation eſt bien pauvre : car le prix d'une fiancée, ſans beaucoup marchander, ne monte guère qu'à dix roubles (50 liv. de France.) Les propoſitions faites, la vente conclue entre les parents des futurs conjoints, le père du *promis* va chercher la *promiſe* que lui remet le père de celle-ci. La mère à cette occaſion préſente un peu de ſel & de pain au beau-père de ſa fille, qui quitte ſa famille en pleurant plus ou moins, ſelon les circonſtances. Un voile la dérobe à tous les yeux. Ce pain & ce ſel préſentés par la mère veulent dire, ſans doute, qu'elle a appris à ſa fille l'art d'aſſaiſonner les plaiſirs du ménage, & de les conſerver long-temps dans toute leur ſaveur.

A table, on place l'épouſée à côté de ſon mari, qui apparemment honteux déjà de l'être, enfonce ſon bonnet & s'en couvre les yeux. Le mets principal eſt un gâteau long de trois pieds. Le père de l'époux en fait

paſſer l'extrêmité, qui figure une pointe, ſous le voile de ſa bru, & lui dit en même-temps : « Femme! ouvre » les yeux à la lumière, ſois heureuſe dans tes enfans, » & ne manque jamais de pain. » Ce n'eſt que de cet inſtant que l'époux voit la femme que ſes parens lui ont achetée, ſans conſulter ſon goût. Ce moment n'eſt pas toujours le plus gai de la cérémonie. Si l'œil d'un père voit mieux que celui de ſon fils en beaucoup de choſes, il faut en excepter celle-ci. Au reſte, il y a peu de choix à faire parmi les femmes Mordwines. Le beſoin des uns, l'intérêt des autres, ſont les deux ſeules conſidérations de quelque poids qu'on écoute en fait de mariage. Par-tout ailleurs penſe-t-on autrement? Au reſte, on s'accoutume bien vîte aux formes extérieures, ſur-tout dans le ménage. Quelques mois de cohabitation rendent preſque nul l'effet de la beauté. Que d'unions avouées par le cœur ont eu des ſuites fâcheuſes! Il ſemble même que l'hymen ſe plaiſe à regarder de mauvais œil ceux qu'on lui adreſſe de par l'amour. Ainſi la coutume de la plupart des Orientaux eſt plus ſage qu'on ne ſeroit tenté de le croire au premier abord. Elle obvie du moins à ces impreſſions ſubites dont le charme n'eſt pas à l'épreuve des années, & d'après leſquelles on ſe détermine imprudemment; enſorte que le plaiſir du moment fait le malheur de toute la vie. Une humeur égale & douce, beaucoup d'exactitude & d'attachement aux devoirs domeſtiques, les vertus paiſibles & modeſtes, l'apanage du ſexe en tout pays, embelliſſent la femme

la plus disgraciée de la nature, & sont capables de rendre heureux l'homme le plus difficile.

Après le repas de noces, les Mordwines jouent, dansent & chantent au son de la bombarde & du *gousli*. Ce dernier instrument est une espèce de harpe Russe. L'heure du coucher arrivée, la mariée résiste en minaudant, selon l'usage; on la fait asseoir comme malgré elle sur une natte, & on la transporte ainsi dans la chambre nuptiale, en disant au mari impatient: *Tiens, loup! voici ta brebis*. C'est sous ces agréables auspices que le mariage se consomme.

Les funérailles n'ont rien de remarquable, sinon qu'on enterre le cadavre revêtu des plus beaux habits que portoit le défunt. Pour faire honneur au mort, on charge sa tombe de gâteaux & de pots de biere, dont on lui abandonne les prémices. Le reste sert à donner des forces pour le pleurer & pour lui dire un dernier adieu. Ce soin qu'on prend de la vie précisément en la présence de la mort, paraît être un instinct, un *monitum* secret de la Nature, jalouse de réparer tout aussi-tôt d'un côté ce qu'elle vient de détruire de l'autre. C'est la même intention, mais parée de toutes les graces du style & de tous les charmes de l'imagination, qui a fait chanter à Anacréon & à Horace qu'il falloit jouir en raison de la briéveté de notre existence:

Tous nos jours sont comptés & ne sont pas nombreux;
Qu'importe qu'ils soient courts, pourvu qu'ils soient heureux

Presque tous les Mordwines sont chrétiens par nécessité & extérieurement. Intérieurement & par goût, ils sont idolâtres. Ils ont des *keremets* ou places consacrées au milieu des forêts. On leur a interdit leurs Prêtres païens; ce qui leur a fait prendre un parti assez sage. Le plus honnête-homme d'un hameau fait les fonctions de Sacrificateur, sans avoir besoin d'être revêtu d'un caractère distinctif. Un père de famille devient le Pontife de ses enfans, & exerce un sacerdoce d'autant plus convenable, qu'il est comme indiqué par la Nature. La Religion primitive des hommes y étoit conforme, du moins l'étymologie des noms des principales dignités de l'Eglise semble le confirmer. *Abbé* est une expression originairement hébraïque, qui signifie *père. Pape* vient du grec, & veut dire *aïeul*, ou *le père des pères : Patriarche* est le synonyme du mot *archi-père*, ou *chef de famille*, & c'est peut-être dans ce sens que les Mordwines nomment leurs Prêtres *Ataï* (1). Les Ersanes donnent à Dieu le nom de *Paâs* (2) ou *Pas*, que les Mokschanes appellent *Skei*, ou *Ciel*. Ces derniers tiendroient-ils leur théogonie des Lettrés matérialistes de la Chine? Ce Peuple idolâtre reconnoît aussi un *fils de Dieu* & une *mère des Dieux*, parmi lesquels on est assez surpris de ren-

(1) *Ataï;* une lettre de plus (*atavi*), lui feroit signifier *le père du tris-aïeul.*

(2) *Paas;* une lettre de plus, *papas;* & le mot voudroit dire *père*, comme chez les Chrétiens-Grecs.

contrer *S. Nicolas*, *Nikolaï pas.* C'eſt le Patron des Ruſſes qui ſe ſera introduit ſans peine dans les Etats ſoumis à eux. Les Mordwines ont encore beaucoup de vénération pour une certaine Divinité ſouterraine, *Maſter pas*, à laquelle ils font des offrandes, en inhumant quelques morceaux de la victime immolée, arroſée de ſon ſang. Car tantôt ils ſacrifient de la volaille, tantôt des vaches noires ou rouſſes. Les Ataïs jettent les os dans la rivière, & gardent pour eux la dépouille. Ce ſont là leurs honoraires.

Ils ont des fêtes de campagne qui reſpirent la ſimplicité des premiers âges. Dans la ſaiſon des fruits & dans celle des fleurs, les familles ſe répandent parmi les champs; c'eſt dans ce temple de la Nature, dont la principale idole eſt le Soleil, que les pères, entourés de leurs enfans des deux ſexes, portent leurs oblations ruſtiques, compoſées de gâteaux & de liqueurs fortes; offrandes de peu de valeur en elles-mêmes, mais qui tirent tout leur prix du ſentiment de reconnoiſſance qui les motive & les accompagne. Toute la Nation ſe proſterne par groupe en la préſence de l'aſtre bienfaiteur qui féconde leurs travaux. Long-temps le viſage contre terre, un ſilence religieux prépare aux prières & aux actions de graces. Au printemps on demande au Ciel un été favorable; en automne on implore les Dieux pour que l'hiver ne ſoit pas trop rude. Quand ils entendent gronder la foudre, ils prononcent ces paroles: *Dieu pourguini! aie pitié des bons; & ne tonne que ſur les méchans.* Quand

un village habité par une race considérée a été embrasé du feu céleste, ils n'entendent plus raison; on a bien de la peine à les empêcher de blasphêmer; leur grossière dialectique ne peut les familiariser avec l'idée du mal physique sous un Dieu bon & tout-puissant. A chaque nouvelle période, ils saluent la Lune, & la prient de les rendre heureux pendant tout le cours du mois.

Dans tout ceci peut-être, il y a moins de superstition que de bonne volonté & d'intention droite. Il est tout naturel qu'une Nation ignorante & simple, qui ne peut voir son Dieu invisible pour les plus clair-voyans, s'adresse aux principaux agens de la matière, dont l'influence immédiate se fait sentir à ses organes. Ce culte peu raffiné vaut bien sans doute une métaphysique recherchée & à double sens, inintelligible pour eux, & qui prêteroit à des abus bien moins innocens; arme redoutable entre les mains d'un Peuple enfant.

L'habillement des hommes parmi les Mordwines, tant Mokschanes qu'Ersanes, est le même à présent que celui des paysans Russes, à l'exception des chemises, dont les Mordwines ont coutume de faire piquer & broder le col & les fentes. On remarquera que pour tabatières, ils se servent de petites pointes de corne.

En général les femmes mariées de l'une & de l'autre tribu sont plus parées que les filles; & cela doit être ainsi. Au reste, elles ne diffèrent essentiellement que par la coëffure. Elles portent les unes & les autres de courtes culottes de toile qu'elles appellent *poïk*. En place de bas,

elles s'entortillent les pieds de tant de haillons, qu'on les prendroit pour des piliers. Leurs ſouliers (*kari.*) alongés & pointus, ſont d'écorce d'arbre. Elles portent des *panar*, ou chemiſes toutes bigarrées de broderies, qu'elles ſerrent contre la chair avec une ceinture placée au-deſſus de la culotte. Par derrière (& ce n'eſt pas là la moindre ſingularité de leur coſtume) par derrière, elles attachent à leur ceinture ſuſdite un petit tablier nommé *ſiourlak*, joliment brodé, orné de franges & de houppes. Cette pièce d'habillement n'eſt pas abſolument inutile, attendu que leurs chemiſes amples & bouffies ſont conſidérablement diſtantes des cuiſſes. Lorſqu'une belle veut ſe mettre dans ſes plus beaux atours, elle attache au-deſſus de la ceinture un bandeau large, piqué & brodé, orné dans toute ſa circonférence de houppes & de franges. Le col & les épaules ſont en même-temps parés d'un collier, ou plutôt chargés d'un grillage compoſé d'émail & de jettons; lequel deſcendant ſur la gorge & leur couvrant le ſein, tient lieu de *modeſte* ou de mouchoir. A chaque doigt des mains elles ont une bague. A leurs oreilles pendent de grandes boucles auxquelles ſont attachés de petits cordons de perles de verre. Deux ou trois braſſelets, placés tout près de la main, leur ſervent à orner l'avant-bras. Leurs cheveux ſont nattés en pluſieurs petites treſſes, que les femmes d'un certain âge couvrent d'un bonnet, qui prend la forme de la tête. Le bonnet des jeunes femmes, plus élevé, figure un cône tronqué, bourré en dedans, piqué & brodé en dehors,

dehors, & orné d'émail, ainſi que de quantité de cordons. Les filles Mordwines nouent leurs cheveux en pluſieurs nattes, dans leſquels, quand ils ne ſont pas aſſez garnis, elles ont la coquetterie d'entrelacer de la laine noire, pour les rendre plus longs & plus epais.

Les femmes Mokſchanes ne diffèrent qu'en peu de choſes des Erſanes. Le bonnet des premières, qu'elles appellent *panga*, eſt ſimplement piqué & moins haut que celui des autres. Pluſieurs d'entr'elles ne ſe couvrent la tête que d'un linge brodé qui redeſcend ſur le dos. Des bandes de peau, *pilks*, ſont attachées au bonnet; elles les couvrent de petites pièces de kopek d'argent (pièces de monnoie Ruſſe.); elles replient ces bandes, & les font retomber ſur le ſein. Elles ſe couvrent auſſi d'une eſpèce de collier de perles de verre, *zifks*, & y attachent une pièce qui leur couvre la poitrine, & qu'elles déſignent ſous le nom de *siai*. Cette pièce, toute couverte d'émail & de pendeloques, deſcend juſqu'à la ceinture. Elles mettent en outre un tablier plus ou moins long, garni des coquilles de l'eſpèce appellée par *Linneus*, *cyprea nodoſa*. A la place du tablier en uſage chez les Erſanes, les femmes Mokſchanes portent quantité de houppes ſuſpendues l'une à côté de l'autre, qui deſcendent par derrière juſqu'à la jambe. Les mêmes attachent à leurs boucles d'oreilles ordinaires beaucoup de petites houppes de duvet de cygne. Elles cachent pareillement leurs cheveux ſous une bande de peau, attachée au bonnet, & qui tombe juſqu'aux talons. Les

femmes qui ne ſont plus jeunes, & les jouvencelles qui le ſont encore, s'entourent la tête d'une toile en guiſe de bonnet; tandis que leurs cheveux, tantôt en treſſes, tantôt non attachés, deſcendent & flottent ſur le dos.

Fin des Mœurs & Coutumes des Mordwines, Mokſchanes & Erſanes.

Desrais del. Mixelle sculp.

fille Tschouwache.

BnF ARS

Desrais del. Mixelle sculp.

femme Tschouwache.

MŒURS
ET COUTUMES
DES TSCHOUWACHES.

LES Tſchouwaches, répandus ſur les deux rives du Wolga, dans les Gouvernemens de Niſchnei-Nowghorod, Kaſan & Orenbourg, (1) ont beaucoup d'affinité avec les Tſcheremiſſes, qui les déſignent ſous le nom de gens des montagnes. Ce Peuple, dont le nombre des Capitaliſtes ſoumis au cadaſtre de la Couronne Ruſſe, ſe monte à deux cens mille, jadis nomade & idolâtre, eſt devenu ſédentaire, agriculteur, & chrétien, au moins pour la forme. De toutes les habitudes contractées par l'homme, le culte religieux eſt celle dont il ſe défait avec le plus de peine. Le Tſchouwache tient autant aux pratiques ſuperſtitieuſes qu'au coſtume & à l'idiôme de ſes ancêtres. Son dialecte originaire de la Langue Finnoiſe lui eſt particulier, quoique purement traditionnel. Son éloignement pour la fréquentation des villes a bien pu contribuer à cette permanence. Il préfère au ſéjour des cités celui des forêts, & n'eſt à ſon aiſe que là. Ses habitations, éparſes par pelotons, pré-

(1) Voyez leur article.

ſentent l'aſpect de pluſieurs petits hameaux, où l'exemple des pères eſt une loi pour les enfans. Cette Peuplade pourroit mener une vie, ſinon plus douce, du moins plus agréable; mais ce ſeroit peut-être la conſeiller mal que de lui propoſer, dans l'état actuel des choſes, une ſituation plus raffinée. L'homme groſſier de la Nature n'a pas toujours gagné à devenir l'enfant gâté de la Civiliſation.

Le calendrier des Tſchouwaches commence par Novembre, qu'ils appellent le mois des ſacrifices : la ſemaine chez eux débute par le vendredi; & ce jour eſt conſacré au repos, ſous le nom d'*Ama*. Le mercredi eſt nommé *jour de ſang*. S'ils avoient des annales, on y trouveroit peut-être la raiſon de cette expreſſion.

Ils ſont plus mal-propres encore que leurs voiſins les Tſcheremiſſes, parce qu'ils ſont encore plus indolens & pareſſeux. Cependant ils n'aiment pas moins qu'eux la chaſſe, & préfèrent à l'arc nos fuſils rayés. Ils prennent leur repas à table & à des heures règlées. Avant de manger, ils font une prière, à peu près conçue en ces termes : « Dieu! puiſque tu nous a donné la vie, tu » nous dois du pain pour la ſoutenir ». Il eſt de l'honnêteté de l'Hôte de porter lui-même les morceaux à la bouche de ſes convives dans des cuillers d'une grande capacité. Ce cérémonial ſe répète ſi fréquemment pendant le repas, qu'il ſeroit néceſſaire de digérer à meſure, pour n'être point incommodé en quittant la table. On ſe couche enſuite ſur de larges bancs à la Tatare. On voit pourtant quelques lits de plume chez les Tſchou-

waches. La naiſſance d'un enfant eſt l'objet d'un régal qui a lieu chez l'accouchée ; les parens & les amis ſe raſſemblent pour boire de la bierre, & ne manquent pas de jetter quelques (1) *kopeks* dans le vaſe où ils ont bu. Ce qui s'appelle *mettre l'enfant au berceau.*

Le contrat de mariage eſt ici comme ailleurs une eſpèce de contrat de vente. Les parens d'une fille Tſchouwache en retirent ordinairement depuis vingt (2) juſqu'à cinquante roubles ; & ils donnent à-peu-près l'équivalent en bétail & en trouſſeau. Les pauvres peuvent trouver une femme pour dix & même pour cinq roubles. Les riches quelquefois ne craignent pas d'y mettre quatre-vingt roubles. Les conventions arrêtées, on procède aux fiançailles qui ſe célèbrent avec une ſorte de pompe & de dignité. A cette occaſion le père de la fille promiſe préſente au Soleil, en oblation, un pain de froment & une portion de miel ; il accompagne cette offrande d'une prière dont voici un échantillon :

« Toi qui vois tout & par qui tout voit ; Auteur de
» la lumière ! Père de la fécondité ! Toi qui développes
» les germes au ſein de la Terre dont tu es l'époux

---

(1) Petite monnoie ruſſe dont 100 font un rouble ; ce qui revient à un ſol de France.

(2) C'eſt-à-dire quarante écus ou 120 livres, argent de France. On achete donc une femme dans ce pays pour le prix d'une année de gages de nos ſervantes bourgeoiſes. Quelquefois on peut s'en procurer une pour dix écus.

» ardent : Soleil ! lève toi toujours ſerein aux yeux de
» ce couple aimable. Répands ſur ce nouveau ménage
» la roſée fertiliſante. Que l'un de ces deux jeunes gens
» ait toujours en partage la force ſubſtantielle de ce
» froment que nous te préſentons en offrande ! Que
» la jeune épouſée le diſpute pour la douceur à ce miel
» dont nous te faiſons l'hommage ! Et dans leur foyer,
» allume & fais brûler long-tems ton feu créateur &
» vivifiant ! »

Après avoir répondu, *amin*, les Aſſiſtans délibèrent ſur le jour de la noce. On y obſerve pluſieurs petits uſages communs à preſque tous les Peuples. Mais il en eſt un qui, à coup-ſûr, choquera la galanterie françoiſe. Il eſt d'étiquette chez les Tſchouwaches que la mariée, avant de monter ſur le lit nuptial, tire elle-même les bottes au marié, prélude de la conduite qu'elle doit obſerver dans ſon ménage. La ſubordination de la femme envers ſon mari eſt une loi de rigueur dans le code matrimonial des Tſchouwaches ; & on s'en trouve bien en ce pays. Quand deux maîtres, ſur-tout de ſexe différent, habitent le même toît, la paix ne doit pas y reſter long-temps. Pour éviter les querelles, il eſt bon que l'un des deux conjoints obéiſſe à l'autre, ſans coup férir. Si la réplique étoit permiſe, ce qui n'eût été qu'un nuage paſſager, devient un gros orage. Ce contre-temps n'arrive preſque jamais chez ce Peuple. Un mari cependant a-t-il des raiſons graves d'être mécontent de ſa femme ; *ipſo facto*, le mariage eſt rompu du moment qu'il a déchiré le voile de ſa compagne, &

le divorce s'enſuit. Nous ſommes loin de propoſer un tel peuple pour exemple ; mais il ſeroit peut-être de l'intérèt de nos époux de réfléchir un peu ſur de telles mœurs.

Une autre coutume plus injurieuſe pour le ſexe eſt celle-ci : Le lendemain des noces, de grand matin, on ſe hate de faire la preuve (1) moſaïque de la virginité de la nouvelle épouſée. Le jeune homme qui lui ſert de *Paranymphe*, & qui eſt chargé de cette recherche, s'il n'a point trouvé aſſez de marques viſibles, prend un gobelet percé par le fond, le remplit de bierre, en bouchant le trou avec ſon doigt qu'il a ſoin de retirer à l'inſtant qu'il porte le verre à la bouche de la mariée toute confuſe. Mais les choſes en reſtent là ; on n'en parle plus dans la ſuite.

Un troiſième uſage, mais d'un autre genre, conſiſte à ſervir aux Conviés un pain percé d'une flèche. Cet emblême s'explique aſſez de lui-même. Mais hélas ! quand donc les hommes ceſſeront-ils d'ètre obligés de ſe diſputer l'exiſtence à la pointe de l'épée ?

Les Tſchouwaches Chrétiens ne s'abſtiennent point

(1) Les Rabbins diſent que le principal devoir du Paranymphe parmi les Juifs, étoit d'obſerver que l'époux & l'épouſe ne ſe fiſſent aucune fraude dans ce qui regarde la marque de la virginité de l'épouſe, (Moïſe, Deuter. c. 12, 14, 15,) de peur que l'époux ne ſupprimât le linge où cette marque paroiſſoit, ou que l'épouſe n'en ſuppoſât de faux.

de ces pratiques nationales, & il seroit imprudent de vouloir les leur interdire.

Quant aux funérailles, voyez les Tſchérémiſſes.

Parmi ceux qui ſont reſtés fidèles au paganiſme, *Thore* eſt le nom de l'Etre Suprême ; Satan ou *Schaïtan* eſt celui du Prince des démons. Pluſieurs de leurs villages ont le bon eſprit de ſe paſſer de Prêtres & de leur ſubſtituer le plus ſage des anciens du lieu. Auſſi leurs fêtes ſont plutôt domeſtiques que religieuſes.

Au printemps & en automne, un père de famille raſſemble ſes enfans autour de lui, &, ſans avoir recours à l'entremiſe des Prêtres, il adreſſe directement ſes vœux ou ſes actions de grace aux Divinités que lui ont tranſmiſes ſes ancêtres. Il invoque *Keremet* le père, *Keremet* la mère, *Keremet* le fils, & leur immole quelques pièces de bétail dont les débris ſervent à garnir la table de toute l'aſſemblée. Les prières dont on ſe ſert ſont dignes de la pureté de ce culte. « Dieu » ! (s'écrie le Célébrant, en élevant les mains vers le Soleil) « donne » moi des fils & des filles ; je dirigerai leurs jeunes » ans ; ils abriteront mes vieux jours. Donne-nous du » pain, pour pouvoir en rompre un morceau avec » le pauvre. Benis notre cabane, afin que le voyageur, » étranger en y entrant, en ſorte notre ami. »

Le coſtume des hommes Tſchouwaches reſſemble à celui des Tſchérémiſſes, quant à la manière de porter les cheveux & la barbe, & auſſi à l'égard des chemiſes brodées qui ſont en uſage chez eux. Mais il tient de l'habillement des payſans Ruſſes, pour les hauts-de-chauſſes,

les souliers, les haillons qui tiennent lieu de bas, les chapeaux & les bonnets. Leur juste-au-corps n'a pas non plus de collet large & rabattu.

L'habillement des femmes mariées ne diffère du costume des filles qu'en ce que, contre l'ordinaire, celui-ci est plus mesquin. Leurs chaussures & leurs chemises sont presque les mêmes que celles des Tschérémisses. En été elles portent assez communément une chemise de dessus, appliquée à la taille par une ceinture appellée *sarr*. Une pièce garnie de franges descend de chaque côté de la ceinture. En hiver elles portent pardessus la chemise une espèce de robe de pelleterie ou de drap coloré. Le bonnet des femmes, connu sous le nom de *Ghouspou*, est tout couvert de perles de verre & de petites monnoies d'argent disposées comme des écailles. Les femmes font usage aussi d'une espèce de *mante* très-longue, appellée *ama*, qui passe pardessous la ceinture, & dont la partie supérieure est ornée dans le goût du bonnet. Sous ce bonnet elles se couvrent la tête d'une toile blanche, brodée ou piquée, garnie de verre sur les bords. Elle sert de voile aux fiancées. Mais les femmes mariées plient cette pièce de toile en deux tresses, & la font descendre sur le sein avec plus ou moins de prétention à la coquetterie. Les extrémités sont garnies de houppes ou de franges. Elles font aussi de leur chevelure une double tresse qu'elles dérobent sous leur chemise. A l'exemple de leurs voisines les Tschérémisses, les femmes Tschouwaches, au lieu de bonnets, portent de simples bandeaux chargés de petits

ornemens. A ce bandeau eſt attachée une mante plus courte que celle qui tient au bonnet, & qui deſcend de même ſur le dos. Par derrière, elles attachent à la ceinture une ſeconde mante ſemblable à la première. Quelques-unes, pour ſe diſtinguer davantage, portent une bande de peau, large comme la main, & ornée de mille petits objets ; cette bande placée ſur l'épaule gauche, croiſe la poitrine, à l'inſtar du cordon de quelqu'Ordre.

Fin des Mœurs & Coutumes des Tſchouwaches.

J. G. de S. Sauveur inv.

Femme Tattare de Kazan.

6

BnF ARS

J. G. de S. Sauveur inv.

Tattare de Kazan.

6

BnF ARS

MŒURS
ET COUTUMES
DES TATARS
DE KASAN ET D'ORENBOURG.

L'HISTOIRE détaillée des (1) Tartares ou Tatars ſeroit bien propre à rabaiſſer l'orgueil des Princes qui ont la manie des conquêtes. Ce peuple ignorant & de mœurs groſſières, ſans code & ſans culte, étranger à toute civiliſation, s'eſt ſoumis la plus belle & la plus étendue des quatre parties du monde, après avoir fait trembler le reſte des nations de la terre. Seſoſtris, Alexandre, Ceſar & Charlemagne n'ont jamais pouſſé ſi loin leurs victoires que Tſchinquis, Bathi, Gengis & Tamerlan, ces quatre fameux chefs de Hordes Tartares.

Mais rentrons dans les limites de notre Ouvrage, & bornons-nous à dire que cette Puiſſance ſi redoutable, ſur ſon déclin au commencement du quinzième ſiècle, connut un maître au milieu du ſeizième, & devint province de la Ruſſie en 1552.

C'eſt à cette époque que le Royaume de Kaſan fut

(1) *Tatars* eſt la vraie prononciation.

réduit en gouvernement de l'Empire ; il renferme la Permie & les cantons que baigne la Wraitka. La ville de Kasan a donné son nom à tout ce district. Les Tatars, au nombre de plus de dix mille têtes mâles, en occupent les fauxbourgs & les villages circonvoisins, & sont répandus principalement dans le Gouvernement d'Orenbourg.

Les Tatars d'Orenbourg-Kasan ne sont plus ce qu'étoient leurs ancêtres. Leur commerce avec les Russes, & la religion qu'ils tiennent des Mahométans, ont beaucoup adouci leur fierté féroce & presque naturelle; depuis que, de Nomades qu'ils étoient, la population les a rendus stationnaires, ils sont devenus bons cultivateurs. Ils s'entendent fort bien sur-tout à élever des abeilles. Les jeunes filles sont de laborieuses villageoises qui filent la laine & le chanvre, & font elles-mêmes le drap ou la toile dont elles usent dans le ménage. L'éducation des enfans y est très-soignée. Le plus petit hameau a sa chapelle & son Prêtre, son école & son Maître, où les enfans des deux sexes, chacun de son côté, vont apprendre les principes du Mahométisme & de la langue Arabe. Ils ont un goût décidé pour l'Histoire. Les Paysans Tatares & les Marchands se composent une petite bibliotheque manuscrite, en faisant une collection d'anecdotes relatives à leur pays & à leurs voisins. Ils vont plus loin. Chaque village, qui renferme ordinairement depuis dix jusqu'à cent fermes, possede son Histoire particulière, non-seulement par tradition, mais encore par écrit. Croiroit-on que les Tatars sont plus avancés de ce côté-là que les Nations les plus polies & les plus éclairées d'Europe.

Chaque ferme consiste en une chambre, quelques petits magasins isolés & des écuries. Il y a peu de maisons en pierre; la plupart sont en bois. Une cheminée & un large banc en occupent l'intérieur, qui n'est éclairé que par des fenêtres vitrées chez les riches; le pauvre pratique une lucarne bouchée avec du papier huilé. Quelques vaisselles de cuisine, quelques ustensiles d'agriculture, des coffres, des tapis ou pièces de feutre, des nattes d'écorce d'arbres forment tout leur mobilier. On ne trouve des coussins & des oreillers que chez les plus sensuels. Les lits de plumes y sont très-rares; cependant on en voit.

Le commestible des Tatars n'est point réduit en science qui exige un long apprentissage, & cependant ils se nourrissent bien. L'usage du gruau & du pain s'est introduit parmi eux depuis quelque tems. Ils préférent les végétaux à la chair. La bouillie au riz & les dardines sont les mets de tous les jours. Ils ont une pratique qui n'est pas moderne, c'est leur prédilection pour le grain rôti; ils font brunir au feu du froment, de l'orge, &c. le broyent dans un mortier & le mangent presque tout crud, en le faisant tremper dans de l'eau ou du lait. Quelquefois ils aiment à le pétrir avec du beurre & le laissent quelque-tems au four. Du reste, ils observent les commandemens du Coran qui, ainsi que la Bible, ne tarit point sur cet article. Leur grand régal est ce qu'ils appellent *le plat aux cinq doigts*. C'est un hachis de chair de poulain réduite en bouillie & cuite sans assaisonnement, qu'ils mangent sans cuiller ni fourchette. Ils sont d'ailleurs très-frugals & très-économes. L'eau,

le lait, des bouillons, du thé préparé à leur manière; voilà leur boisson. Ils trouvent une sorte de volupté à s'enivrer, sans doute parce que la loi le leur défend expressément. Ils boivent de différentes sortes d'hydromel; mais l'excès dans lequel les Tatars donnent tous, sans distinction d'âge ni de sexe, c'est le tabac à fumer. Ils font quatre repas par jour. Le banc, qui leur sert de lit, leur tient lieu de table, le long de laquelle ils mangent assis sur leurs talons. Ils ne manquent jamais de se laver & de reciter des prières avant & après le repas. Les Européens n'observent pas toujours ces louables pratiques.

Chez les Tatars d'une fortune aisée, les femmes mangent & logent à part, & sont presque toujours couvertes d'un voile. Elles ne paroissent devant les étrangers, que lorsque le mari veut faire les honneurs de sa maison d'une manière distinguée & toute particulière. Cette mode tient à la religion & peut-être au climat. Tous les Orientaux en agissent de même.

Peu de Nations multiplient autant qu'eux les soins de propreté. Il n'est point de parties de leur corps qu'ils ne lavent plusieurs fois le jour. Nous aurions besoin, sur ce chapitre, de prendre des leçons d'eux. Ils se croiroient souillés, s'ils laissoient tomber sur eux une goutte de l'eau que la nécessité journalière leur fait répandre. C'est pour cela qu'on les voit s'accroupir pour satisfaire à ce besoin.

Les Tatars de Kasan sont entr'eux d'une politesse affectueuse, & l'étranger a toujours à se louer de leur accueil. Pour se saluer, ils se présentent les mains, &

ſe les ſerrent l'une dans l'autre, en ſe diſant alternativement : *La paix ſoit avec toi.* Mais jamais ils ne ſe découvrent le chef. Il faut convenir que cette étiquette, ſimple & noble tout à-la-fois, vaut bien nos courbettes & nos minauderies européennes.

Par une ſuite du reſpect qu'ils portent à leurs ancêtres, chez les Tatars, la Vieilleſſe (1) y jouit de toute la conſidération qui lui eſt due. Le mot de *Barbon* n'eſt point une injure à Kaſan. On n'accorde cette épithete honorable qu'à ceux qui, à une barbe blanchie de bonne heure, joignent des mœurs irréprochables. On ne paſſe point d'actes civils ſans les conſulter. Ils ſont les arbitres dans tous les différends, & par-tout ils ont le pas. Souvent même, ils exercent les fonctions ſacerdotales ; & les rits de la religion ne ſont jamais mieux obſervés que quand ils y préſident. On croit voir revivre en eux ces vénérables Patriarches des premiers temps, qui ont ſervi dans la ſuite de modèle pour peindre la Divinité. Conformément au Koran qui tolère la polygamie, & au climat qui en fait un beſoin, les Tatars prennent juſqu'à quatre femmes, mais plus ſouvent moins que plus. Elles jouiſſent de la plus parfaite égalité aux yeux du mari, & entrent chacune à ſon tour dans le lit

---

(1) L'Auteur de l'eſtimable Ouvrage intitulé : *l'Ami des Vieillards*, 2 volumes *in*-12, chez Didot, trouveroit dans les mœurs de ce peuple le ſujet d'un nouveau chapitre auſſi intéreſſant que les autres, à ajouter dans une deuxième Edition. Nous ſaiſiſſons cette occaſion, pour recommander la lecture de cet Ouvrage important aux perſonnes de tous les âges.

conjugal. La paix ne règne pas toujours dans un tel ménage, on ne sauroit raisonnablement l'exiger, puisqu'elle règne si mal chez les époux monogames de nos froides contrées. Les Tatars Marchands entretiennent une femme dans chaque ville où ils ont un comptoir. Si quelquefois l'absent a tort, il se rend justice, il cède au galant l'objet de ses desirs, & il se pourvoit d'une autre épouse. Nous sommes loin de cette philosophie dictée par le bon sens & par la nécessité des choses.

A Orenbourg, on a vu un mari qui en étoit à sa neuvième femme; il en avoit déjà vendu huit, d'un commun accord entre lui, son rival & celle qui étoit en tiers; il s'en étoit fait une nouvelle branche de commerce.

Les pères se rendroient coupables d'un gros péché, s'ils retenoient trop long-temps leurs enfans dans le célibat. Pour éviter ce reproche, ils tombent souvent dans l'excès contraire. L'intérêt préside au mariage ici moins qu'ailleurs. Rarement oblige-t-on les filles à épouser quelqu'un contre leur goût. Il faut que le prétendu achete sa femme. Le *Kalim* ou le *prix de sa Belle*, est depuis vingt (1) roubles jusqu'à cinq cens. Quelquefois pourtant on donne aux nouvelles mariées une dot qui ne monte jamais au prix qu'elle coûte à son mari. A Kasan, on ne prend pas une femme pour s'enrichir.

---

(1) Un rouble peut être évalué à un écu de 6 livres de France. Ainsi donc une femme Tatare vaut depuis 120 liv. jusqu'à mille écus de 3 livres.

On donne plusieurs termes pour s'acquitter du Kalym; fidèle aux échéances, le galant, en venant payer, fait sa cour à sa prétendue; ces sortes de visites s'appellent *aller près du sein*. Comme on voit, la galanterie est de toutes les contrées; mais elle ne préside pas à toutes les cérémonies des mariages Tatars. Par exemple, que penser de celle-ci? la veille des noces, il est d'obligation pour la Fiancée de se dégarnir de la toison que la nature, qui ne fait rien sans de bonnes raisons, s'étoit plu à faire croître pour voiler certaine partie du corps. Le Fiancé doit de même raccourcir sa barbe. Pendant cette opération, la Fiancée, couverte d'un voile, pleure son futur changement d'état avec ses compagnes, qui lui rendent visite à cet effet. Puis on la fait asseoir sur un tapis, & on la porte ainsi dans la maison du mari. Ceux d'entre les Tatars dont les mœurs se sont laissé dépraver par la fréquentation que le commerce nécessite avec leurs voisins, spéculent quelquefois sur la première nuit de leurs nôces. S'ils sont mécontens de la dot, ils font beaucoup de bruit, comme s'ils n'avoient point trouvé à cueillir cette fleur de virginité à laquelle ils attachent autant d'importance qu'ailleurs, & en conséquence, ils exigent des parens un dédommagement proportionné.

La nôce consiste, comme à l'ordinaire, en repas, en danses, & en chants, accompagnés d'une musique dont la mélodie a toujours quelque chose de martial. Mais ce qui est digne de remarque, c'est que les femmes & les hommes dansent séparément. Ceux-ci sont plus lestes & plus animés; celles-là ne forment

que de petits pas traînans, pendant lesquels elles tiennent les deux mains étendues devant le visage. Les chansons Tatares, pour n'être point rimées, n'en sont que plus poëtiques & plus expressives. Les amans ne manquent jamais de se comparer au tendre tourtereau ; leur amante ressemble à la grue fidelle.

La stérilité, qui est devenue parmi nous, dans les hautes classes de la société, un titre de recommandation, en est encore un d'opprobre chez les Tatars. Le reste des usages, soit pendant les couches, soit par rapport à la circoncision, est à peu près conforme aux pratiques des Mahométans ; tout de même qu'en ce qui regarde les devoirs rendus aux morts. Ainsi que chez presque toutes les autres nations, la vanité accompagne l'homme jusque dans la tombe & au-delà du trépas. La fosse du riche n'est pas tout-à-fait la même que celle des pauvres. Il y a des distinctions que des épitaphes pompeuses rendoient jadis bien plus sensibles.

Les revenus ecclésiastiques de leurs Moulas ou Prêtres ne sont pas assez considérables pour les rendre paresseux. Malgré la dignité de leurs fonctions, ils sont obligés souvent de travailler de leurs mains pour suppléer à la modicité de leurs gages. Le Clergé n'en est pas moins considéré pour cela, & ne s'en conduit pas plus mal. Aussi, on ne rencontre point de Moines dans ce canton ; que feroient-ils là où les Prêtres ont à peine de quoi vivre ?

La fatalité est le dogme favori des Tatars, & il produit chez eux les plus salutaires effets : il les roidit contre l'adversité & les détourne du suicide. Si chaque

être dans la nature a sa raison pour exister de telle ou telle manière ; si le mal est aussi inévitable que le bien ; il ne reste qu'un parti à l'homme, celui de la résignation pour ce qui se passe en lui, & de l'indulgence pour ce qui lui arrive de la part de ses semblables. Du reste, les Tatars sont très-dévots, & leur piété a beaucoup d'onction.

Quant à leur signalement & à leurs costumes, les hommes sont d'une taille moyenne & maigre, mais bien prise ; ils ont de petits yeux, mais le regard vif. On remarque sur leur visage un certain air de modestie & même de timidité qui contraste avec le portrait que l'Histoire nous a laissé de leurs ancêtres entreprenanst. Tous les Tatars de Kasan, sur-tout les Mahométans, se rasent la tête, à l'exception de la moustache & d'une petite barbe au menton. Ils portent des chemises de toile, des hauts de chausse larges, des bottines ou bas de peau ; les pauvres mettent des souliers d'écorce d'arbre. Le reste de l'habillement consiste en une robe de chambre volante & légère nommée *Kalat*, un habit de dessus, long & ample à la manière des Orientaux, dont les manches, terminées en pointes, sont assez souvent ouvertes, & par-dessus tout cela une ceinture, espèce de ceinturon de peau pour porter le sabre, la pipe & un couteau. Les habits de dessous chez les pauvres sont de nanquin, & ceux de dessus de gros drap. Ceux des riches sont plus fins, ou d'une étoffe de soie brodée d'or & d'argent. Ils se couvrent la tête d'une calotte surmontée d'un bonnet applati & à rebord.

Les femmes Tatares de Kasan, plus fraiches que belles, sont d'une bonne constitution; on est venu à bout de les rendre laborieuses, sédentaires, modestes & soumises. Leurs maris ne nous ont point communiqué leur recette. Leur habillement ressemble beaucoup à celui des hommes, si ce n'est que leurs bottines sont terminées en pointes, & que la coupe de leur vêtement leur est particulière. L'habit de dessous, brodé pardevant, se boutonne assez exactement sur le sein. Les plis retombent sur les hanches. Outre cela, le bas de la gorge est recouvert d'une espèce de fichu composé de perles de verre, ou de petites médailles disposées par couche comme des étoiles. Elles portent en outre, par dessus l'épaule, un ruban en forme du cordon de quelqu'ordre. Elles ont en outre des colliers, des bagues & des boucles d'oreilles. Leurs cheveux noués en deux tresses sont recouverts d'un bonnet dont les grandes aîles retombent en partie sur les joues.

Elles ornent ou défigurent plutôt leur front avec un grillage de perles fines. Les femmes non mariées, en guise du bonnet, portent un bandeau semblable à une couronne ouverte. Les femmes du commun font usage du nanquin, ou de drap grossier fabriqué par elles. Les femmes opulentes sur-tout connoissent tout le prix d'un voile, & elles sçavent le placer à propos & avec avantage. On peut s'en rapporter à elles. La coquetterie, comme on sçait, innée chez les femmes, n'est excusable, sans doute, que quand elle ne contrarie pas la nature.

Fin des mœurs & coutumes des Tatars de Kasan.

Desrais del. Mixelle sculp.

femme Wotyak.

BnF ARS

MŒURS
ET COUTUMES
DES WOTYAKS.

LA superftition ne dégénère en fanatifme, que quand le culte a des règles pofitives, rédigées par écrit. Les Livres (1) font les fectes. Quand les principes religieux ne font que traditionnels, on peut s'écarter impunément de l'ufage; on peut le modifier, y ajouter, en retrancher, fans tirer à conféquence; on cède aux circonftances; & le temps confacre une innovation, fans qu'on s'en apperçoive; les hommes paroiffent tenir davantage à ce qu'ils difent, qu'à ce qu'ils font.

C'eft ce qui eft arrivé aux Wotyaks; Peuple demi-barbare du nord de l'Afie, foumis à la Ruffie, dans le Gouvernement de Kafan: Peuple qui ne fait pas lire fa langue (Finnoife d'origine), & chez lequel on trouve cependant quantité de pratiques religieufes plus ridicules les unes que les autres, mais toutes innocentes & fans fuite. Peu de Nations ont été plus divifées & plus paifibles en même-temps; peu ont eu plus de fêtes facrées

(1) Eft-il néceffaire d'avertir ici nos Lecteurs bien intentionnés que nous n'entendons pas parler de nos Livres *faints!*

MŒURS

ET COUTUMES

DES WOTYAKS.

La ſuperſtition ne dégénère en fanatiſme, que quand le culte a des règles poſitives, rédigées par écrit. Les Livres (1) ſont les ſectes. Quand les principes religieux ne ſont que traditionnels, on peut s'écarter impunément de l'uſage; on peut le modifier, y ajouter, en retrancher, ſans tirer à conſéquence; on cède aux circonſtances; & le temps conſacre une innovation, ſans qu'on s'en apperçoive; les hommes paroiſſent tenir davantage à ce qu'ils diſent, qu'à ce qu'ils font.

C'eſt ce qui eſt arrivé aux Wotyaks; Peuple demi-barbare du nord de l'Aſie, ſoumis à la Ruſſie, dans le Gouvernement de Kaſan : Peuple qui ne ſait pas lire ſa langue (Finnoiſe d'origine), & chez lequel on trouve établies quantité de pratiques religieuſes plus ridicules les unes que les autres, mais toutes innocentes & ſans ſuite. Peu de Nations ont été plus dévotes & plus paiſibles en même-temps; peu ont eu plus de fêtes ſacrées

(1) Eſt-il néceſſaire d'avertir ici nos Lecteurs bien intentionnés que nous n'entendons pas parler de nos *Livres ſaints*?

& moins de révolutions politiques. Occupés des détails multipliés de leurs cérémonies saintes, il ne leur resteroit pas de temps pour se livrer aux spéculations ambitieuses, s'ils avoient l'esprit d'en concevoir.

Jadis, à-peu-près libres à l'abri des Tatars qui les protégeoient, ils avoient leurs Kans particuliers, & reconnoissoient une noblesse parmi eux, divisés en plusieurs tribus dont ils donnent les noms à leurs villages d'aujourd'hui. Le changement qu'a subi leur état politique a influé sur leurs mœurs. De Pasteurs qu'ils étoient, ils sont devenus agricoles; & à leurs tentes portatives, ils ont substitué des habitations fixes, plus solides & plus commodes. Cette peuplade composée environ de quarante mille mâles, est peu communicative, & n'admet pas volontiers des étrangers à ses fêtes. Les différends qui s'élèvent dans son sein ne sont point jugés au dehors. C'est une grande famille qui n'aime point qu'on se mêle de ses affaires, & qui semble craindre le danger des liaisons. Ce système de conduite n'est peut-être pas le moins sage. Si tous les habitans du globe en usoient respectivement ainsi, cette paix universelle, inutilement prêchée par le bon Abbé de Saint-Pierre, naîtroit comme d'elle-même. Cette manière de voir a du moins réussi aux Wotyaks. Si les conquêtes ne les ont point aggrandis; si le commerce ne les a point enrichis, ils se sont trouvés à ce point juste qui sépare la misère de l'opulence. On ne parle point d'eux, mais ils vivent contens; & loin d'être privés du nécessaire, ils ont encore du superflu au service du voyageur honnête qui les visite.

Plusieurs de leurs habitudes privées leur font honneur. Pour se saluer, ils n'ont pas recours à ces courbettes ridicules & avilissantes en usage ailleurs. Les hommes se donnent cordialement la main. Les femmes, au lieu de s'embrasser, se frappent mutuellement & de concert sur l'aisselle l'une de l'autre.

Dans chaque hameau, il y a des bains à l'usage des femmes qui viennent y accoucher, à la manière des Mordwines & autres Peuples voisins, dont ils ont retenu beaucoup de coutumes.

A la naissance d'un nouveau-né, le père sacrifie un bélier blanc au Génie tutélaire de l'homme. Car ils croient aux Anges gardiens. Tous les Peuples y ont cru. Pour peu qu'on ait observé le méchanisme du corps humain, on a été tellement émerveillé de la fragilité & de la complication de ses ressorts, & en même-temps tellement frappé de la multiplicité des dangers à courir sur cette terre, qu'on a pensé que l'homme ne pouvoit exister plusieurs années de suite que par miracle, ni faire un pas sans l'égide d'un Etre surnaturel, d'un Ange conducteur & compagnon de l'homme depuis son berceau jusqu'à sa tombe. Les Turcs ont fait plus; un Commentateur du Coran prétend que Dieu a donné soixante-dix Anges pour garder chaque Musulman; l'un veille sur un membre, l'autre sur une autre partie du corps; deux principaux assis à sa droite & à sa gauche, écrivent l'un ses bonnes actions, le second ses mauvaises. On ne sauroit disconvenir que cette opinion ne puisse avoir ses momens d'utilité; des moralistes bien intentionnés pour-

roient en tirer un grand parti à l'avantage du cœur humain.

Après l'achat, les roubles bien comptés, & la dot évaluée à proportion, le mari emmène ſon épouſe, couverte d'un voile. Celle-ci, arrivée à la maiſon paternelle, ſe retire à part pour troquer ſes habits de vierge contre ceux de femme mariée. Pendant que le Prêtre benit un gobelet de bière, elle ſe place à terre ſur le ſeuil de la chambre à coucher couvert d'un drap. Conjointement avec le célébrant, elle demande à ſes Dieux des enfans & du pain. Du pain & des enfans, voilà tous ſes vœux. Les Nations civiliſées ne ſont pas auſſi modérées dans leurs deſirs. Une paranymphe ou fille d'honneur verſe de l'hydromel aux convives; & la jeune épouſée, à genoux devant eux, garde cette attitude ſuppliante juſqu'à ce que chacun ait vuidé ſon verre. Ce cérémonial noble & touchant eſt ſuivi des divertiſſemens ordinaires. Il eſt encore un autre uſage qui mérité d'être rapporté. Quelques ſemaines après la noce, le père de la mariée viſite le nouveau ménage, apporte le reſte de la dot, & remmène ſa fille. Celle-ci demeure chez lui pluſieurs mois, habillée en fille & travaillant au profit de ſes parens. Le temps de cette eſpèce de retraite fini, le mari vient chercher ſa compagne qui, ſe reſſouvenant encore de ſon premier état dont elle porte en ce moment le coſtume, ſemble ne quitter ſa famille qu'avec la plus grande peine, & mouille de larmes chaque pièce de l'habillement qu'elle quitte de rechef pour ne plus le reprendre. Une fête plus gaie encore que celle

des noces termine cette cérémonie, qui porte avec elle ſa moralité. Les inſtrumens de muſique qui les accompagnent dans leurs danſes & dans leurs chants, ſont la muſette, la bombarde, une eſpèce de harpe, & une guitare à deux cordes.

Les funérailles des Wotyaks ne ſont pas moins intéreſſantes. Pieux envers les morts, ils lavent le cadavre avec ſoin, & lui endoſſent un habillement complet; ils lui paſſent à la ceinture le même couteau que portoit ordinairement le défunt; mais ils ont la bonhommie d'en caſſer la pointe. On couvre le cercueil de gâteaux, & on allume un cierge du côté du chef. Lors de l'inhumation, on prononce ces paroles : *Terre! fais-lui place.* Au retour du convoi, on ſe baigne, on ſe lave les mains avec de la cendre; on change d'habit, & le verre à la main on fait les derniers adieux au mort. On remarquera que le même cérémonial a lieu pour tous. A l'époque de la vie qui met tous les hommes de niveau, on ſe garde bien d'admettre des diſtinctions parmi eux, & de faire plus ou moins pour l'un que pour l'autre.

Le ſurlendemain, le ſeptième & le quarantième jour après les obſèques, on célèbre une fête commémorative dans la maiſon du décédé; on immole à ſa mémoire une brebis ou un cheval, qu'on mange après lui en avoir réſervé ſa part. On porte cette portion dans la cour, & on dit en l'y laiſſant : *Prends ceci, c'eſt pour toi.*

Ils ont quantité de ſuperſtitions bien moins raiſonnables encore, mais qui tiennent à la ſimplicité de leur caractère, & dont le motif eſt ſouvent reſpectable. Par

exemple, ils ſe font ſcrupule de faire trafic de la cire de leurs ruches. C'eſt bien aſſez (diſent-ils) d'enlever aux abeilles leur miel.

Leur religion eſt l'idolâtrie. Au lieu de temple, ils ont conſacré ſur les hautes collines, & ſur-tout au milieu des forêts de ſapins, des places qu'ils appellent *louds*. C'eſt-là qu'ils ſe raſſemblent pour adorer en commun l'Etre-Suprême qu'ils nomment *Inma* ou *Ilmar*, & qu'ils ne croient pas préſent par-tout à la fois, mais réſider dans le Soleil. Ils ne ſont pas aſſez complétement heureux, pour ne pas croire au démon qu'ils déſignent ſous le nom de *Schaïtan*, c'eſt-à-dire Satan; & qui, ſelon eux, fait ſa demeure dans l'eau. Cette dernière circonſtance n'empêche pas qu'ils ne ſe figurent l'Enfer comme un lieu de douleur rempli de chaudières à goudron. Ils appellent leur Paradis le *ſéjour lumineux*. Leurs fêtes ſont très-multipliées. Ils en ont de générales que la Nation célèbre en corps; d'autres ſont particulières à chaque village : d'autres ne ſont que domeſtiques; le père de famille, dans l'intérieur de ſon habitation, fait les fonctions de Prêtre au milieu de ſes enfans. Ils ont la fête aux bleds, celle au ſemeur, celle aux foins, celle aux abeilles. Dans toutes ils conſomment beaucoup de gâteaux, & immolent des quadrupèdes, des oiſeaux, dont ils mangent la chair. Ce qui rend du moins leurs ſacrifices utiles à quelque choſe; ce qui prouve en même-temps que la plupart des fêtes religieuſes où l'on prodigue les victimes, n'étoient dans l'origine que des repas où l'on ſe divertiſſoit innocemment, après s'être nourris en

proportion

proportion des travaux champêtres qu'on venoit de terminer.

Ceux qui professent le Christianisme, sont mal vus du reste de la Nation, quoiqu'ils aient combiné ensemble quantité de leurs anciennes pratiques superstitieuses avec les nouvelles opinions qu'ils ont embrassées. Malgré l'attachement des Wotyaks pour le culte de leurs pères, en 1774 on a baptisé jusqu'à vingt-sept mille hommes & autant de femmes.

L'habillement des hommes ressemble à celui des paysans Russes; mais pour l'ordinaire, il est fait de gros drap blanc. Leurs bonnets d'hiver sont de la même matière, ainsi que le bord d'une couleur différente de celle du bonnet. A leur ceinture, ils attachent un couteau, & un étui pour y mettre une hache.

Les femmes Wotyakes mettent des chemises courtes, un corset ou pourpoint piqué, & des souliers d'écorce d'arbre. Leur habillement d'été consiste en une chemise de dessus ordinaire, ayant les manches un peu étroites, & les poignets piqués ou brodés. Elles appliquent cette chemise contre le corps, à l'aide d'une ceinture attachée de manière que de chaque côté il en descend un bout d'une certaine longueur. A cette ceinture, elles suspendent une petite bourse, espèce de sac-à-ouvrage qui renferme du fil, des aiguilles, &c. Leur coëffure est une toile piquée & garnie de franges, qui passe pardessus la tête, soutenue par un cercle élastique & fort élevé. (sorte de *carcasse*, pour me servir du mot technique, en usage dans l'histoire de nos modes). Cet édifice léger, bâti en

l'air, descend en partie sur le dos. Près des oreilles flotte une boucle de cheveux noués par le bout. L'habillement d'hiver est une robe longue complette appellée *tamaschaderan*, fendue pardevant, à manches amples, & sans collet. Le drap de cette robe est toujours d'une couleur vive. En hiver, les Dames se couvrent la tête d'un mouchoir attaché sous le menton. Pardessus on met un bonnet garni en haut d'une colonne d'écorce de bouleau; le tout est revêtu d'étoffe. Pardessus cette colonne, on étend une grande pièce de toile qui peut servir à la fois de manteau & de voile, selon les circonstances.

Les filles Wotyakes portent des bonnets qui prennent la forme de la tête, & qu'on nomme takia. Elles sont toujours moins parées que les femmes mariées; sans doute parce qu'en général elles en ont moins le moyen.

La plupart des femmes de ce pays ont les yeux clignans & infiniment petits. Elles ne sont pas du tout grandes, & paroissent assez mal prises dans leur taille. Elles ont beaucoup de pudeur, & n'en sont pas moins complaisantes.

Fin des Mœurs & Coutumes des Wotyaks.

Table des peuples de l'Europe contenus en ce volume tome. 2.

1. sur Malthe.
2. sur la sicile.
3. sur les ysles de Lipari.
4. sur les deux calabres.
5. sur Naples.
6. sur la ville de Rome.
7. sur frascati.
8. sur florence.
9. sur les venitiens.
10. sur Quinne.
11. sur tersato.
12. sur l'istrie.
13. sur les Morlaques de la croatie.
14. sur les habitans de la carniole.
15. sur la stirie.
16. sur les ysles de la d'almatie.
17. sur les Insulaires de corfou.
18. sur l'isle de la cephalonie.
19. sur l'isle de zante.
20. sur Millo.
21. sur siphanto.
22. sur l'Argentiere.

23. sur thera ou santorin.
24. sur l'isle de Naxia.
25. sur l'isle de patino ou pathmos.
26. sur l'isle de Tine dans l'Archipel.
27. sur l'isle de scio.
28. sur la carie ou l'aidinelli.
29. sur lemnos.
30. sur les turcs.
31. sur les Bulgares.
32. sur les valaques.
33. sur la pologne.
34. sur la silesie prussienne.
35. sur les lettoniens ou Estoniens.
BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL
36. sur les habitans de l'ingrie.
37. sur la Russie.
38. sur les habitans de Kaluga.
39. sur les tatars de la crimé.
40. sur les tatars Nogais d'astraghan.
41. sur les cosaques.
42. sur les tscheremissen.
43. sur les Mordwines. &c.
44. sur les tschowaches.
45. sur les tatars de Kasan.
46. sur les wotiaks.

fin de l'europe.

4° H
7,572

COSTUME
DES PEUP
CONNUS

AMERIQU
TOM II